

de l'huile, par opposition à *candela*, gr. λύχνος ; 2^e poison lumineux (? Plin. 9, 82). Dérivés : *lucernula* ; *lucernāris* ; *-rius* ; *-tus* ; *lucernifer*. Les formes romaines supposent **lūcērna* avec ū, d'après *lūcēō*, M. L. 5137. Passé en germanique : got. *lukarn*, etc., et en celtique : v. irl. *lōcharn*, gall. *lugorn*. *Lucerna*, *lanterna* vont ensemble ; aussi sont-ils souvent confondus ; il est difficile de dire si l'ū de *lucerna* représente le degré zéro de la racine, qui n'existe pas ailleurs ; et *lūcērna* représente peut-être une adaptation de λύχνος d'après *lanterna*. Pour la forme, cf. *nassiterna*, *cauerna*, *taberna*.

La racine indo-européenne **leuk-* « briller » semble n'avoir fourni aucun présent radical. Mais il y avait un thème nominal radical que représentent véd. *rucē* (datif) « pour briller » et lat. *lūx*. Got. *liuhaf* « lumière », v. isl. *loge* « flamme », arm. *loys* (génitif *lusoy*) « lumière », v. sl. *luči* « lumière », *luča* « rayon » en sont les dérivés ; cf. aussi irl. *lōche* « éclair », gall. *Leucetius* (épithète du dieu de la guerre). lat. et osq. *Lūcētius*. L'adjectif, sûrement ancien, skr. *rokāh*, gr. λευχός « blanc », irl. *luach* et gall. *-llug* « brillant », et lit. *laūkas* (dit d'animaux qui ont une tache blanche sur le front), n'est pas représenté en latin. Pour la forme, lat. *lūna*, prén. *losna* répondent à av. *raoxšna-* « brillant », *tokh*. A *lukšanu*, v. pruss. *lauznos* « Gestirne » ; même mot dans irl. *luan* et v. sl. *luna* ; pour le sens, cf. skr. *candrāmas* « lune » (v. mēnsis) et gr. σελήνη (litt. « brillante »), de σέλας « éclat »), tous mots féminins ; autre formation dans arm. *lusin* « lune » ; ces dénominations de même type proviennent de l'usage d'éviter le nom propre de la « lune » (v. sous mēnsis), astre dont l'action est puissante et dangereuse, en le remplaçant par une épithète se rapportant à une force interne de l'astre. A en juger par *lūxi*, le présent *lūcēō* n'est pas dénominatif ; le sanskrit a *rocāyati*, l'Avesta *raočayeti* « il éclaire ». Le substantif *lūmen*, de **leuksmen*, rappelle la forme (différente) de v. sax. *liorna* « éclat ». — V. aussi *lūcēus*.

luxus, -a, -um : luxé, disloqué, débâché. *Luxa membra a suis locis mota et soluta, a quo luxuriosus : in re familiari solutus*, P. F. 106, 25. Ancien (Caton) ; technique. Substantif : *luxus*, -ūs : luxation. Dénominatif : *luxū*, -ās et ses dérivés de basse époque *luxatiō*, *luxatūra* ; **exluxatā*, M. L. 3021.

Comme *flucus*, *lazus*, adjectif tiré d'un type déséquilibré. La racine est une forme élargie de celle de gr. λών, lat. *luō*. On a ainsi arm. *lucanem* « je délie, je détruis » ; v. BSL 36, p. 4. V. aussi *lūgeō*.

luxus, -ūs m. : excès ; et spécialement « excès dans la façon de vivre ; luxe, faste, débauche ». Ancien, usuel et classique.

Dérivés : *luxor*, -āris, cf. Plt., Ps. 1107, *luxuriant*, *lustrantur*, *comedunt quod habent*, glosé par P. F. 107, 21 : *luxuriantur a luxu dictum*, i. e. *luxuriantur* ; *luxuria* (souvent écrit *luxoria*) ; *luxuriēs* f. : surabondance, excès, luxe ; d'où *luxurior*, -āris (*luxuriē*) : être en

excès, être luxuriant, se livrer aux excès ; *luxuriātor* (St Aug., comme *scortātor*).

Luxus est peut-être le substantif correspondant à l'adjectif *luxus* « luxé, mis de travers ». Le premier sens du substantif a dû être « fait de pousser de travers » ; par suite, « fait de pousser avec excès ». Si *luxus* n'a plus que le sens de « excès » en général, le sens technique est bien conservé dans *luxuria* et ses dérivés. C'est un terme qui s'est appliqué d'abord à la végétation ; cf. Vg., G. 1, 112, *luxuriem segetum tenera depascit in herba* et *luxuria foliorum*, ibid. 191 ; Col. 5, 6, 36, *utis ualida et luxuriosa* ; Plin. 17, 184, *si utis luxuria se consumit* ; cf. Col. Arb. 11, *cacumina uirgarum ne luxurientur*. Il s'est dit ensuite des animaux : *luxurians equis*, cf. Vg., Ae. 11, 497, où le participe doit sans doute traduire par « faisant des écarts » : *tandem liber equus campoque potitus aperto | ... | emicat, arrectusque freni ceruicibus altis | luxurians, luduntque tubae per colla, per armos*.

Luxuriāns s'est enfin appliqué aux hommes. *Luxuriēs* (-ia) est de même type que *ēsuriēs* ; c'est une formation désidérative.

lymp̄ha, -ae f. : synonyme poétique de *aqua*, surtout employé au pluriel (cf. l'emploi de *aquae*, *undae*). Personnifié et divinisé. *Lymp̄ha*, *Lymp̄hae* : déesse(s) de l'eau. Cf. P. F. 107, 17, *lymphae dictae sunt a nymphis*. *Vulgo autem memoriae proditum est, quicumque speciem quandam a fonte, i. e. effigiem nymphae uiderint, furendi non fecisse finem ; quos Graeci vuorpolikētrous uocant, Latini lymphaticos appellant*.

Lymp̄ha peut être l'hellénisation d'une forme ancienne *lumpa* (et *limpa*, cf. Wackernagel, ALLG 15, 218) conservée dans la glose *lumpae* : *aquae uel undas*. CGL IV 362, 20 (cf. CIL IV 815), sans doute d'origine dialectale (cf. osq. *Diumpāis* « *Lymp̄his* » et peut-être *limpidus*), et qui a été rapprochée de gr. νύμφη par les poètes ; cf. *Lymphēis Nūmpēas*, CIL II 1624, et l'emploi indifférent de *Nymphēa* et *Lymfa*, CIL III 1395 et XIV 3911. On peut admettre aussi que *lumpa* est un ancien emprunt populaire et représente une forme de νύμφη avec dissimilation de la nasale initiale ; cf. les formes populaires *leptis*, *molimentum* pour *neptis*, *menimentum*. Les dérivés *lymphātus*, *lymphaticus* sont des adaptations du gr. νυμφόληπτος ; le verbe *lymphor*, -āriū semble refait sur *lymphātus*. Sur *lymphātus* ont été créés des dérivés tardifs : *lymphātūs*, -ās (Plin.), *lymphātū* (id.), *lymphāceus* « *crystallinus* » (Mart. Cap., ou *lymphaseus*, d'après *carbaseus*, selon J. B. Hofmann), et un actif *lymphō*, -ās « mouiller avec de l'eau » (Cael. Aur. Non. 212, 4 cite, en outre, un substantif *lymphor*, de Lucilius, fait sur *liquor* ; un composé *lymphiger* est dans Corippus).

lynx, -eis f. : lynx. Emprunt poétique (Vg., Hor.) au gr. λύκη. Dérivé populaire **luncea*, passé dans quelques langues romanes (it. *lonza*, fr. *once* de **lone*). M. L. 5192. De *lynçem* provient le v. h. a. *link*.

ma : onomatopée ; cf. *mu*.

maceīs, -īdīs f. : fleur de muscade? Plt., Pseud. 832. Mot de sens contesté, qu'on a supposé forgé par Plaute ; cf. J. B. Hofmann, Festschr. Kretschmer, p. 70 ; le latin tardif *macis*, issu sans doute d'une mélecture de *macir*, transcription du gr. μάκιρ (cf. Pline, HN 12, 32), semble sans rapport avec le mot plautinien. V. B. W. ; André, Lex., et Du Cange, s. u.

maceīs, -īm. : sans doute adjectif osque ; in *Atellana Oscar personae inducuntur, ut Maccus*, Diom., GLK I 490, 20. Joint à *bucco* par Apulée, Mag., p. 325, 30, ce qui incline à le rapprocher de *māla* ; *maccus* serait l'homme aux grosses mâchoires. Même formation expressive que dans *lippus*, *broccus*, etc., qui désignent des disformités physiques. Mais on peut songer aussi à un emprunt venu par la Sicile à un mot grec apparenté à μακάρος « être idiot », *Makkō* (cf. Schol. Arist. Equ. 62). Dérivé : *Maccius*, osq. *Makkijis*.

Le sardé logoudorien a *makkū* « fou », M. L. 5197. Sur la glose *maccum*, κοκκολάχανον, v. Graur, Mél. ling., 20.

macellūm, -ī (*macellus*, Mart. 10, 96, 9) n. : marché, halle ; spécialement « marché aux viandes, boucherie », et même « abattoir » ; cf. les gloses *macellum* : κρεοποτήριον ; ubi occiduntur animalia, carnificina, et macellare, i. e. occidere. Ancien, usuel.

Dérivés : *macellāriūs* ; -a *taberna* ; *macellāriūs* m. : marchand de comestibles ; κρεοπώλης, *lanista qui carnes ferro lanati* ; *macellēnsis* « qui habite autour du macellum » (Inscr., Gloss.) ; *Macellinus*, sobriquet de l'empereur *Opilius Macrinus*. Le groupe est demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 5201, 5200, 5199, *macellāre* (dont l'astérisque est à supprimer, le verbe étant attesté dans les gloses). Cf. aussi les emprunts germaniques m. h. a. *Metzler*, all. *Metzel*, *Metzger* (loutefois, ce dernier peut provenir du latin médieval : *matiāriūs*). Étymologie populaire dans P. F. 112, 14 : — *dictum a Macello quodam, qui exercebat in Urbe latrocinium : quo damnato censores Aemilius et Fulvius stauerunt ut in domo eius obsonia uenderentur*. Varr., L. L. 5, 146, indique que le mot était usité à Lacédémone et en Ionié : ... *antiquum macellum, ubi olerum copia, in loca etiam nunc Lacedaemonii uocant macellum, sed Iones [H]ostia [h]ortorum + macellatas [h]ortorum et castelli + macelli* ; cf. Goetz-Schoell et Collart, ad loc.

Emprunt ancien au grec. Hésychius donne μάκελλα· μάκελλατοι ; μάκελος · μάκελλος et μάκελλον (loc.) est attesté épigraphiquement. Le mot grec est lui-même emprunté au sémitique.

macer, -era (-cera, Ital.), -erūm : maigre. Ancien,

M

usuel. Sert aussi de cognomen ; de même *Macrinus*. Panroman (et germanique?). M. L. 5202.

Dérivés : *maceō*, -ēs « maciē infestāri » (Plt. ; rare) ; *macor*, -ōris m. (Pacūvius) ; *maciēs* (classique), *macilētus* (archaïque et postclassique), sans doute d'après *gracilētus* ; *maciō*, -ās (tardif), qui semble postérieur à *ēmaciō* (Col., Plin.) ; *macellūs* (Lucil.) ; *macritūdō* (Plt.) ; *macritās* (Vitr.) ; *permacer*, *permacē* (Enn.) ; *maceōcō*, *ēmaceōcō* (formé sur *maceō*) et *macrēcō*, -īs (Hor., formé sur *macer*), M. L. 5210 ; *ēmacrēcō* (Celse) ; *macefuciō* (Évagr.).

Il n'y a pas d'adjectif *macidūs* ; *macor* est à peine attesté, de même le diminutif *macellūs* ; le substantif usité est *maciēs*, qui a triomphé, peut-être grâce à l'appui de *tābēs*, de sens voisin. Les Latines établissaient une parenté entre *macer* et *macerō*, comme on le voit par les gloses : *macer*, λεπτός et *macerō*, λεπτόν (à côté de μαρτίνω). La parenté n'existe pas plus qu'elle n'existe entre *cārus* et *cārēō*.

Cf. hitt. *maklani* « mince » (v. Benveniste, BSL XXXIII, p. 140) ; gr. μάκρος « long », où l'α représente i. e. a, comme on le voit par le substantif dor. μάκος, ion.-att. μάρκος « longueur » ; pour le sens, cf. μακεδόνς « long, svelte, élevé ». L'adjectif germanique v. isl. *magr*, v. h. a. *magar* concorde si exactement avec lat. *macer* qu'on le suspecte d'être un emprunt.

macerō (sur *macerō* dans Symm., v. Havit, *Man.*, § 265), -ās, -āli, -ātūm, -ārē : attendrir par macération ; *brassicām in aquam*, Cat., Agr. 156, 5 ; *grana in oleo*, Plin. 25, 135 ; faire macérer, détrempé ; et par suite « énerver, affaiblir, épouser, mortifier », e. g. Plt., Cap. 928, et *cura sati me et lacrūmis macera* ; 133, *tūo maeore mācerō* | *mācesco consenesco et tabesco miser*, ici rapproché intentionnellement de *mācescō*. Ancien, usuel ; toutefois n'est ni dans Cicéron ni dans César. M. L. 5203.

Dérivés : *macerēs*, -ei (et *maceria*, Afran. ap. Non. 138, 10) f. : affliction. Un seul exemple. N'a pas subsisté dans ce sens parce que *maceria*, *macerēs* avait un sens technique, celui de « mur de clôture », brut et sans revêtement, à l'origine fait de pisé et de torchis (c'est-à-dire de terre détrempée ; cf. Don. ad Ter. Ad. 908, *maceries dicunt paries non altus de <materiā> macerata*), puis de toute espèce de matériaux ; cf. Varr., R. R. 1, 14, 4, ... *maceria* : *huius ferē species quattuor : quod fiunt a lapide, ut in agro Tusculano, quod e lateribus coctilibus, ut in agro Gallico, quod e lateribus crudis, ut in agro Sabino, quod ex terra et lapillis compositis in formis, ut in Hispania et agro Tarentino*. Cf. M. L. 5204 ; irl. *macre* ; gall. *magwyr* « mur », bret. *macoer* « uallum ». Dérivés : *maceriātūs* : clos de murs ; *maceriātiō* : θρήγωσις (Gloss. Philox.) ; *maceriōla* (Inscr.).

Àu sens de « macérer » se rattachent *mäcerätiō*, *mäcer-*
rätaū (Novell.), *mäcerescō* (Cat.), *com-*, *per-*, *prae-mäcerō*
 (Vitr.), *ämäcerätiū* (Sén.).

Cf. gr. *μάχει* « pâtre pétrie », *μάχειρος* « cuisinier » ;
 v. sax. *makōn* « bâtrir » (littéralement « façonner la terre
 pour une construction en torchis »), « faire » ; v. sl. *ma-*
zati « oindre, enduire » ; arm. *macanim* « je me colle »,
 le tout d'une racine de forme **mag-**, **mag-**, alternant
 avec la forme **mäk-** que suppose gr. *μάκτω* « je pétris »
 en face d'aor. *μαχῆναι*.

machaera, -ae f. : épée. Emprunt au gr. *μάχαιρα* (lui-
 même emprunté au sémitique?). Attesté depuis Ennius
 et Plaute et demeuré dans la latinité impériale ; fré-
 quent dans la langue de l'Église.

mächina, -ae f. : 1^e invention, machination ; 2^e avec
 un sens concret « machine, engin ». Spécialisé diverse-
 ment dans les langues techniques : machine de guerre ;
 échafaudage ; plate-forme où l'on exposait les esclaves ;
 machine à soulever ou à remuer des objets pesants,
 colonnes, vaisseaux, etc. — Le sens moral est en grec
 le sens initial ; le latin a fixé plutôt le sens matériel, en
 raison de l'existence de *dolus*. Emprunt ancien et lati-
 nisé au gr. dorien *μάχανα* « moyen ingénieux employé
 pour obtenir un résultat, machine ». Usuel, classique. M. L. 5205.

Dénominalis : *mächinor*, -äris (= *μάχανόματι* ; et
mächinō, M. L. 5206), dont sont issus de nombreux dé-
 rivés : *mächinator*, -tiō (classique) ; -tus, -üs ; -tiūs ;
-men, -mentum ; -älis, -ärius, -osus ; *mächinula* ; ceux-ci
 de l'époque impériale.

Cf. aussi M. L. 5207, **machineus*. Le verbe *mächinor*
 conserve le sens moral du verbe grec.

machiō, -ōnis (*maciō*, *matiō*) m. : maçon ; *machiones*
dicti a machinis quibus insinunt propter altitudinem pa-
rietum, Isid., Or. 19, 8, 2. Étymologie populaire ; le mot,
 très tardif, est un emprunt au germanique. M. L. 5208 ;
 B. W. s. u.

macia : v. *mecia*.

maciēs : v. *macer*.

macis : v. *maccis*.

maetus, macte : mot du langage religieux, qui s'emploie dans la prière accompagnant une offrande ou un sacrifice, dans la formule *mactus sies, esto, ou macte esto* ; cf. Cat., Agr. 134, 2, 3, *Iuppiter te... bonas preces precor uti sies uolens propitiūs mihi libertisque meis domo familialaque mea mactus hoc fert... Iane pater... macte uino inferio esto*. Le rapport entre *mactus* et *macte* est obscur. On a rapproché (cf. Wünsch, Rh. Mus. 69, 127 sqq.) le type *macte esto* de la tournure grecque δλθεις κώρε γένοιο Théocr. 17, 66 (= δλθιος, κώρε, γένοιο), avec attraction du vocatif sur l'attribut. Cette construction étant devenue inintelligible en latin, *macte* aurait été considérée comme une sorte d'adverbe invariable. De là, dans T.-L. 7, 36, 5, *macte uirtute... este* ; 2, 12, 14, *iuberem* (scil. te) *macte uirtute esse*. La construction avec le génitif *macte animi* (e. g. Stace, Theb. 2, 495) est analogique du type *felix animi*.

Mactus était expliqué par les anciens comme formé de *magis auctus*, *magmentum*, de *magis augmentatum*,

cf. P. F. 112, 13 et 113, 8, et Serv. ad Ae. 9, 641, toutes « étymologies populaires ». Dans la langue commune, *macte estō* est devenu une formule d'encouragement, par exemple T.-L. 10, 40, 11 *macte uirtute diligenterque esto*, qu'il faut interpréter par sois grandi (honoré) par la valeur ». Ensuite *macte* a été employé absolument, comme formule de salutation, au même titre que (*hau- saluē*, et considéré comme une sorte d'imperatif, e. g. Vg., Ae. 9, 641, *macte noua uirtute puer* ; Val. Fl. 6, 547, *macte, ait, o nostrum genus*. On trouve même, à basse époque, *macte* suivi d'un accusatif, avec le sens à peu près de « Gloire à », ainsi Flor. 2, 18, 16, *macte fortissimam et meo iudicio beatissimam in ipsis malis ciuitatem!* et *macte quod*.

Dérivés appartenant tous au vocabulaire de la religion : *magmentum* « offrande [supplémentaire, sens développé sous l'influence de *magis*] ; cf. Varr., L. L. 5, 112 ; Cornutus définit justement le mot « *quiiquid mactatur* », cf. Thes. Gloss. emend., s. u.] offerte aux dieux », *magmentarius* (Varr., L. L. 5, 112).

A *mactus* se rattache aussi le dénominalis : *mactō*, -äis (opt. *mactassint*, Enn.) : 1^e honorer [les dieux] ; 2^e immoler (une victime), sacrifier, d'où : mettre à mort.

Les étymologues modernes y voient deux verbes différents, le premier, « honorer », étant le dénominalis de *mactus* ; le second se rattachant à une racine qui aurait fourni got. *mekeis*, v. h. a. *mäki* « épée ». Mais il est vraisemblable que le sens de « immoler » est issu secondairement du sens de « honorer les dieux ». De « honorer par un sacrifice » à « offrir un sacrifice », le passage est facile. On a dit d'abord *mactare Iouem pulle hostiū*, puis *mactare pultem, hostiam Ioui* ; cf. Cic. Vat. 6, 14, *puerorum exitis deos manes mactare*, et Varr., ap. Non. 341, 34, *pultem dis mactant*. Il y a des changements de construction tout à fait semblables dans *circumdare*, *döñare*, *suffundere*, etc.

Mactare, interprété comme *magis auctare*, est devenu dans la langue commune synonyme de *afficere*, *döñar* et s'est dit indifféremment en bonne ou en mauvaise part : *mactare honore, triumphō*, comme *mactare mali, infortiū* ; cf. Enn., Sc. 373, *qui illum deaeque magno noctassint mali*. Ces expressions appartiennent à la langue de l'époque républicaine ; à l'époque impériale, le verbe ne se rencontre plus guère que dans la langue poétique, avec le sens de « sacrifier, immoler » ; et plus généralement « tuer, détruire » (esp. *matar*).

Dérivés (rares) : *mactatus*, -üs ; *mactabilis*, -e (tous deux à λ. de Lucr.) ; *mactātor* (Sén., Troa. 1002) ; *mactatiō* (Arn., Isid.).

Aucune étymologie claire. L'irl. *machtaim* « mactiō est emprunté au latin.

macula, -ae f. : 1^e tache sur la peau ; puis « tache en général (sens physique et moral, cf. *nota*) ; 2^e maille d'un filet (dont le dessin et la disposition rappellent la tacheture de certains animaux). Ancien, usuel. M. L. 5212 ; B. W. *maille* I. Celtique : v. irl. *mocol*, britt. *mag-*

Dérivés : *maculō*, -äis, M. L. 5213, et *commaculō* ; *maculatiō*, -bilis ; *maculōs* « tacheté » et taché ; à l'époque impériale, *immaculātus* (= ἀκτηλος, ἀκτηλων), etc. ; *maculō* : enlever les taches ; *immaculō* : *macella* (Not. Tir.). Cf. aussi M. L. 5214, **maculatō*, qui suppose un adjectif **maculentus* non attesté.

évitée peut-être à cause de l'existence de *macilentus* ; **vremaculum*, M. L. 8875.

Aucune étymologie sûre.

madeia, perimadeia : sorte de refrain accompagnant une danse, dans Pétrone, 52, 9. Origine et sens inconnus.

madeō, -äis, -äi, -äre : être mouillé, imprégné, imbu de (sens physique et moral). Souvent employé dans la langue familière, au sens de *ēbrius esse*, et par une nouvelle extension, à l'époque impériale, au sens de *satur esse, plenus esse, abundare* ; cf. Prop. 4, 4, 76, *madent circu diuitiis* (var. *deliciis*). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *madidus* (et dans les gloses *maredus*, *madidus*) : mouillé, imprégné, ivre ; gâté par l'eau, cuit à l'eau ; *madidō*, -äis (depuis Arn.) ; *immadidō* et *immadidus* (Avien) ; *mador*, -ōris (rare, ni dans Cic. ni dans Cés.), cf. M. L. 5217 ; *maderātus* : *umefactus* (Gloss.) peut-être corruption de *madiidatus* ; *madēsco* ; *de*, -ē, *im*, -*per*-*madēscō* ; *madefaciō*, -factō, *permadefaciō*. Cf. peut-être aussi *matus*, **mattus*, M. L. 5428 ; *madulsa*, -ae f. : mot de Plt., Ps. 1252 (de *ebrio*), *ego nunc probe habeo madulsum* « j'ai maintenant une belle cuite », abstrait formé plaisamment sur *repulsa*, ou avec un suffixe vulgaire (étrusque?) analogue à celui de *gemursa*. N'est pas, comme le dit faussement l'abrégié de Festus, 113, 9, l'équivalent de *madidus*.

Le sens rappelle celui de gr. *μαδάω* « je suis humide, je coule, je tombe (en parlant des poils, notamment) », et la forme est la même que celle de irl. *maidid* « il se répand, il fait irruption, il est vaincu » (v. Pedersen, V. G. d. k. Spr., II, p. 574). Pour le sens, cf. peut-être irl. *ind-maid* « il se lave (les mains) » ; v. ib. Anm.). — La forme et le sens de skr. *madidati* « il est ivre » excluent un rapprochement avec le verbe latin.

madulsa : v. *madeō*.

maena (*mēna*, Plt.), -ae f. : sorte de petit poisson, mendole. Emprunt au gr. *μάνη*. M. L. 5219 et 5220 a, **maenula*.

maenānum, -ī n. : -a appellata sunt a Maenio censore, qui primus in foro ultra columnas tigna proieciū quo ampliarer superiora spectacula, F. 120, 1. Ancien (Cic.) ; conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 5220. Cf. *Maenia columnā*, *Maenium atrium*.

maereō, -äis, **maerul** (à peine attesté), **maestus**, **mae-** rē : être affligé. Ancien (Enn.), classique. Le participe *maestus*, dont la parenté avec *maereō* n'était plus certaine, a été traité comme un adjectif et muni d'un comparatif, d'un superlatif et d'adverbes : *maestē*, *maestiter*. Il a été de bonne heure concurrencé par *tristis*, surtout en prose ; cf. Thes. VIII 46, 1. 7 sqq.

Dérivés et composés : 1^e *maeror*, -ōris m. : — est *aegeitudo flebilis*, Cic., Tu. 4, 8, 18 ; cf. l'emploi dans Att. 12, 28, 2 : *maerorem minui ; dolorem nec potui, nec, si possem, uellem* ; 2^e de *maestus* : *maestō*, -äis (Accius, Laberius) ; *maestūtia* (rare à l'époque impériale) ; *maestūtō* (archaïque et repris par les archaïsants) ; *maestificus*, -fīcō (tardif) ; *permaestus* (Dict. Cret.) ; *submaestus* ; *commaerō* (Ital.), d'après συλλα-*τεω*.

Maereō est un terme expressif, usité surtout en poésie à l'époque impériale. Non roman. Peut-être a-t-on évité la quasi-homonymie avec *mereō*.

On rapproche souvent *miser*, dont le vocalisme est autre et qui lui-même est sans étymologie. Pour la diphtongue, v. *aeger* ; pour l'alternance *ae/i*, cf. *acemu-* et *imaeu-*?

***maforte** (Gloss. ; variantes : *mäfortēs*, *mäfortia*, *mau-* *rors*, *mauortia*) : *matronale operimentum quod in capite inponitur*. Alibi *per u inueni*, *mauortem*, lib. Gloss. ; cf. Thes. gl. emend., s. u. Attesté seulement à basse époque.

Sans doute d'origine sémitique ; cf. hébr. *ma'aforet* « vêtement de lin », peut-être par un intermédiaire grec.!

mägālia, -um n. pl. (le singulier *mägāle* ne semble pas attesté en dehors des gloses) : huttes. *Quasi magaria, quia mager punica lingua uilla dicunt : erit ergo una littera commutata l pro r, magalia, tuguria, i. e. rotunda aedificiola in furnorum modum parua, quas aii casas vocant*, Plac., CGL V 82, 18. Mot punique ; cf. Plt., Poe., Prol. 86 ; v. Edw. Müller-Graupa, Philologus 85 (1930), 303 sqq. Cf. *map(p)ālia*.

magdalia (-liō, -lium), -ae f. : sorte d'emplâtre ronde. Terme tardif, tiré de gr. *μαγδαλά*, issu de *ἀπομαγδαλά*.

magida, -ae f. : grand plat pour servir à table. Emprunt au gr. *μαγδά*, accusatif de *μαγίς* ; déjà dans Varr., L. L. 5, 120. Spécialisé dans les langues romanes au sens de « pétrin », fr. dial. « *maie* », M. L. 5227 ; B. W. sous *petrin*. Un doublet savant *magis*, -idis se trouve avec le sens de « pétrin » chez Marcellus Empiricus 1, 38 : *rasamen pastae quod in magide adhaeret*.

magīra, -ae f. : art du cuisinier (Cat., Or. 84). De *μάγηρος* ; *magīriscum* : marmiton = **μαγείρισκον* (Plin.) ; *archimagīrus*.

magister : v. *magis*, sous *magnus*.

magmentum : v. *macte*.

***mag-** ; **magnus**, -ä, -um ; comparatif *mäior*, c'est-à-dire *mäiior*, de **mäg-yō-s*, superlatif *mäximus*, -ä, -um, *mäximus* (fal. *mazomo*), de **mag-som-os* (l'ä est bref dans *magnus* ; dans *mäximus*, l'ä a la même origine que dans *actūs*) : « grand » (sens physique et moral), souvent avec idée accessoire de force, de puissance (cf. Svennung, *Unters. zu Palladius*, 486), de noblesse qui n'est pas à l'origine dans *grandis*, ce qui fait de *magnus* une épithète honorifique ou laudative de la langue « noble » : *di magni, uir magnus, maximus, magna eloquentia* ; cf. Cic., N. D. 2, 66, 167, *magna di curant, parua neglegunt*. Même sens dans les dérivés et composés (ceux-ci imités du grec) : *magnanimus* (= *μεγαλθυμος*, -*ψυχος*) ; *magnificus* ; *magniloquus* (= *μεγαλθωνος*) ; *maiestas*, etc. Le neutre *magnū* comme gr. *μέγα*, sert d'adverbe : *magnū clāmāre*, mais rarement. *Magnus* s'emploie en parlant des mesures, poids, quantités, prix : *maximum pondus auri*, *magnū numerū frumenti*, *uim mellis maximū exportasse*, Cic., Verr. 2, 2, 72, § 176 ; de là l'emploi de *magni*, *magnō* avec les verbes d'estime ou de prix : *magni aestimare*, *magnō uendere*, *emere*, *constāre*, etc. — Se dit aussi du temps : *homo magnus* ; *maiōr nātū* ; *maiōr* « l'aîné » ; *maiōrēs* « les

alnés», cf. Varr., L. L. 9, 16, et surtout « les ancêtres ». Dans des expressions analogues au fr. « grand-père, grand'mère » : *magnus sacer, magna socrus, magna māterter, maior patruus, auonculus*, etc. *Magnus* est rare dans les langues romanes, où il a été supplanté par l'adjectif plus concret *grandis*, que la langue familiale a préféré de bonne heure (ainsi l'auteur du *Bell. Afric.*). M. L. 5231 ; *maior* est conservé comme substantif. M. L. 5247 ; B. W. *maire* ; irl. *britt. maer* ; cf. *senior*.

Dérivés et composés : 1^o *magnus* : *magnitūdō, -inis* f. (un exemple de *magnitās* dans *Accius* ; un exemple, tardif, de *magnitās*) ; *magnārius* (époque impériale) « en gros » ou « en grand », *magnārius negotiātor* ; *magnātās* ; *magnātūs*, -i (tardif, *Vulg.* ; cf. *μεγατάς*, Sept.) ; *magnat* ; *magnālia*, -ium : grandes choses, miracles (Tert., d'après *μεγάλα* ; cf. *minūtus, minutālia*). Pas de verbe dénominatif ; pas d'adverbe **magnē*, qui supplée un juxtaposé *magnopere*, de *magnō opere*, proprement « avec grand travail, de toutes ses forces », dont le sens, comme celui de *ualdē, uēmenter*, s'est rapidement affaibli ; *magnaeus* : *ἀρχαγέρων* (Gloss. *Philox.* ; la forme employée est *grandaeus*) ; *magnanīmus* (-mis) et *magnanīmitās*, d'après *μεγάλων*, *μεγαλούχια* (Cic.) ; *magnidicus* (Plt.) ; *magnificus* et ses dérivés, M. L. 5230 a ; *magniloquus* et ses dérivés ; *magnipotētia* (tardif) ; *magnisonus*, -sonāns.

2^o de *mai*(*ti*)r : *maiestās* (formé sans doute d'après *honor/honestas* ; toutefois, peut représenter une alternance ancienne, cf. *maiestā* s. u. *maia*), qui s'emploie au sens moral et avec valeur laudative, M. L. 5246 (britt. *maestawd*), sur *maiestās*, v. *Dumézil, Rev. Phil.*, 1952, 7 sqq. ; *maiusculus* : diminutif ; cf. *plūsculum* ; *maiōrīnus* (époque impériale) : de la plus grosse espèce ou de la plus grande dimension ; *maiōrius*, *maiōrārius* (cf. *magnārius* et *minusculārius*). *Maiōrīnus* est demeuré, dans les langues hispaniques, au sens de « juge de district », M. L. 5249 ; *maiōrō* (Gl.) ; *maiōrātus*, -ūs. Cf. aussi *Maiōrica* (et *Minōrica*), *Isid.* 15, 6, 44. L'*a* initial est bref, si la syllabe est longue par « position », comme dans *āiō*, etc.

3^o de *māximus* : *māximē* : au plus haut degré, d'où « surtout, particulièrement », etc. Dans la conversation, s'emploie pour répondre affirmativement, comme *minimē* pour répondre négativement ; *māximītās* (sans doute créé par *Lucr.* 2, 498 et repris par *Arn.* 6, 204) ; *māximātūs*, -ūs (Inscr.) : dignité de la *Vestālīs māxima*. M. L. 5445-5460.

Composés en *per* : *permagnus* (classique, mais rare ; non attesté à l'époque impériale) ; *permagnificus* (*Vulg.*) ; *permāximus*.

magis adv. (et, avec chute de *s* final, *magē*) : plus, plutôt. Diffère de *plūs* en ce que celui-ci s'emploie surtout pour exprimer le nombre ou la quantité (*plūs* sert de comparatif à *multum*) ; cf. Cic., *Leg.* 3, 32, *uitiosi principes plus exemplo quam peccato nōcent* « les mauvais princes nuisent davantage (causent plus de mal) par leur exemple que par leurs fautes » ; *magis* signifie : « nuisent par leur exemple plutôt que par leurs fautes ». Mais la distinction, assez subtile, n'est pas strictement observée : on trouve *magis* ou *plūs diligō*, comme aussi *māximē* ou *plūrīnum*. — *Magis* est l'ad-

verbe employé normalement en latin classique pour former les comparatifs périphrastiques, comme *māxime* pour former les superlatifs. Réservé d'abord à quelques adjectifs, dont le comparatif était inusité (type *strenuus idoneus*), il s'est étendu à tous les autres, se substituant au comparatif en *-ior*, dont la valeur n'était pas nette et allait s'affaiblissant. Dès Plaute, on trouve *magis opportūnus* (Mo. 574) ; *magis similis* (Am. 654) et même *mollior magis* (Au. 422). Cicéron emploie *magis quam cīlis et obscura*. Mais, dans cet emploi, a subi la concurrence de *plūs*.

Magis est joint à *sed* avec le sens de « mais plutôt », pour indiquer une action qui s'accomplice de préférence à une autre ; *Enn.*, A. 272, *non ex iure manum consatum, sed magis ferro / rem repetuit*. Il est arrivé ainsi à s'employer seul, avec cette valeur adversative ; cf. *Sall.*, *Iu.* 85, 49 (c'est Marius qui parle à la plèbe) : *neque quisquam parens liberis uti aeterni forent optauit, magis uti boni honestique uitam exigenter*. — *Magis* en est venu à remplacer *sed* dans la langue parlée et est passé dans les langues romanes avec ce double sens de « plus » (partiel) et de « mais » (général). M. L. 5228 B. W. s. u. Au sens de « plus », l'aire centrale du roman a passé à *plūs*, tandis que la région ibérique et la région dace demeuraient fidèles à *magis* (v. *Bartoli*, dans *Breviario di neolinguistica*, p. 114 sqq.). *Magis* peut être renforcé par un préfixe : *dēmagis* « *ualdē magis* », conservé en provençal et dans les langues hispaniques. M. L. 2546.

Dérivé : *magister*, -tri m., sans doute de **magisteros*. L'étrusque a *macstr(na)*, *macstrev(a)*, que Deecke et Cortsen ont rapproché de *magister* ; cf. *Leifer, Stud. z. antiken Aemterwesen*, I, p. 136 et 242 sqq., et *Mazzarino, Dalla monarchia allo stato repubblicano*, 1945. Si le rapprochement est exact, il peut s'agir d'un mot d'emprunt, *m. populi*, *m. equitum* ; cf. *Varr.*, L. L. 5, 14, 82, *magister equitum, quod summa potestas huius in equites et accessos, ut et summa populi dictator, a quo is quoque magister populi appellatus*, et les rapprochements indiqués par Goetz-Schoell, ad loc. Le mot, dont le sens général est « maître, chef », appartient d'abord à la langue du droit et de la religion : *m. sacerōrum*, *m. Arūlīum*, etc., et a pris toute sorte d'acceptions suivant les catégories auxquelles il s'appliquait, armée, marine, magistratures civiles, école, vie privée, etc. Cf. *m. uicōrum*, *m. coniūti*, *m. lūdi*, et tout simplement *magister* « maître d'école », et par suite « professeur qui enseigne » ; et, de là, « instigateur » (comme *autor*). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5229. Celtique : irl. *magister*, gall. *meistr*, etc., et germanique : v. h. a. *meistar*.

Dérivés : *magistra* f. : maîtresse, directrice ; *magisterium* n., M. L. 5230 ; *magist(er)rō, -ās* (rare), « reger et temperare est », P. F. 139, 5, peut-être formé sur *ministrāre*, dérivé usuel et classique de *minister* (d' *administrāre*, etc.) ; *magistrātus*, -ūs (*magistrātūs* à Lucréce, CIL I² 401) m. : proprement la « maîtrise du peuple (*m. populi*) et, par suite : 1^o charge de magistrat ; 2^o le magistrat lui-même (cf. *exercitus*) ; *magistrālis*, -i (tardif) ; *magistrātūs* (d'après *praetorius*, etc.) ; *magistrās*, -ātis (tardif, d'après *optimās*)

magisterium, -riālis (tardif), ce dernier d'après δι-τάκτολοχός. Composés : *com-, ex-, pro-, sub-magister* ; *choromagister*, *lūdi*, *pseudo-magister* ; *uīco-magister* ; *magistromītātus*, tous tardifs, en partie faits sur des modèles grecs.

La formation de *magis* est étonnante. On attendait *maius* (c'est-à-dire *maiūs*), de **mag-yō-s*. Le degré réduit -is- de comparatif qu'on a dans les superlatifs gr. πλε-ιο-τος, got. *maists*, n'existe ailleurs que s'il y a un autre suffixe. *Magis* doit donc être une adaptation, sous l'influence de *magnus*, d'un ancien **mai*s correspondant à osq. *mais* « magis » de la table de Bantia ; l'explication de osq. *mais* par un ancien **magyos*, cf. lat. *mai(i)us*, est exclue par le superlatif osq. *maimas* « *maximāe* » et par ombr. *mestrū* (féminin) « *maior* », qui supposent d'anciens **mai*s. Il y avait sans doute en indo-européen occidental supplétisme entre un ancien positif du groupe de **meg-* et un « comparatif » du groupe de **mē-*, **mō* (irl. *már*, gall. *mawr* « grand »), comparatif v. irl. *mōa* « plus grand », à en juger par le type germanique de got. *mikils* « *μέγας* », mais « *μᾶλ-*iov ».

Lat. *magister* est formé comme ombr. *mestrū* « *maior* », de même que *minister* est à rapprocher de osq. *minstreis* « *minōris* ». L'accumulation des suffixes est pareille à celle qu'on observe dans le type *interior, exterior*, mais en succession inverse. Toutefois, cette étymologie est contestée ; et l'existence de la forme étrusque citée plus haut est troublante. Accommodation latine d'un mot d'emprunt ?

Quant à la forme *magnus*, elle résulte, comme *mikils* en gotique et comme *μεγάλη*, *μεγάλα* en grec, d'un élargissement de l'adjectif radical conservé dans : hitt. *mekki* « nombreux » (nominatif pluriel *meggaes*), gr. *μέγα* (sur quoi a été fait *μέγας*), v. isl. *mjök* « beaucoup », arm. *mec* « grand » (instrumental *mecaw*), alb. *maθ* « grand », tokh. *l'makā*. L'addition d'un suffixe secondaire *-no- a entraîné le vocalisme radical zéro, d'où **mē-*. En vérité, *mahā*, *māhi*, d'accord avec arm. *mecaw* (instrumental, à issu de *ā*) et gr. *μέγα*, montrent le caractère dissyllabique de la racine ; et *h* est une innovation que ne présente, du reste, pas skr. *majmān-* « grandeur » !

V. aussi l'article *Māia*.

magnēs, -ētis adj. et subst. m. : emprunt attesté depuis Cicéron, Lucrèce, Varro au gr. *μάγης*, latinisé partiellement (acc. *magnētem* dans Cic.).

**magulus*, -lum : *Peribomius nomen archigalli ci-nedi, quem magulum conspurcatum dicimus, qui publice impudicitiam professus est*, Schol. *Iu.* 2, 16. Pas d'autre exemple du mot, dont le sens est douteux ; certains en font un masculin *magulus* diminutif de *magus* ; d'autres, un neutre *magulum* et rapprochent la glose : γάθος, τὸ γάθου (Gloss.). Mais les formes dialectales italiennes qu'on invoque à l'appui de ce dernier sens peuvent s'expliquer autrement que par un primitif **magulum* ; cf. M. L. 5235.

magus, -i m. ; *maga* f. : mage. Emprunt attesté depuis Cicéron au gr. *μάγος*. Conservé dans le composé *dyrmaga*. Employé aussi comme adjectif.

Dérivés : *magicus* = μαγικός, M. L. 5237 et 5226 ; *magia* = μαγεία, M. L. 5225.

maia : *medica uel obstetrix*, CGL III, 9, 33. Transcription du gr. *μαῖα* (cf. *iatromēa*). Demeuré en roumain. M. L. 5244.

Māia (= *Maia*) ; **Māius** : *Maium mensem Romani a Maia, Mercurii matre, quam deam uolunt, uel a maiori-bus... uocauerunt*, Plac. CGL V 82, 83 ; cf. *Varr.*, L. L. 6, 33, et les témoignages réunis par Goetz-Schoell, ad loc. *Māia*, qui est dite aussi *Māiesta* (Piso ap. Macr. 1, 12, 18, forme *étymologique) forgée pour expliquer *Māia*, est une vieille divinité italique, fille de Faunus et femme de Vulcain, cf. Macr. 1, 12, identifiée plus tard à la divinité grecque de même nom, fille d'Atlas et de Pléioné, mère d'Hermès, qui est une des Pléiades ; cf. Vg., Ae. 1, 297 et G. 1, 225. C'est elle qui a donné son nom au mois de mai, *māius* (cf. osq. *Mais*), conservé dans les langues romanes. M. L. 5250 ; en celtique : irl. *mái*, etc., et en germanique : v. h. a. *meio*, all. *Mai*. *Māius*, *Māia* peuvent représenter **magio-s*, *magia* (cf. *aiō*) et s'apparenter à *magnus*, comme, du reste, les Latins l'avaient déjà vu ; cf. Cornelius Labeo ap. Macr. 1, 12, 19, *Maiam... terram esse hoc adeptam nomen a magnitudine sicut et Mater magna in sacris uocatur*. Le rapport de *Māius* avec *maesiūs* « *lingua osca mensis maius* », P. F. 121, 4, est obscur.

māfālis (= *maiālis*) : porc châtré, porc gras ; cf. *Varr.*, R. R. 2, 4, 21, et : *porcus pinguis quod deae Maiāe sacrificabatur quasi matri Mercurii*, Isid., Lib. Gloss. 473, et Scal., CGL V 604, 44. Étymologie populaire ? Atteste depuis Titinius ; rare. M. L. 5245.

Dérivé : *māfālīna* (sc. *carō*), Gloss.

māiestas ; **māior** : v. *magnus*.

māiūma, -ae f. : sorte de jeux spéciaux aux provinces orientales de l'Empire. Tardif (Lydus, De Mens. 4, 80, p. 133, 1, et Cod. Theod.). Cf. *Maōvāzōc*, « appellatio urbiū maritimaruū Syriæ ». Mot syriaque.

Māius : v. *Māia*.

māla, -ae f. (usité surtout au pluriel *mālae*) : māchoire (supérieure) et « parties supérieures des joues » ; la māchoire inférieure se disant *maxilla*. Cf. Celse 8, 1, *maxilla est mobile os, malae cum toto osse, quod superiores dentes excipiūt, immobiles sunt* ; et Plin. 11, 157, *infra oculos malae homini tantum, quas prisci genas vocabant*. Mais la distinction entre *māla* et *maxilla* n'est pas observée, et *maxilla* s'est dit également de la māchoire supérieure ; *maxillae superiores*, Plin. 11, 159, et s'est substitué à *māla* à partir de Celse lui-même. De *maxilla* dérivent *maxillāris* : -ēs dentēs, et *maxillō* glosé ὀποντός (sans exemple).

Māla (Enn., Plt.) est plus anciennement attesté que *maxilla* (Cic.), mais n'est pas représenté en roman, où sont demeurés *maxilla*, -āris. M. L. 5443, 5444. De *māla* : *mālātus*, glosé *maxillātus*, CGL II 126, 25.

Pour la forme, cf. *āla* : *axilla*. Aucune étymologie sûre.

malaeus, -a, -um : emprunt au gr. *μαλακός* (Naev., Plt.). Dérivé : *malacissō*, -ās. Les langues techniques ont

aussi emprunté μαλαχία dans le sens de « calme plat » (de la mer) et de « inertie, atonie » (de l'estomac). M. L. 5254. Cf. *malaxō*.

malandria, -ae f. : abcès au cou des bêtes de somme (Plin. Chir., Marc.).

Dérivé : *malandriōsus*, M. L. 5255. Déformation populaire de μελάνθρωπον « cœur du chêne »? (Keller).

malaxō, -ās : emprunt au gr. μαλάσσω, formé sur l'ariste (comme *campsō*; v. ce mot). Rare et populaire; cf. Gell. 16, 7, 7. Premier exemple dans Labérius; *malaxatiō* (tardif); *commalaxō*.

malignus : v. *malus*.

***malina**, -ae f. : flot montant (Marcel.). Gaulois?

malleus, -i m. : 1^e maillet (= gr. σφύρα déjà dans Plt., Cat.), marteau; 2^e morve, maladie du cheval (Végèce). Dans ce dernier sens, *malleus* semble une adaptation populaire du gr. μάλις; cf. aussi *mallō*. Panroman. M. L. 5268; B. W. *mail*. Diminutif : *malleolus* : 1^e petit maillet; 2^e projectile, en forme de maillet, destiné à mettre le feu aux vaisseaux, aux ouvrages de l'ennemi, etc.; cf. P. F. 119, 12; 3^e crosse de vigne ou de tout autre arbre (d'où *malleolāris* dans Colum.). M. L. 5267 et 5267 a. Autres dérivés : *malleatūs*, *malleatō*, *commalleō*, -iōtō (Grom.). — V. l'article *marcus*.

Mot technique de forme populaire, à géménée intérieure, qui rappelle v. sl. *mlati*, r. *mōlō* « marteau » (v. Niedermann, IF 15, 116); on cite aussi v. isl. *miqlñir* « marteau de Thor ».

mallō, -ōnis m. : 1^e tige sèche des oignons; 2^e tumeur au genou des chevaux. Le mot ne se trouve que dans les auteurs vétérinaires, avec les deux sens. Cf. CGL V 307, 5, *mallon* : *inflatius tuber sine dolore*. L'emprunt au gr. μαλάς « touffe de laine » qu'on trouve dans Caton sous la forme *mallus* ne se justifie guère ni pour la forme, ni pour le sens! V. le précédent.

***mallus**, -i m. : jugement. Mot germanique latinisé (Lex Sal.). De là : *mallō*, -ās, *mallobergus*. M. L. 5268 a. Cf. *manniō*. V. h. a. *malah*.

malluinium, -i n. (*malluiae*, -ārum f.) : cuvette, bassin pour se laver les mains, gr. χειρόνιστρον. Cf. P. F. 153, 13, *malluinium dicitur quo manus lauantur*; *malluiae quibus manus sunt lotae*; *pelluiae quibus pedes*. Certains différencient *malluium* « bassin » de *malluiae* [aqueae] « eau du bassin », mais la distinction ne semble pas fondée. Cf. *balneum* et *balineae*. Composé ancien qui n'est pas attesté en dehors de Festus; cf. *manete*.

De **man-lauium*. V. *manus* et *lauō*.

mallō : v. *uolō*.

malōbathrum : malobathre. Transcription du mot grec, lui-même venu du sanskrit. V. André, s. u.

maltha : Non. 37, 6, -as *ueteres molles appellari uoluerunt*, a graeco, quasi μαλαχοῦ. Lucilius lib. XXVII (38) :

insanum uocant quem maltam ac feminam dici † *uidet*, Sans doute emprunté au gr. μάλθα, qui désigne un enduit mou (cf., dans ce sens, Plin. 2, 235 et 36, 181),

d'où *mal(h)ō*, -ās; et aussi un poisson de mer à chair molle. M. L. 5271.

malua, -ae f. : mauve. M. L. 5274; et germanique: v. angl. *mealwe*, etc.; celtique : britt. *maliv*.

Dérivés : *maluaceus*, -a, -um, attesté depuis Cic.; *maluella* : molochina, Isid. 19, 22, 12; *maluaceus* : « guimauve » (Ps.-Ap., Isid., Gl.); v. Sofer, p. 130, el. M. L. 5275, *malua hibiscus*.

Cf. gr. μαλάχη, μαλάχη et, chez Épicharme, μαλάχη. On ne saurait poser un original indo-européen en partant de ces formes. Comme beaucoup d'autres noms de plantes (v. *laurus*, *menta*, etc.), sans doute mot pris d'une langue méditerranéenne.

malus, -a, -um : mauvais, méchant. Usité de tout temps. Le comparatif et le superlatif sont empruntés à une autre racine; v. *peīor*. Substantivé, *malum* n. : le mal (physique ou moral); et spécialement « le châtiment, la correction » : *dabunt malum Metelli Naeuio poetae*. *Malum* sert aussi de juron ou d'injure. Adverbe: *mālē*. S'opposent à *bonus*, *bonum*, *bene*.

Dérivés et composés : *malitia* f. (-tiēs, Ital.) : *uer-sua et fallax nocendi ratio*, Cic., N. D. 3, 30, 75. Correspond plutôt à χακουργία qu'à χακτα, cf. Cic., Tu. 4, 15, 34; *malitiōsus*; et *malitiōsūs* (Tert.); *malitas*, -ātis (Dig. 4, 2, 5?; lecture douteuse). Ne semble pas autrement employé, malgré l'existence de *boniās*; par contre, **boniā* n'existe pas; *malātus* (Gl., cf. *ba-nātus*); *malignus* : d'un mauvais naturel (de *maligno-s*, cf. *benignus*, *priuignis*), « méchant »; et, comme notre mot « méchant », s'emploie au sens de « chiche, avare »; cf. Vg., Ae. 6, 270, *sub luce maligna*; 11, 525, *angustaeque ferunt fauces aditusque maligni*. Substantivé dans la langue de l'Eglise : *malignus* = *diabolus*. Dérivés : *malignitās* et *malignō*, -as (-gnor), langue de l'Eglise.

male sert de premier terme à de nombreux composés, qui sont d'anciens juxtaposés : *maledicus* = κακήγορος; *maledicō*, -is (et *remaledicō*, Suét.); *malefaciō*; *maleficus*, -ficiū, -ficiō = κακούργος, -γα; *malesuādus*, etc.; *malevolus*, -uolēns = κακθεύδος; *malicordiō*, glosse πονηροκαρδίος, etc. Il se joint aussi, comme le grec κακώς, à des adjectifs dans le sens du préfixe négatif : *male sānus* = *īnsānus*, *male fidus* = *īnfidus*, *perfidus*. Virgile emploie déjà *male numen amicum* au sens de *numen inimicum*, Ae. 2, 735. Les glosses ont *malebarbis*, *malibarbius* (= *imberbis*), *maleformis*, *malegrātus* (= *īngrātus*). On voit se substituer à un préfixe usé *in*, *im*, une formation nouvelle et plus expressive; cf. Wackenagel, *Vorles.* II 255, l'emploi de *bene* dans *bene magnus*, etc. Sont demeurés dans les langues romanes : *malus*, M. L. 5273; *male*, 5257; *malignus*, 5266; *malitia*, 5266 a.; *maledicere*, 5258; **malefactoria*, 5259; **maleficare*, 5261; *maleficus*, *maleficiū*, rarement représentés et par des formes douteuses, 5263, 5262; *male habitus*, 5264; **malifatiūs*, 5265 a.; B. W. *malignus*; *malesapīdus* : *maussade*.

Le celtique a les mots d'Eglise : irl. *maladchaim*, *malachi* « *maledicō*, -dictiō »; de même le brittonique; cf. *bendith* « *benefictiō* ».

Étymologie incertaine. L'osque *dolud malud* « dol malō », *perum dolom mallow* « sine dol dol malō » de la

Table de Bantia peut provenir du latin; le sens de *malus* est contesté. On a rapproché arm. *medik'*, gén. *medac* « péché », lit. *mēlas* « mensonge », irl. *mellaim* « je trompe », gr. μελέος « vain », av. *māriya*, épithète d'êtres mauvais. Mais aucun de ces mots n'a le sens précis de lat. *malus*, et l'hypothèse d'un ancien terme religieux n'est pas appuyée par les emplois de l'adjectif en latin.

mālūs, -i f. : pommier (Varr.); *mālum*, -i n. : pomme (déjà dans Plt.).

Dérivés : *mālinus*; *mālifer* (= gr. μηλοφόρος); *mālicorium* : écorce de grenade; *mālogrānātūm* « grenade »; *mālātūm*, doublet de *mēlātūm*; *mālārium* : *pōmārium* (Gloss., Lex. Sal.); *mālētūm* (Suét.). Sans doute aussi *mālūm terrae* « cyclamen » et « mandragore » (Ps.-Ap., Orib., Diosc.).

Mālus semble être refait sur *mālūm*, sans doute emprunt au gr. μῆλον, dor. μᾶλον, qui a remplacé le nom italien de la pomme; cf. *Abella*. *Mālūm* a servi à désigner tous les fruits à pépins ou à noyaux, par opposition à *nūx*; cf. *mālūs grānāta*; André, Lex., s. u. Les langues romanes, qui n'ont pas de représentants de *mālūm*, en ont d'un emprunt postérieur à la forme de *xōvī*, d'où *mēlūm*, qui semble déjà attesté dans Pétr., Sat. 56, 8, par exemple it. *mēlo*, log. *mēla*, M. L. 5272; cf. *mēlāta* (Orib.) « compote de pommes », d'où **mēlētā*, dérivé hybride du gr. μηλύηλον « marmelade » (v. Woch. f. kl. Phil. 34 (1917), 650 sqq.), esp. *mēlētāda*. Martial, 13, 24, a. *mēlētāda*; sur *mēlōfōlia*, v. Plin. 15, 52; sur *mēlōmellūm* (-lus), hybride tardif, v. Istd. 17, 7, 5, et Sofer, p. 100. Dans d'autres langues, telles que le français, c'est *pōmūm* qui s'est spécialisé dans le sens de « pomme »; v. B. W. s. u. — S'autorisant de hitt. *maylan* (accusatif singulier), Cuny, dans Rev. hittite et asianique, I, p. 31, a admis que **mālō* serait indo-européen; mais *mālān* signifie non pas « pomme », mais « cep de vigne »; et, en tout cas, le rapprochement du mot hittite, quelle qu'en soit l'importance, ne prouve pas que le mot **mālō*- ait existé hors de la région méditerranéenne.

mālūs, -i m. : mât de vaisseau; toute pièce de bois dressée verticalement. Déjà dans Ennius, technique. Non roman.

Si l'on rapproche v. isl. *mastr*, v. h. a. *mast* « mât » et, avec M. Thurneysen, irl. mod. *maide* « bâton », m. irl. *ad-mat* « bois de construction », il faut partir de **māzdo*- et supposer que le *l* est issu de *d*; les conditions de ce traitement *l*, dont le latin offre d'autres exemples (v. *lacrumā*, *solum*; *olē* : *odor*), sont obscures. Ici, une influence de *pālūs* est possible.

Māmers, *Māmēreus* : v. *Mārs*.

māmma, -ae f. : « nourrice, maman » et « mamelle »; d'où « protubérance en forme de mamelle » (Plin. 17, 118). Mot du langage enfantin; cf. Varr., *Cato uel de pueris educandis* (14) ap. Non. 81, 4, *cum cibum ac pōtēm buas ac pappas uocent, et matrem māmmam, pātēm latam*. Terme de tendresse qui désigne aussi la grand'maman. Se retrouve dans gr. μάμπα, μάμπη; μάλθα, μάλμαν *alτεύν*, μάλμόρεπτος; et CGL V 115, 10, *māmma* (= μάμπα?): *moma*, i.e. *auia*.

L'irlandais a *mām* « maman » et *muimme* « mère nourrice », l'albanais *mēme* « mère ». A côté, il y a un type à voyelle longue : bulg. et russe *māma*, pol. *māma*, lit. *mōma* « maman » et v. h. a. *muoma* « tante maternelle ». Sur le groupe de v. h. a. *amna*, v. lat. *amma* (avec l'observation générale) et *amita*. Le sens et la forme des mots de ce genre sont instables.

Diminutif : *māmilla* : mamelle, tette; *robinet* (Varr., R. R. 3, 14, 2). Usité de tout temps. Les langues romanes ont gardé *mamma* au sens de « maman », réservant le sens de « sein, mamelle » à *māmilla*, M. L. 5277 et 5276; cf. aussi ags. *mamme*; irl. *mām*.

Dérivés et composés : 1^e de *mamma* : *māmō*, -ās : donner (ou prendre) le sein, M. L. 5277 a; *māmālis*; *māmmātūs*; *māmētās* (Plt., Poe. 393, de **māmētā*?); *māmōsūs*; *māmmula*, cf. M. L. 5277 b, *māmula*; *māmmicula*; *Māmēa*, *Māmmi*, *Mām(m)u-lētā*; *Oīnumāma* = *Vnīmāmma*, traduction de l'Αμάλη, CIL, I⁴ 566 (à Préneste); *bīmāmmius* (Plin. 14, 40, b. *ūtīs*); *būmāmmus*, q. u.; *multimāmmia* (*Diāna*, Jér.).

2^e de *māmilla* : *māmīllātūs*, -nūs (Plin., m. *fīcūs*); *māmīllāris*; d'où *māmīllāre* n. : soutien-gorge.

māphīlā, -ae f. : *panis Syriaci genus quod, ut ait Verrius, in cibāno antequam percoquat, decidit in carōnes cineremque*, F. 126, 11. Un exemple de Lucilius, Sat. 1250. Sans doute pour **māpūlā* d'une racine *mpl* « tomber » attestée en hébreu et en araméen.

**māphūr*? : *appellatur loro circumuolūtūm mediocris longitūdīnī lignū rotundūm, quod circumagunt fabri in operis tornāndis*, P. F. 117, 32. Terme technique, sans doute dialectal, auquel devait correspondre une forme latine **māndār* que supposent certains dérivés romans. *Māphūr* lui-même est peut-être une corruption d'une forme osque **māphār*, **manfar*; cf. Ernout, *Élém. dial.*, et M. L. 5278; Jud, Arch. f. d. Stud. d. neueren Spr. 124, 403; et Thes. s. u.

Māna : v. *mānis*, *mānūs*.

mānālis : v. *mānō*.

mānceps, -ipis m. : terme technique du droit; probablement « celui qui prend en main » (quelque chose pour en devenir l'acquéreur ou en revendiquer la possession); cf. P. F. 137, 12, *mānceps dicitur qui quid a populo emit conductiue, quia manu sublata significat se auctorem empōtūs esse*. De là *māncipūm*, -i n. : 1^e *māncipation*, fait de prendre en main (pour l'acquéreurs d'un objet; cf. Gaius, Inst. 1, 119 sqq.; May-Becker, *Précis*, p. 117 sqq.); 2^e au sens concret « chose acquise en toute propriété, propriété », et spécialement « esclave ». C'est ce sens dérivé de *māncipūm* qui a donné sans doute naissance à la glose *mānceps dictus quod manu capiatur*, P. F. 115, 19, à moins d'admettre qu'il y ait eu deux *mānceps*, l'un actif, de **man-cap-s*, cf. *aceps*; l'autre passif, de **māncapītōs*, cf. *deinceps*, *mēncēps*.

Dérivés : *māncipō*, -ās (*māncipō*) « vendre, aliéner par *māncipation* », d'où, à l'époque impériale, *mācipātūs*, devenu synonyme de *seruīs*; *mācipātō*, etc.; *ēmāncipō* : émanciper, mettre hors de tutelle; et « aliéner »; cf. P. F. 67, 20, *ēmāncipōtī duobus mōdis intelleguntur*: *aut hī qui ex patrī iure exierunt*, *aut hī qui aliorū fūnt dominū*, *quorū utrumque fūt*

mancipatione. M. L. 2856? — *remancipō* (Galus, Fest.) ; *manoiplōm* (tardif).

Mancipium, attesté depuis Plaute, est demeuré en provençal et dans les langues hispaniques avec le sens de « valet, garçon », M. L. 5284 ; *émancipāre* a pris en galicien et portugais le sens de « dételer des bœufs ». M. L. 2856.

Pour *man-*, cf. *man-dō*, *man-tēle*, *man-suētus* ; v. *manus*.

manciola, -ae f. : diminutif de *manus*, dans Laevius ap. Gell. 17, 7. M. L. 5283.

maneus, -a, -um : manchot, infirme de la main ; cf., Dig. 21, 1, 12, *sciendum scaeum non esse morbosum praeterquam si imbecillitate dextrae ualidius sinistra utatur ; sed hunc non scaeum, sed mancum esse dicimus*. Puis, plus généralement, « mutilé, estropié ». Attesté depuis Plt. Demeuré dans les langues romanes sous forme d'adjectif et dans le verbe dérivé du type *it. mancare* « manquer ». M. L. 5285 ; B. W. *manchot* ; germanique : m. néerl. *manck*, als. *bemancian*.

Le bret. *manc* « manchot » peut être emprunté au français.

ēmancō, -as : rendre manchot (Labien. ap. Sen. Contr. 5, 33, 24) ; *mancaster* (Gl.) ; *mancatus* (Lex Sal.) ; *dēmancō* (Greg. Tur.).

De **man* + *ko-s*, avec un suffixe caractéristique des tares physiques ; cf. *caecus* et *peccare* ?

mandō, -is, -dī, -sum, -ere : mâcher (*dē animalibus*) ; de là « manger glutonnement, dévorer » et, à partir de Pline (28, 101, 212), « manger » (comme *mandūcō*).

Dérivés et composés : *mandō*, -onis m. : glouton (Lucil.) ; *mandibulum* n. (-*bulā f.*) : mâchoire(s) (post-classique) ; *com-, prae-, re-, super-**mandō* (tous tardifs) ; *mandūcōs* m. (cf. *cadūcōs*) ; *mandūcō*, -onis « le bâfleur », personnage à la fois terrible et grotesque, sorte d'ogre, devenu bouffon d'atellane ; cf. P. F. 115, 20, *manduci effigies in pompa antiquorum inter ceteras ridiculas formidolosasque ire solebat magnis malis et late dehincens et ingentem sonitum dentibus faciens, de qua Plautus ait (Ru. 535) : Quid si aliquo ad ludos me pro manduco locem? — Quapropter? — Quia pol clare crepito dentibus ». De là *mandūcō*, -as (*mandūcōr*, Lucil., Afran., Pomp.) : jouer des mâchoires, qui dans la langue populaire s'est substitué à *edō*, *ēsse*. Exemple d'une expression forte et imagee se substituant à une expression devenue abstraite et usée ; en même temps de remplacement d'un verbe irrégulier par un verbe régulier. *Mandūcō*, d'abord uniquement chez les comiques ou les satiriques, apparaît à la fin de l'époque républicaine dans Varro, R. R. 3, 7, 9, et il a pénétré dans la langue de la bonne société : Auguste l'employait ; cf. Suét., Aug. 76 ; il est demeuré dans les langues romaines. M. L. 5292 ; B. W. *manger* (la péninsule hispanique a gardé *com-edō*, qui est expressif grâce à un préverbe et dont la forme a été normalisée, de manière à échapper à l'anomalie de *edō*, *ēsse*). Dérivés : *mandūcōr*, M. L. 5293 ; -*tiō*, -*bilis* (tardif, trad. βρώσιος) ; *com-mandūcōr* (Lucil.) ; *dē*, *super-mandūcō* (tardif).*

A *mandō* se rattache l'adjectif *māsūcōs*, glosé *edāx*, P. F. 123, 1, issu sans doute de **ma(n)s-ūcōs*, forme dé-

sidérative (l. *māsūcōs?*), d'où provient *māsūcō*, -as « mâcher » (Pelag.). Pour *mas(s)ō*, *mānsō* « mâcher », v. ce mot.

Mot expressif, à vocalisme radical a. Le rapport avec gr. μάθωι « γνάθοι (Hés.), μαστόμαι « je mâche », μαστόν « je mâche », hom. μάστοξ « bouche » et « pâtee » et avec μέστακα τὸν μεμαστημένην τροφήν (Hés.), μεστόν μαστόθει βραδέως (Hés.) est indéterminable. Cf. m. gall. *mant* et v. h. a. *ga-mindil* « mors » ?

mandō, -as, -āui, -ātūm, -āre : confier (*alqd alicui*), recommander à ; donner mandat à, charger quelqu'un de ; enjoindre à (= gr. ἐντέλλω) ; en particulier « char- ger quelqu'un d'annoncer » et « faire savoir » (époque impériale). Ancien (Enn.), usuel, classique. M. L. 5286.

Dérivés et composés : *mandātiō*, -tor, -trix, -tōrius, -riūm (= ἐντολή, -τοκόν) ; *mandātūs*, -ūs (usité à l'ablatif, comme *iussū*, Cic.) ; *mandātūm* ; *mandātūrius* (Dig.) ; *mandātūs* (Gaius, d'après *tūtēla*) ; *mandātūs*, terme de grammaire (cf. *imperatiūs*).

āmendō : éloigner, reléguer ; *āmendātiō*, joint par Cic., S. Rosc. 44, à *relēgātiō* ; *āmandō* : mander près de soi (Not. Tir.) ; *āmandō*, composé d'aspects « déterminé » : recommander, confier (souvent joint à *crēdō*, *concrēdō*, *committō*) ; recommander quelqu'un, cf. Cic., Fam. 13, 54, *antea studiosē commendabam Marcellum*, d'où *incommendātūs* (Ov.) ; quelquefois « commander » (par litote). A l'époque impériale, par affaiblissement de sens, rappeler, invoquer, montrer » (Tert.). Demeuré dans les langues romaines, surtout avec le sens de « commander ». Cf. M. L. 2084, *commendāre* (-*man*) ; britt. *cymmyn*.

dēmandō (premier exemple dans T.-L., surtout fréquent dans Suet.) : remettre, confier. Demeuré dans les langues romaines, où, sauf en roumain, il a pris le sens de « demander », M. L. 2547 ; *dēmandātiō* « instruction, ordre » (depuis Tert.) ; *prēmandō* : recommander, ordonner par avance ; *remandō* (bas latin) : répéter une recommandation, notifier en réponse. Ces verbes ont, à leur tour, fourni des dérivés du type ordinaire, ainsi : *commendātiō*, -tor, -dābilis, -dātūcūs ; *incommendātūs*. V. aussi M. L. 3023, **exmandāre*. De *mandātūm* : irl. *mandail*.

L'étymologie *man(um)dō* « mettre en main » convient bien au sens (cf. *mandāre* = *in manū dare*, Plt., Men. 78) et trouve un appui dans les expressions grecques ἐγχειρίω, εἰς χειρα ποθεῖαι, mais on attendrait **mandere*, comme *uendere*, etc. Y a-t-il eu changement de conjugaison, comme dans *fodere* en face de *fodere*, etc., ou influence de *lēgāre*, *lēgātūm*, de sens voisin? Il est difficile d'admettre que *mandāre* soit dû au souci d'éviter une homonymie avec *mandere*, et l'hypothèse d'un dénominatif tiré d'un adjectif composé **man-do-s* est en l'air.

L'osque a, de même, *manafum* « *mandāui* », a am-naffed « *mandāuit* ». Pour le caractère rituel de certains mouvements faits avec la main, v. *manus* et les rapprochements germaniques : v. angl. *mund*, v. h. a. *munt* « main » et « protection » et irl. *montar*, *muinter* « épouse légitime » (celle qui est sous la main, c'est-à-dire sous la protection) ; v. d'Arbois de Jubainville, Rev. celt., 25, 2 sqq.!

mandūcō : v. *mandō*, -is.

L'a n'est passé à i en aucun cas, grâce à quoi il n'y a pas eu conflit homonymique avec *ē-mineō*.

Il est toutefois qu'il y ait eu un présent radical indo-européen, car gr. μένω « je reste » est isolé ; le présent à redoubllement μένω a une valeur « déterminée ». L'ē de *manere* a peut-être son correspondant dans le parfait gr. μεμένηκα ; le latin a recouru à ce type faute d'avoir un présent radical ancien ; *mānsūm* a été fait sur *mānsi*, qui est évidemment secondaire. L'arménien a une forme en -a- (suffixe -ā- ; et la racine a un degré long ē) : *mnam* « je reste ». En indo-iranien, il n'y a pas non plus de forme radicale simple ; le védique a un impératif à redoubllement *pari-mānāndhi* ; la racine existe aussi en iranien, et notamment dans persan *māndān* « rester » ; av. *mānaya-* suppose **mānaya-*.

M. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr. II 456, admet que v. irl. *anaid* « il reste » répondrait à skr. *anīti* « il respire » ; cf. *animus*. Il est difficile, cependant, d'écartier le rapprochement avec lat. *manēre* et arm. *mnam* « je reste » ; y aurait-il eu quelque contamination?

Mānēs (*Dī*, -iūm m. : (Dieux) Manes. Le nom est généralement interprété comme le pluriel de l'adjectif *māni* « les Dieux bons » ; cf. Bücheler, C. E. 1164, 1, *Di Manes, manes sūtis*, épithète par laquelle on désignait par euphémisme les esprits des morts, et spécialement des parents (*di parentēs*). La notion des *Mānēs* s'étant obscurcie, *Dī mānēs* est devenu une sorte de cliché employé en parlant des morts, et même d'un seul individu : *Dis Manibus coniugis* n'a guère d'autre sens que « à la mémoire sacrée de mon épouse ». Par extension, *Mānēs* désigne aussi le séjour des morts, e. g. Vg., Ae. 4, 387, *haec Manes ueniet mihi fama sub imos*. On le trouve dans Pline avec le sens de « cadavre ». Toutefois, Wackernagel, *Vorles.*, I, p. 86, voit dans *Mānēs* un pluriel correspondant au singulier gr. μῆνις.

Dérivés : *mānālis*? Pour la formation, cf. *finis/finālis*, *fūnis/fūnālis*, etc. Mais les anciens le dérivaient aussi de *mānāre*, ce qui est plus vraisemblable ; cf. le texte de Festus, p. 146, 174, et Varro ap. Non. 547, 17, cité sous *mānō*.

V. *mānia* et *mānis*.

mangō, -ōnis m. (depuis Varro.) : trafiquant qui冒ille sa marchandise ; spécialement « marchand d'esclaves ; polisseur de pierres précieuses ». M. L. 5298 a.

Dérivés : *māngōnicus* ; *māngōnicō*, -as ; *māngōnium*. Cf. gr. μάγγανον « tour de sorcellerie » (emprunté en latin dans le sens spécial de « machine de guerre, man-geau ») ; cf. M. L. 5297 et v. h. a. *māngē*, etc., μάγγανον. Probablement terme de l'argot des trafiquants ; cf. Boisacq, s. u., et T. Kleberg, *Eranos Löfstedt*, 1945, 277 sqq. Pour la forme, cf. *cerdō*, *latō*.

mānia, *māniola* : *manias* dicunt ficta quaedam ex farina in hominū figurās, quia turpes fiant, quas alii maniolas vocant. *Manias* autem, quas nutrices minitanter parvolis pueris, esse laruas, i. e. manes, quos deos deasque putabant, quoque ab inferis ad superos emanare credeant. *Sunt qui Maniam laruārum matrem auiamue putant*, P. F. 115, 13. De *Mānēs*?

manica : v. *manus*.

manifestus : v. *manufestus*.

n'ont rien de commun à l'origine. Pour la formation, cf. *cerritus*.

Marmor : v. *Märs*.

marmor, -oris n. : marbre; et objet de marbre (statue, etc.) ou qui a la dureté ou la blancheur du marbre, en particulier la surface blanche d'écume de la mer (poétique). Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 5368; irl. *marmur*; germanique : v. h. a. *marmul*, *marmul*.

Dérivés : *marmoreus*; *marmorosus*; *marmorarius*; *marmoratus*, d'où *marmorō*, -ās (tardif); *marmorāti*; *marmusculum* (d'après *arbusculum*). Emprunt au gr. *μάρμαρος*; le changement de genre est dû à ce que les noms de matériaux et de métaux sont neutres en latin; cf. *ebur*, *aurum*, *argentum*, *aes*, etc. Finale en -or, d'après *aequor*, **ebor*, **rōbor* (gén. *eboris*, *rōboris*), et inversement *marmor*; cf. Quint. I, 6, 23, d'après *ebur*.

marō, -ōnis m. : nom d'un magistrat municipal, ombrien et étrusque, attesté épigraphiquement, CIL XI 5390 : *Post. Mimesius C. f.*, *T. Mimesius Sert. f.* ... *marnes murum... faciundum coirauere*. — L'ombrien a, en outre, un dérivé désignant « la charge de marō », correspondant au type latin *magistratus*, *marōnatus*; cf. Vetter, *Hdb.*, n° 233 et 236 — *Marō* est également usité comme cognomen.

Mot étrusque : *maru*, qui pas plus que l'osque *meddix* n'a pénétré en latin proprement dit.

marra, -ae f. : sorte de houe à large tête. Époque impériale (*Colum.*); sans doute mot d'emprunt? Le gr. *μαρρόν* ἐργαλεῖον *σιδηροῦ* (Hes.) provient peut-être du latin. Assyri. *marru*. M. L. 5370.

***marrugina** (lire *marrūcina*?): εἰδός παλιούρου. Στις δὲ ἀκαθόδες δένθρον (Gloss.). Sans doute épithète tirée du nom propre *Marrucini* : -a *ficus*, etc.

marruum (*marrubium*, *mar(r)ubius*, *mar(r)ubio*, *marubis*, Gloss.) : -i n. : marrube noir ou blanc (Pline, Col.). M. L. 5376. Sans étymologie.

Märs, -tis m. : Mars, ancienne divinité italique, qui a été identifiée avec le dieu grec de la guerre, Arès. Le nom panitalique a des formes simples ou à redoublement : 1^o *Mäuors*, forme ancienne conservée en poésie (Lucr., Vg.), contractée en *Mäurs*, CIL I² 49 (inscr. de Tusculum), puis *Märs*, forme généralisée; 2^o *Marmor* (Carm. Aru.), cf. osque *Mamers*, issue par dissimilation de **Marmari*; cf. *Mamercus* : *prænomē... Oscum ab eo quod hi Martem Mamertem dicunt*, F. 116, 2; *Mämartini*, ap. F. 150, 4 sqq.

Dérivés de *Märs*:

Märcus, prénom et surnom romain, issu de **Märti-co-s* comme *Mämercus* de **Mämerti-co-s*; l'ā est assuré par la graphie *Märcus*, osq. *Μαρπχος* à côté de *Markas*. De *Marcus* sont formés : *Marcius*, -cia, -ciānus, -culus, -cellus, -linus, -liānus; *marciātum*? « sorte d'onguent » (tardif); *Marcipor* (cf. *Quintipor*, *Gaipor*, cités par Fes-tus 306, 17 sqq.), qu'on interprète par *Mareci puer*, mais le second élément est obscur.

Märtius (*Mäuortius*, poétique) « de Mars » : M. mē-nis « mois de Mars », originairement le premier de l'année romaine, conservé dans les langues romanes, M. L.

5383, et de là passé en germanique : v. h. a. *märs*, « März », etc., comme le groupe *Märtis diēs* a fourni nom du mardi » dans les langues romanes, M. L. 5382.

Märsi, forme dialectale issue de *Märtii* > **Märti*, *märsi*. Les Märses passant pour pratiquer la sorcellerie, particulier des charmeurs de serpents : cf. *märsi*, ἀιδώκτης, *incantator serpentium* (Gloss.). *Märtialis*, -iānus, -tēns, -linus; *Mä(r)spiter*; *Märticola*, -gena. P. II, p. 211 sqq.

marsuppium (*marsūpium*, *marsi-*). -i n. : poche, bourse. Emprunt au gr. *μαρύπτων* attesté depuis Plaute. Le mot grec lui-même doit être un emprunt.

Dérivé : *massipiārius* « pick-pocket » (Not. Tir.).

***martēnsis lacertus** : poisson inconnu (Marcel.). V. Thes. s. u.

***martisia** : *in mortario ex pisce fiunt*, Isid. 20, 2, 29. Inexpliqué.

martulus : v. *marcus*.

martyr, -ris m. : témoin, martyr. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. *μάρτυς* (-tuc), latinisé; d'ou *martyra* f. (et *martyrus*), *martyriūs*, *martyrītis*, *martyrium* (= *μαρτυρόν*), *martyrizō* (cf. *baptizo*), **martyriūs*, fr. *Marterey*, etc. M. L. 5385-5386 a. Celtique : *ml. martir*, *martrē*, etc.; v. h. a. *martyra*, etc.

***marūca** : mot de glossaire, traduit par le v. angl. *snegl* (all. mod. *Schnecke*), CGL V 372, 23, et conservé dans des dialectes italiens. M. L. 5387. Étymologie d'origine inconnue.

mäss, *märis* (gén. pl. *marium*; un n. *mare* est attesté à basse époque) adj. et subst. : mâle (opposé à *fēmina* comme *χρωτή* à *θῆλυς*). Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *masculus* (*musculus*, et *masculi* blâmé par l'Appendix Probi, cf. Thes. VIII 426-79), adjetif et aussi substantif (pour remplacer le monosyllabe trop bref); cf. Plt., Ci. 705, *bona fēmina et malus masculus uolunt te*, M. L. 5392; irl. *mascul*, etc. L'emploi substantif a déterminé la création de l'adjectif *masculīnus* (d'après *fēminīnus*), qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale et qui en grammaire traduit le gr. *ἀρσενικός*; *masculēs*, -i (Plin.); *masculētūm* (id.); *masculētūs* (Apul., d'après *uirātūs*, qui est dans Varro; *u. uir*); *com-*, *ē-**masculi* (Apul., cf. *euirō* plus ancien); *sēmīnās* (Varr. = *ψυχηρός*); *masculofēmina* = *ἀρρενόθηλυς* (Iren.); *ma-culāris* (Mar. Victor., comme *fēminālis*).

On voit mal comment *marītus* serait parent, à l'origine, de *mäss*.

Les formes *mäss* et *masculus* indiquent un radical *mas* qui n'a, hors du latin, aucun correspondant. L'ancien nom du « mâle » a pris un sens particulier; v. *uerē*.

***mascarpīō**, -ōnis m. : *λ.* dans Pétr., Sat. 134, 5, interprété généralement comme synonyme de *masturbātor*; sert aussi de nom propre, CIL XII 5876; Greg. T., Vit. patr. 16, 4. Sens obscur.

massa, -ae f. : masse, pâte; puis toute espèce d'objet

qui forme un bloc, un lingot. M. L. 5396; irl. *mäss*, brit. *mass*. Emprunt, déjà dans Plt., au gr. *μάξα*; dérivés tardifs *massālīs* (Tert.), *massula*, *massāriūs*, **ad-massā* (roman), *massāceus*; *com-*, *im-massā*, -ās. Le mot latin a pris dès l'abord un sens plus large que l'original grec et il en est devenu indépendant.

***massaris**, -is f. : fleur de vigne sauvage. Mot étranger, sans doute africain, cité par Plin. 12, 133.

***mas(s)ō**, -ās (*mänsō*) : mâcher. Mot uniquement dans Theod. Prisc. (rve-vi^e siècles ap. J.-C.), où il traduit le gr. *μαστιχάω*. La date et l'emploi du mot inclinent à penser que c'est une transcription du gr. *μαστίχα*, plutôt qu'un dénominatif de *mänsus*, prononcé **mässus*, comme l'a supposé Cavallin, Philol. 91 (1936), p. 467. Le gr. *μαστίχα* « pétrir » ne convient pas pour le sens. La graphie *mänsō* de Non. 148, 10 pourrait avoir été influencée par *mänsus*. Cf. le suivant. Certaines formes romaines supposent **submassāre*. M. L. 8379.

masticō, -ās : = *μαστιχάω* (Marcel., Pelag., Apul.) « mâcher ». Le verbe a été rangé naturellement dans les formations, de type populaire, en -īō, cf. *mōrīcō*, et est demeuré dans les langues romanes. M. L. 5398.

Dérivés : *masticōtīo*; *im-masticātūs* (Cael. Aur.); *præmasticō*.

mastic(h)ē, -ēs; *mastix* (-tex), -icis f. : formes tardives latinisées de gr. *μαστίχη* « mastic » et demeurées dans les langues romanes. M. L. 5399.

Dérivés : *mastic(h)ātūm* (*ūnum*); -*chinus* (Pall.); *grānomastix* (Isid.).

mastīgō, -ās : fouetter (Ital.). Transcription de *μαστίγω*, dénominatif de gr. *μαστίξ*; cf. *mastigia* (Plt.) = *μαστίγας*.

mastrūca, -ae f. : vêtement de peau. Le mot et la chose sont venus de Sardaigne à Rome (cf. Quint. I, 5, 8) : l'origine en est probablement phénicienne. On trouve aussi les graphies *mastruga*, *manstruca*, *mans-truca* (Plt., Poe. 1313), *manstruga*.

Dérivé : *mastrūcātūs*.

masturbōr, -āris (et *masturbō*) : cf. CGL II 127, 44, *masturbat* : *manuturbat*, *δέψει καὶ δέψεται*. Ἔστιν δὲ ἐργάσιον. Mot vulgaire (Martial). M. L. 5400. Peut-être déformation de *μαστρόποτεως*?

Dérivé : *masturbātōr*; *masturbīō* f. (Mart.).

mästūcīus, -i m. : v. *mandō*, -is fin.

mataris, -is et **matarā**, -ae (*materis*) f. : javeline gauchoise. Mot celtique (Sisenna, César). M. L. 5402.

mataxā (*met-*), -ae f. : fil, cordon. De gr. *μέτοχα*, lui-même sans doute emprunté; depuis Lucilius. Panroman, sauf roumain. M. L. 5403.

Dérivé : *metaxāriūs*.

matella : v. *matula*.

mateola, -ae f. : bâton, manche de la houe? Mot de Caton, Agr. 45, 2, *cum taleam demittes, pede taleam op-primō. Si parum descendet, malleo aut mateola adgitō*. Technique et rare. M. L. 5425 a, **mateola*, et 5425, **mateea*? On rapproche v. sl. *motyka* « houe », skr. *matyām*

« herse », etc. S'il y a un original commun, il est risqué de le restituer.

mäter, -trīs f. : mère. Correspond à *pater*. Terme général, qui peut se dire des animaux (à l'encontre de *genetrix* et *mamma*); cf. Varr., R. R. 2, 4, *porci cum matribus* (sens conservé dans beaucoup de formes dialectales romanes, cf. M. L. s. u.), même des plantes; cf. Vg., G. 2, 23, *hic plantas tenero abscindens de corpore matrum*; Plin. 12, 23, *superiores eiusdem rami in excelsum emicant, siluosa multitudine, uasto matris corpore*, où il désigne la branche mère, le tronc principal; *matries*. Par image, *mäter* a pu s'employer au sens de « cause, origine, source », etc.; cf. *μητρόπολις*. — *Mäter* désignant la mère qui nourrit l'enfant, le mot peut servir à nommer aussi la nourrice. Il comporte, comme *pater*, une idée de respect, que n'a pas la forme familière *mamma*, et s'ajoute au nom d'une déesse, comme *pater* au nom d'un dieu, pour l'honorer (*Terra mäter*), et sans que l'idée de maternité soit nécessairement impliquée dans l'appellation : *Vesta mäter*. *Mäter* est souvent accompagné du génitif *familiae* (-īas) : sur le modèle de *pater familiās*, cf. P. F. 112, 27, et May-Becker, *Précis*, p. 38 : « Le titre de *mäter familiās* dont elle [la femme] est honorée a eu des significations diverses, mais il n'a jamais impliqué, comme celui de *pater familiās*, l'idée de la puissance exercée sur d'autres. » De même, *mätrīmōnīum* « maternité légale, mariage » et, à l'époque impériale, « femmes mariées, épouses » (au pluriel collectif *mätrīmōnia*, comme *seruitia*, e. g. Tac., A. 2, 13, 3) est formé d'après *patrīmōnium* et n'implique jamais l'idée de propriété, ni de droit sur les choses. Enfin, l'absence d'un adjectif **mätrīus* correspondant à *patrīus* s'explique par l'impossibilité pour la femme, dans l'ancien droit patriarchal, de posséder et de tester. L'adjectif de *mäter* est *mäternus*, formé avec le suffixe -no- marquant l'origine; cf. *acernus*, *eburnus*, etc. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5406; cf. 5410, **maternālis*; 5411, **maternīo*; 5420, *matrina*; B. W. *marraine*.

Juxtaposé : *mätrī animula* « serpolet » *propter quod menstrua moueat*, Bertoldi, RLR 2, 147.

Autres dérivés : *mätrōna* (cf. *patrīnus*) : -m *dictam esse proprie quae in matrimonio cum uiro conuenisset, quoad in eo matrimonio maneret, etiam si liberi nondum nati forent; dictamque esse ita a matris nomine non adepto iam sed cum spe et omine mox adipiscendi: unde ipsum quoque matrimonium dicunt; matrem autem familiās appellatam esse eam solam quae in mariti manu mancipioque esset: quoniam non in matrimonium tantum, sed in familiām quoque mariti et in sui hereditis locum uenisset*, Gell. 18, 6, 8 et 9. Comme *mäter*, le mot comporte une idée accessoire de noblesse ou de dignité; de même l'adjectif *mätrōnālis*, e. g. T.-L. 26, 49, 15 : *oblītā decoris matronalis*, M. L. 5422 a. De là *Mätrōnālia*; *mätrōnātūs*, -ūs (Apul.); *mätrōnēum* (très tardif, sur *gy-nēceum*); *mätrōnicum* (Lyd., Mens. 4, 29); *commātrōna*.

mätercula, -ae f. : petite mère; diminutif affectif (depuis Plt.); cf. *anicula*.

mäterterā : *matris soror* (par opposition à *amīta*). Mot relativement nouveau formé en italienique avec le suf-

fixe *-tero- marquant opposition de deux notions ; cf. *auonculus*, etc. Composés juridiques : *ab*-, *ad*-, *pro-mâ-terteria*.

mâtrāstra : marâtre, CIL XI 6730, 4 : *hic est Hirculus qu[i] a matrastra sua | peritū* (mosaïque d'Ancône). Cf. *patrāster*. M. L. 5415 b.

mâtrigna (Gloss., et *mâtrina*) : formé d'après *priu-gius*, conservé dans certains dialectes italiens, M. L. 5419, et en germanique : b. all. *meter(e)*, à côté d'une forme **matrea*, CGL 4, 262, 46, issue du gr. *matryia*, M. L. 5423.

mâtruelūs m. : fils du frère de la mère ; cousin german du côté maternel. Formé sur *patrūelūs* ; *mâtrimus*, -a, -um ; *mâtrinis*, -e : adjetif conservé dans le sens rituel, *matrimis ac patrimis dicuntur quibus matres et patres adhuc uiuont*, P. F. 113, 5.

Mâtralia, -um n. pl. (d'un adjetif **mâtrālis*) : *Matris Matutae festa*, P. F. 113, 2, et *mâtratus*, -ūs ; *Mâtræ*?

mâtrēscō : inchoatif qui semble créé par Pacuvius. Conservé par Non. 137, 6 et par les gloses ; cf. ALLG 3, 407.

mâtrimus : *matris frater* (Gl.).

bîmâter : épithète de Dionysos, traduction du gr. *δι-μήτηρ* (Ov.).

commâter (latin ecclésiastique). M. L. 2082 ; B. W. *commâpere*, *compere* ; britt. *commazr*.

mâtricida, -dūm (fait d'après *parricida*, rattaché à *pater*).

mâtriz, -īcīs f. (sans doute formé d'après *genetrix*, *nuriz*)¹⁰ femelle pleine ou qui nourrit ; arbre qui produit des rejetons, tronc principal (Suét., Aug. 94, 11 ; cf. gr. *μήτηρ*) ; et par suite « matricule, rôle, registre » (cf. *mâtricula*) ;²⁰ matrice (= gr. *μήτηρ*, sens non attesté avant l'époque impériale et peut-être calqué sur le sens du correspondant grec) ;³⁰ synonyme de *genetrix* dans Tert., e.g. Virg. uel. 5, *Eua matrix generis feminini*, ou de « *mâter* » au sens figuré de « source, cause ». Attesté depuis Varron ; panroman. M. L. 5422.

Dérivés : *mâtricallis*, M. L. 5416 ; *mâtricula*, M. L. 5412 ; *mâtriculās*, M. L. 5418 ; *mâtricārius*. Pour **matrīsilūa*, v. *silūa*.

Mot indo-européen, symétrique à *pater*. Attesté en osco-ombrien (avec valeur religieuse), osq. Maatreis, ombr. *Matre* « Mâtris », et en falisque *mate* « mâtèr ». Cf. irl. *máthir*, v. isl. *máðr*, dor. *μάτηρ* (ion.-att. *μήτηρ*), v. sl. *mati* (gén. *matere*), lette *mâte*, arm. *mayr*, skr. *mātā* (acc. sing. *mādrām*), av. *mātar-*. La valeur de « femme mariée, maîtresse de maison » ressort de lit. *môté*, *môté* « femme mariée », alb. *motre* « sceur » (primitivement la sœur aînée, qui remplaçait la mère). Elle est sensible dans lat. *mâter*, où subsiste la dignité sociale de la *mâter familiās* à côté du *pater familiās* ; la valeur religieuse se voit dans *Vesta mâtèr*, par exemple. La nuance du mot diffère, au moins à l'origine et dans la plupart des emplois, de celle de *parēns* (féminin) ou de *genetrix*. Gaul. *Matrebo* (datif pluriel) a aussi un sens religieux.

mâteriēs, -ei et *mâteria*, -ae f. : terme de la langue rustique, proprement « substance dont est faite la *mâter* », c'est-à-dire le tronc de l'arbre considéré en tant que producteur de rejetons. Dérive de *mâter*, comme

pauperiēs de *pauper*. Par extension désigne la partie de l'arbre, par opposition à l'écorce ou aux feuilles ; cf. Col. 5, 11, 4, (*arbor*) *inter corticem et materiem* ; 4, 21, 2, *utis in materiem frondemque effunditur*. Comme c'est cette partie de l'arbre qui fournit le bois de charpente, *mâteries* en est ainsi arrivé à prendre dans la langue des charpentiers, le sens de « bois », et spécialement de « bois de construction », par opposition à *lignum* ; cf. Plin. 16, 206, *cornus non potest uideri materies proper exilitatem, sed lignum*. C'est à ce sens que se rapportent les dérivés :

mâteriāris « relatif à la charpente » ; *mâteriō*, -ās « munir d'une charpente » ; *mâteriōr* « se procurer du bois » (joint à *frumentor*, Cés., B. G. 7, 73) ; *mâteriatus* ; *mâteriōtō* ; *mâteriātūra* ; *mâteriōla* ; *mâteriōnus*, -riōsus, etc., et les formes supposées par les dérivés romans ; cf. M. L. 5409, *mâteries*, -riā, -riūm (fr. *madrier*) ; 5407, *mâteriāmen* (Lex Salica ; fr. *merrain*) ; 5408, **mâteriāmen-*

Dans la langue commune, *mâteries* s'est dit ensuite de toute espèce de matériaux : ὥνη ξύλων η ἀλλαν τινῶν ; *materiam superabat opus*, dit Ov., M. 2, 5 ; et il a servi à rendre le gr. ὥνη dans son sens figuré de « matière, cause, sujet, origine » : *materiam artis eam dicimus in qua omnis ars et facultas, quae conficitur ex arte, uersatur*, Cic. Inu. 1, 5, 17 ; *mâteriōla* « petit sujet » (Tert.). *Mâteries* a fini par désigner la « matière », par opposition à l'esprit, dans la langue philosophique et religieuse ; de là, à basse époque, *mâteriālis* (= ὥνως), -liter et *immâteriālis* (= δύνως), Ambr.).

De même que *mâter* désigne la nourrice, *mâteries* a quelquefois le sens de « aliment » ; ainsi Celse 2, 18, 3 sqq., *imbecillissimam materiam esse omnem caulem oleis*. Ancien, usuel.

mâtertera : v. *mâter*.

**matia* : mot de glossaire ; *intestina (-nae)*, *unde mātiaria dicuntur qui eadem tractant aut uendunt*, CGL V 32, 7. On a aussi *matia* ; *mat(i)ola*, *περιπορα* (in capite de escis). Conservé dans quelques dialectes romans. M. L. 5412. Peut-être identique à *mattea* « friandise », déjà signalé par Varr., L. L. 5, 122, emprunté au gr. *ματτα*, *ματτολα*, Arn. 7, 231. Pour *mâteriātus*, v. *macellum*.

mat(t)īānum (*mālūm*) : sorte de pomme. De *Matius*. *mâtrix* ; *mâtruēlis* : v. *mâter*.

matta, -ae f. : natte (tardif ; August., schol. Juv.) ; *mattārūs* : qui couche sur une natte (surnom donné par les orthodoxes à une secte de Manichéens) ; *mattula*, Panroman, sauf roumain. M. L. 5424, *matta* et **natta* ; et germanique : v. angl. *matte*, *meatta* « *Matze* ». Sans doute mot d'emprunt, comme *mappa*.

mattea : v. *matia*.

**mattia* : non attesté isolément : figure dans *mattibarbulus* « sorte de javelot » et *mat(t)īāriūs* « soldat armé de ce trait ». Tardif (Vég., Amm. Marc.). Non latin. Cf. *mataris*.

**mattiel* : *cognominantur homines magnarum malorum atque oribus late petentibus*, P. F. 115, 3. A rapprocher peut-être de gr. *μάθιναι* γύρθοι (Hes.). Génitive intérieure expressive.

mattus : v. *matus*.

matula, -ae f. : vase, pot (employé aussi comme terme d'injure, cf. fr. *cruche*), pot de chambre. Attesté depuis Plaute. Populaire. M. L. 5429. Diminutif : *mattella* f., d'où *matelliō*, -ōnis. Sans étymologie.

mâtrūs, -a, -um : 1^o qui se produit au bon moment, à l'heure favorable, ὄπατος, cf. Gell. 10, 11, 2-4 ; 2^o qui se produit de bonne heure (par la même acceptation de « bon » que dans *mâne*, *mâtrūtūs*). De là deux sens qui, en se développant, sont devenus contradictoires : 1^o mûr, mûri ; qui arrive à son plein développement, par suite « opportun » (synonyme de *tempestius*) et aussi, par litote, « âgé, vieux » : *poma matura et cocta*, Cic. C. M. 19, 71 ; *filia matura uiro*, Vg., Ae. 7, 53 ; *animo maturus et aeuo*, Ov., M. 8, 67 ; *uiridis aeuī*, *maturus animi*, Claud. Mamert., anim. 29, p. 135, 15 ; *maturus imperia* « ordres vieillis », Just. 11, 5, 7. « Comme un dessin mûri est un dessin qui a demandé du temps, *mâtrūs* se prend quelquefois dans le sens de « réflechi, préparé à loisir » ; *maturus consilium*, Cic., Diu. 1, 18 » (B. B.). A ce sens se rattache *im-mâtrūs* (= ἄωπος) et *praemâtrūs* (cf. *praeocoz*), tous deux anciens et classiques ; *per*, *prudi*, *sēmi-mâtrūs*, tardifs ; *mâtrūsēcō*, *mâtrūtēcō* ; *mâtrūrefaciō*.

2^o qui se produit de bonne heure, hâtif, précoce : *maturus hiemis* « hivers précoces », Cés., BG 4, 20, 1 ; *mature fieri senem*, Cic., C. M. 10, 32 ; *quibus rebus quam maturissime occurrendum putabat*, Cés., BG 1, 33, 4.

Les deux sens se retrouvent dans *mâtrūs*, -as « mûrir » et « faire mûrir » ; « hâtiver » et « se hâter ». Par contre, *mâtrūtūs* n'a guère que le sens de « maturité » (d'où *immâtrūtūs*) ; le sens de « hâte, promptitude » est rare et seulement d'époque impériale ; l'auteur de la Rhét. à Harennius emploie dans ce cas *mâtrūtūs*, la langue ayant différencié dans l'emploi le nom dérivé de l'adjectif et le nom dérivé du verbe.

Ancien, usuel, classique. *Mâtrūs* est dérivé d'un nom en -u-, **mâtu-* non attesté ; cf. *mâtūta*, *mâtrūtūs*. Il est demeuré dans les langues romanes. M. L. 5433 (panroman), comme *mâtrūtās*, 5432 ; *mâtrūrāre*, 5430 (panroman, sauf roumain) ; *mâtrūsēcō*, 5430 a ; **mâtrūcāre*, 5431, mais seulement avec le sens de « mûr ». Cf. *mâne*, au sens de « de bonne heure ».

La notion de « mûr » est exprimée de manières diverses suivant les langues ; les expressions ne concordent pas, même quand elles appartiennent à une même racine, ainsi skr. *pakodh* et gr. *τέπων*.

matus, -a, -um : ivre. Mot vulgaire (Pétr. 41), qu'on retrouve dans les gloses : *matus est* : *humectum est*, *emollitum*, *infectum*, CGL V 604, 41. On lit aussi *matus* (*matus*) : *tristis*, CGL IV 114, 4 ; 237, 5 ; 536, 31 ; V 465, 6 ; 542, 40. Mais peut-être sont-ce deux mots différents. Le rapprochement de l'ital. *matto* est aujourd'hui contesté ; cf. M. L. s. u. **mattus*, 5428 ; B. W. *mat*.

Mattus peut représenter une prononciation vulgaire (dialectale) de **matus* ; toutefois le rapprochement de *nitidum*, ital. *netto*, ne prouve rien, si l'adjectif italien est emprunté au gallo-roman *net*, comme l'indique, sans preuve, M. L. s. u. *nitidus*, 5929 ; B. W. *net*.

Mâtūta, -ae f. : ancienne déesse italique, identifiée avec l'Aurore (Lucr. 5, 656), puis avec Leucothéa. *Mâ-*

tūta est le féminin d'un ancien adjectif **mâtū-to-s*, cf. *acū-tus*, etc. ; l'épithète est généralement accompagnée de *Mâter*, cf. CIL XI 6294, 6301.

Dérivé : *mâtūtūs* : du matin, devenu *mattūs*, cf. Anth. 339, 47 ; substantivé *mâtūtūnum* n. ; le matin. Attesté depuis Sén. et Plin., a remplacé *mâne* dans ce sens ; roman. M. L. 5434 ; et celtique : irl. *maten*, britt. *metin*. On a aussi *mâtūtūna* f., comme *séra*, *uespera*. De là *mâtūtūnālis*, -āriūs (tardifs).

Mâtūta ne diffère que par le suffixe de *mâtūs* ; tous deux se ramènent, par l'intermédiaire d'un abstrait en -tu-, **mâtu-*, à la racine **mâ-* « bon » ; cf. *mânis*, etc. *maurella*, -ae (*môrellea*) f. : morelle, plante. M. L. 5680 b (*môrellus*) ; B. W. s. u. On trouve aussi dans les gloses *maura* : *herba ficaria*, CGL III 590, 5. De *Maurus* « Maure », puis « brun foncé ». M. L. 5438 ; cf. m. h. a. *môr* « cheval » ; britt. *maour*.

Mâuors : v. *Mârs*.

maxilla : v. *mâlo*.

maxumus, *maximus* : v. *magnus*.

mē (ancien *mēd*) : accusatif et ablatif du pronom de 1^{re} personne dont le nominatif est *ego*. Le -d final, qui existait à date ancienne et qui est noté dans les plus anciens monuments épigraphiques (fibule de Manios, vase de Duenos, etc.) et littéraires (Ennius, Plaute), provient d'une particule postposée ; cf. Meillet, MSL 22, 50. Le même radical a fourni le datif *mīhi*, *mī* ; l'ancien génitif *mīs* (cf. tīs), remplacé par *mei*, l'adjectif possessif *meus*, -a, -um. — *Meus* a un vocatif *mī*, qui est sans doute un ancien génitif-datif atone, correspondant à gr. *μοι* : *mī filī* fils à moi », *téxvōn μοι*. Le pluriel *mī* est fait d'après l'analogie de *deus*, *dī*. S'emploie substantivé : *meum* « mon bien », *mei* « les miens ». M. L. 5449 ; 5450, *mēcum* ; 5556, *meus*, -a. Panroman. B. W. *me*, *mon*.

Les thèmes de pronoms personnels étaient invariables en indo-européen. La forme simple apparaît sans doute en irl. *mē* « moi » (is *mē* « c'est moi ») et gr. *ἐμέ* (avec prothès e), *μέ* et, avec voyelle longue, dans skr. *mā*, av. *mā* (atones) ; le plus souvent, on a des formes pourvues d'une partie d'élargissement, comme v. lat. *mēd*, skr. *mām*, av. *mām*, v. sl. *mē*, hitt. *annuk*, got. *mi-k* (cf. gr. *ἐμέ-νε*), vén. *mēxō* (d'après *exō*). Pour l'ablatif, cf. skr. *māt*, av. *map*.

Le datif *mīhi* est ancien, à ceci près que l'i de *mī* est issu de e (comme dans *tibī*) : cf. ombr. *mehe* « mihi » et véd. *māhya*, *māhyam* ; la même prépalatale apparaît aussi dans le j de arm. *inj* « à moi », où se sont produites des altérations pareilles à celles qui ont donné à l'accusatif is « moi » sa forme (en général *z-is* avec le z- déterminatif de l'accusatif).

L'ancien adjectif possessif était de la forme **mo-*, à en juger par skr. *mād*, av. *ma-*, gr. *ἐμός* (avec prothès), arm. *im* (gén. *imoy*, aussi avec prothès). Le type lat. *meus* est secondaire, comme skr. class. *mādiyah*, got. *meins*, tokh. A *ni*, lit. *mānas*, etc. Une formation du même type que celle du latin, mais indépendante, se trouve dans v. sl. *mojt*, v. pruss. *mais*.

mecia, -ae f. (*macia?*) : mouron rouge, *ἀναργαλλίς* (Ps.-Diosc., Marc. Emp.).

medix : *apud Oscos nomen magistratus est*, P. F. 110, 19. Mot osque : *meddiss*, du type *iūdex*, composé du mot racine *med + *dic-s* « celui qui montre le droit » ; cf. ombr. *meīrs* « droit » (de *medos). V. *modus* et *medeōr*.

medeōr, -ēris, pas de parfait, **medēri** : donner ses soins à (complément au datif *m. alicui*, *m. morbō*). Ancien (Caton ; vieilles formules). Apparaît dès l'origine spécialisé dans la langue médicale au sens de « porter remède à » (cf. la spécialisation *cūra*, *cūrō* et, en grec, de *θεραπεία*), d'où *medēns* « médecin » ; *medēla* (archaïque) « remède » (cf. *loquēla*, *tutēla*), remplacé à l'époque classique par *remēdium* ; *medicus*, *-a*, *-um* et *medicūs* « médecin » ; *medibilis* ; *Meditrina*, cf. Varr., L. L. 6, 21, et P. F. 110, 21 : *Mos erat Latinis populis, quo die quis [primum] gustaret mustum, dicere omnis gratia : Vetus nouum unum bibo, ueteri nouo morbo medeōr. A quibus uerbis etiam Meditrinae deae nomen conceptum, eiusque sacra Meditrinalia dicta sunt. De medicus sunt issus de nombreux dérivés qui ont remplacé medeōr, *medēla*, ainsi : *medicō*, *-ās* (et *medicor*), déjà dans Plt. ; *medicāmen* (-mentum) et leurs dérivés ; *medicīnus*, *-a*, *-um*, d'où *medicīna* (ars) ; *medicīnālis* : *m. dīgītūs* « l'annulaire », trad. du gr. *λατρικός δάκτυλος*, v. M. Niedermann, Festg. f. H. Blümner, 329 sqq. ; *immediātūs*, *-ābilis* = *ἀδέρπετος* ; cf. M. L. 5459, *medicus* ; 5458, *medicina* ; 5457, *medicāre* (v. B. W. *mégiſſier*) ; 5456 et 5456 a, *medicāmen* (-mentum). Le celtique a : irl. *midach*, brit. *meddyg* « médicus ». Cf. aussi *mūlomedicus* (Vég.) ; *-medicina*. De *remedium* : *remēdīo* (-dīo), de l'époque impériale, M. L. 7194 a et b, et ses dérivés *remēdībīlis* et *irremēdībīlis* (= *λατός*, *ἀνατός*). Cf. encore *medīcō* (Greg. Tur.) ; *omniomedēns* (Paul. Nol.). *Medīcō* et ses dérivés *medicātūs*, *medicāmen* (-mentum) ont souvent le sens de « guérir par la magie » et, comme le gr. *φάρμακον*, ont pris le sens de « empoisonner » ; cf. cat. *metzina* « poison ».*

Le fréquentatif *meditor* a gardé le sens général de la racine.

La racine *med- se trouve d'un bout à l'autre du domaine indo-européen, au sens de « penser, réfléchir », souvent avec des valeurs techniques : « mesurer, peser, juger » ou « soigner (un malade) » ou « gouverner ». Le sens de « juger » conservé dans les autres dialectes italiens (cf. *meddix*) est inconnu en latin. Les formes latines et celtiques indiqueraient que la racine avait en indo-européen des formes athématiques : lat. *medeōr* (avec le fréquentatif *meditor*) et, d'autre part, v. irl. *midīur* « je juge » (*con-midathar* « il domine, il a le pouvoir »). L'hypothèse est confirmée par la longue racine de gr. *μέδομαι* « je médite », en face de *μέδομαι* « je m'occupe de, je médite », et par hom. *μέδεον* « chef », en face de *μέδοντες*. L'irlandais a un présent *ro midar* « j'ai jugé » (v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 577). Les formes gr. *μέδομαι*, *μέδω* et got. *mitan* « mesurer » résultent de passages secondaires au type thématique. Le grec a, d'autre part, *miton* « λογίζεσθαι, φρονεῖν, σκοτεῖν ». Dans l'Avesta, on a *vi-mad-* « médecin » dans un passage du Vendidad, VII, 40, *mazdāysna vīmādāscit vīmādāyanta* « qu'en médecins ils pratiquent médecine sur les mazdées » (sur un exemple hypothétique de *mad-* « mesurer » dans l'Avesta, v. Bartholomew).

mae, *Air. Wört.*, sous *mad-*). La formation de *Meditrina* rappelle *latīna*.

Il y a eu aussi un substantif radical *med-, dont hom. *μήδεα* « pensées, desses », arm. *mit* « pensée » (gén. pl. *mtac*) et v. isl. *mátt* « évaluable », v. h. a. *māz* « mesure » sont des dérivés. A ces noms se rattachent des mots comme lat. *modius*, irl. *med* « balance » (thème en -ā) et gr. *μέδιμνος* (nom de mesure de capacité pour les choses sèches). Il est conservé au premier terme du nom de magistrature osque : *med-dīss*, *μέδ-δεῖξ* *medikeis* et son dérivé *med dikkiai* « in iūdīcīo », mais le latin n'en a pas trace ; v. l'art. *meddīx*.

Le mot latin *modus* est du type du gr. *λόγος* ; il est particulier au latin. Le rapport entre *medeōr* et *modus* a été signalé par Isidore, Or. 4, 2, 1, *medeōr a modo, i. e. a temperamento*. Il y a eu contamination avec le thème en -es- attesté par ombr. *meīrs*, *mers*, *mēs* « iūs » (et *mersto* « iūstum »), d'où *modēs-tus*, *moder-or*. Sur le groupe *medeōr/modus* et l'origine du sens « médical » et son extension dans les langues indo-européennes, v. Benveniste, Rev. Hist. Relig., CXXX, 1945, p. 5 sqq.

V. aussi *mētīor*.

mediast(r)īnus, *-īm* : esclave de rang inférieur, surtout urbain (opposé à *uīlicus* par Hor., Ep. 1, 14, 14). Nonius, 143, 4, écrit *mediastīnus* (sans doute d'après *pistrīnus*, etc.), qu'il glose *mediastīnus non bāneūrum, sed ministrōs et curatores aedium legitimus*, *Lucilius lib. XV* (19) : *uīlicum Aristocratem, mediastīnūm atque bubulcum. Cato in Praeceptis ad filium* (7) : *illi imperator tu, ille ceteris mediastīnus*. Sur les variations de forme, v. Thes., s. u.

Mediastīnus semble dérivé de *medius* (cf. le nom propre *Agrestina, clandestīnus*) et signifie « qui se trouve à la disposition de ». L'explication par un dérivé d'un **mediastīr* hypothétique est moins vraisemblable. Terme rare et technique, de couleur populaire. V. Müller-Graupa, Gl. 31, 144, et Thesaurus, s. u.

mēdīca, *-ae* f. (scil. *herba*), emprunt au gr. *μηδίχη* : sorte de fourrage originaire de Médie, luzerne (Varr.). Épithète de diverses plantes : *-a māla* : citronnier. Cf. M. L. 5455.

mediocris : v. *medius* et *ocris*.

medioxīmūs : v. *medius*.

medipontūs (*mēlī-*), *-īm* : sorte de câble pour le pressoir? (Caton, Agr. 3, 5). Sens incertain, origine inconnue.

medītōr, -ēris, *-ātūs sum*, *-ārī* (*medītō*, à partir de l'Itala) : s'exercer, s'appliquer à, réfléchir à ; étudier, méditer, répéter un rôle. Ancien, usuel et classique.

A désigné d'abord toute espèce d'exercice, physique ou intellectuel ; cf. Plin. 8, 113, *cerui editos partus exercēt cursu et fugam meditari docent* ; 11, 87, *semper cauda scorpionis in ictu est, nulloque momento meditari cessat* ; 17, 127, *ramum edomari meditazione curuandī*. Puis la langue a plutôt réservé *exercētō* aux exercices physiques, *meditārī* à ceux de l'esprit. Cicéron le joint souvent à *cōgītārē* ; cf. Fam. 2, 5, 2, *ea para*, *meditare*, *cōgīta* ; Rep. 1, 22, 35 ; Phil. 2, 34, 85 ; 10, 2, 6, etc. *Meditātūs*, qui se dit des personnes et des choses, signifie « préparé, travaillé, exercé » (opposé à *subītūs* par Plin. le J.,

dimidium n. « moitié », M. L. 2644 (*dimedium*). De là : *dimidīo*, *-ās*, usité surtout au participe *dimidiātūs*, « couper en deux par le milieu » ; *dimidiētās*, tardifs et rares. La distinction entre *dimidium* et *dimidiātūm* est enseignée par Aulu-Gelle 3, 14, 8, *dimidium est, non quid ipsum dimidiātūm est, sed quae ex dimidiātō pars altera est*.

inter, *per*, *sub-medius* ; *sēmīdiātūs*, tous rares. De *permedius* dérive le britt. *perfedd*.

Composés en *medi-* : *medilīnūs* (Mart. Cap.) ; *medi-tārēnūs* ; *mediterreus* (Sisenna), cf. gr. *μεσόγειος* ; *medi-tūlīum* n. : centre, milieu (dont le vocalisme o de *-tūlīum* garantit l'antiquité ; cf. *tri-pūdium* pour la forme, et aussi *ex-torri*). Neutre d'un adjectif archaïque *meditullīus* « qui se trouve au milieu des terres » (v. *tel-lus*). Cf. aussi dans les gloses : *uītellus*, *moīllus* (= *mediocris*) ou *quod et meditullīum dicitur*.

mediocris, *-e* (avec ô de **medio-ocris*, d'après Havet, Man., §§ 322, 1437) ; mais la formation est invraisemblable ; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 206) : proprement « qui se trouve à mi-hauteur » (cf. *ocris*), d'où « qui se tient dans un juste milieu, moyen », et, par une restriction qu'on retrouve dans *modicus*, *modestus*, etc., « médiocre ». Souvent employé par litote avec une négation, *hādū, non mediocris*.

Dérivés : *mediocritē* (Plt.) ; *mediocritās* ; *mediocritē* (Caton ap. Fest. 142, 17).

A *mediocris* se rattache également *medioxūmūs*, adjectif archaïque à forme de superlatif (cf. *mazūmūs*, *proxūmūs*). Un rapport avec *mediocris*, *modus* était senti par les Latins ; cf. P. F. 110, 26, *medioxūmūs*, *mediocre*, et Varr. ap. Non. 141, 5, *mortalēm ad modūm* | *medioxīmū*, *ui quondam patres nostri loquebantur*. Apparaît spécialement dans la langue religieuse : *di medioxūmū* (par opposition aux *di superī* et *inferī*). Rapidement sorti de l'usage, comme on le voit par le texte de Varro. Cf. pour l'emploi du superlatif, l'osq. *Iūviass messīmāss* *Iouīās (ferīās) medioxīmās* (Vetter 86), qui a aussi une valeur religieuse.

Cf. aussi *merīdīe*.

Adjectif indo-européen ; cf. osq. *meīfā* « mediae » (locatif singulier), skr. *mādhyā*, av. *maīdhyā*, hom. *μέδος*, *μέδω*, got. *midjis*, arm. *mēt*. En celtique, on a gaul. *Medio-nemeton* « sanctuaire du milieu » et irl. *mid-* au premier terme de composés. V. sl. *meīda* signifie « limite ». — La guttural qui figure dans *medioxūmūs* est d'origine obscure ; mais le type de superlatif est ancien ; cf. osq. *messīmāss*, skr. *madhyamād*, altération, sous l'action de **medhyo*-, d'un dérivé en *-modū du type connu par av. *maīdymō*, got. *miduma* « milieu », v. h. a. *mittamo* « mediocris ». L'emploi de ce suffixe tient à ce que le « milieu » se détermine par rapport à deux extrémités, ainsi chez Homère, Z 181, *πρόσθι λέων*, *διπλεύ δὲ δράκων*, *μέσοι*, *δὲ χίμαιρα* ; c'est ce qui fait aussi que **medhyo-* a le suffixe *-yo-, et non *-ro-, qui indique opposition de deux termes seulement. Pour *medi-*, cf. ali., p. 23 fin.

medulla, *-ae* f. : moelle. Usité surtout au pluriel collectif *medullae* « les moelles » (il y a une moelle pour chaque os), usage ancien conservé dans une certaine mesure en français. Le singulier ne s'emploie que pour désigner la moelle d'un certain os, par exemple la moelle

épinière, e. g. Plin. 11, 118, ou la moelle d'un arbre, ou encore au figuré : *suadae medulla* (Enn.), par imitation du grec *μελός*. A côté de *meda* *ila*, certaines formes dialectales italiennes supposent **merulla*, dont le *merilas* d'une tabella defixionis (Audollent 135) est peut-être une graphie déformée (cf., toutefois, les doutes de Wuensch et de M. Niedermann, Mél. de Saussure, p. 78) ; v. M. L. s. u. ; Vendryes, MSL 15, 365 sqq. Ce serait la forme ancienne, si l'on admet la parenté avec irl. *smiur*, v. h. a. *smero*, proposée par Thurneyesen, IF 21, 178 ; *medulla* aurait subi l'influence de *medius*, auquel le rattachait l'étymologie populaire. Tout ceci est douteux ; la forme du mot est équivoque : diminutif? géminée expressive? Le gr. *μελός*, auquel on songe, n'a pas non plus d'étymologie. Ancien (Plt., Cat.), usuel. Panroman. M. L. 5463 ; B. W. s. u.

Dérivés : *medullitus* adv., formé comme *funditus*, *rādīcitus* ; *medullula*. Les autres dérivés : *medullāris*, *medullōsus*, *medullātus* (d'où *ēmedullātus*, Plin.), *medullā*, *-ās*, *ēmedullō* (Ital., = *ἐκμελίζω*) sont récents et imités du grec.

***medus** : *quasi melus, quia ex melle fit, sicut calamitas pro cadamitas*, Isid. 20, 3, 13. Mot germanique ; v. Sofer, p. 145. M. L. 5464.

mefitis (*mephitis*), *-is* f. : exhalaison méphitique (sulfureuse) ; cf. Servius, A. 7, 84, *mephitis proprie est terrae putor qui de aquis nascitur sulphuratis, et est in nemoribus grauior ex densitate siluarum* ; personnifiée et divinisée (cf. Varr., L. L. 4, 49) sous la forme *Melittē* (*ει*) en osque ; v. Vetter, n. 162. La conservation de *f* intervocalique et le sens même du mot qui désigne des exhalaisons d'origine volcanique attestent que le mot est suditalique. La variation *ph/f* est la même que dans *sulphur/sulfur* ; elle indique une hellénisation de la forme.

Dérivés : *mefiticus* (Sid.) ; *Mefitānus*.

Sans étymologie connue. Terme préitalique, comme *sulphur*?

meinom? : forme très douteuse que certains veulent lire sur l'inscription dite de Duenos et qu'ils rattachent sans vraisemblance à la famille de *mēnus*.

meiō, *-ere* : pisser. Prononcé *meiō* ; la première syllabe est longue. Mot populaire, attesté depuis Catulle ; on ne peut décider si le parfait *mixi* et le supin *mixum* sont formés directement de *meiō* ou empruntés à *mingō*. Il y a une forme tardive en *-ā*, *meiāre* dans *Mulom*. Chiron. (*miare*, Inscr.), parallèle à *mīsāre*, peut-être due à l'influence de *siāre* (v. *siat*), **piśāre* (mot expressif, panroman) ou de *cacāre* et demeurée dans les langues romanes ; cf. M. L. 5468, 6544 ; B. W. pisser. — Composés : *com-*(cf. *conacō*) ; *dē-* (Gloss.), *ē-*, *in-* (Perse), *per-*, *sub-meīō* ; *submeīulus*.

V. *mingō*.

mel, mellis n. : miel. S'emploie aussi au pluriel collectif ; Vg., B. 4, 30, et *durae quercus sudabunt roscida mella*. Ancien, usuel, souvent au sens figuré de « douceur », terme de tendresse : *mel meum* ; panroman. M. L. 5469 ; et celtique : britt. *mel*. Sur le couple antithétique *mel, fel*, v. ce dernier mot.

Dérivés : *mella*, *-ae* (Col.) : eau de miel ; *melleus* : de miel ; *mellaceus* (comme *must*, *uin-āceus*), et subs-

tantif *mellācium*, Non. 561, 18, *sapa quod nunc melacium dicimus, mustum ad medium partem decocutum* ; cf. fr. *mélasse*, M. L. 5482 ; *mellārius*, *-a*, *-um* ; sublat. *mellārius* : ouvrier qui recueille le miel ; *mellārium* : ruche ; *mellātiō* : récolte du miel ; *mellīnus* ; *mellīlum* (Plt.), avec géminée expressive ; *mellīculus*, *mellīlum*, *melculum* (*melculus*, Aug. ap. Macr. 2, 4), terme de tendresse ; *mellīgō*, *-inis* f. : *propolis, verjus* ; *mellītus* : sucré, doux comme le miel ; *mellīlūs* ; *mellīlum* (*mellīlūm*, *uinum*) : vin mêlé de miel ; *mellīlūs* (*scil. aqua*) : terme de tendresse ; *mulseus* (Col., Plin.) : *promulsis*, *-idis* f. : entrées (dans un repas), hybride formé sur un type grec comme *παροφής* ; *promul-* *dāre*, *-is* n. : plateau à hors-d'œuvre.

Composés en *melli* : *melli-fer*, *-ficō* et ses dérivés *-ger*, *-flēns*, *-fluus* (= *μεληφόρος*), tous poétiques, sauf *mellīfīcus*. Sur *mālōlēum*, v. Isid. 17, 7, 5, et Sofer, p. 100. Sur *oleomela* (= *ἔλαιομέλη*), Isid. 17, 7, 11, v. Sofer, p. 56 sqq.

Hybrides tardifs : *hydro-*, *oeno-*, *omfaco-*, *oxy-melli*. Nom spécial du « miel » qui ne se trouve que dans une partie de l'indo-européen ; le nom indo-européen général du « miel » et de l' « hydromel », représenté par gr. *μέλου*, irl. *mid*., etc., n'est pas conservé en latin. Cf. hitt. *miili*, gr. *μέλι*, *μέλιτος* (avec le dérivé att. *βάττρα* « je cueille le miel »), irl. *mil* (gén. *mela*), got. *miliþ*, alb. *mjalta* et arm. *meb* (gén. *mebu*), le passage aux thèmes en *-u* résultant d'une contamination avec le thème **medhu* ; le groupe *-ll-* de lat. *mel*, *mellis*, peut représenter une ancienne géminée populaire, comme dans *fel*, ou être issu de **-ln* (v. Benveniste, *Formation*, p. 7) ou **-ld* ; la forme *mulsus* peut être faite d'après *salsus*, ou même donner à supposer l'existence d'un verbe **mello* qui serait parallèle à *sallō*.

mēla, *-ae* f. : lait coagulé mêlé à des épices. Attesté pour la première fois au 1^{er} siècle après J.-C. ; cf. Buecheler, CEL 862. Sur l'origine du mot, généralement considéré comme germanique (all. *Milch*), v. J. Janko, Glotta 2, 38 sqq. (qui y voit, à tort, un terme proprement italienique). M. L. 5471 a.

mēlēs (*mēlis*, *mēae*), *-is* f. : martre ou blaireau (Var., Plin.). M. L. 5474.

Dérivé : *mēlinus*. M. L. 5478 a? Doublet tardif *mēlō* (d'après *taxō*, *musiō*). Cf. *fēles*.

***mēlica**, *-ae* f. : Varr. ap. Non. 545, 4, *dolia atque apotriches tricliniares, Melicas, Calenas obbas et Cumos calices*. De *mēlicus*? Désigne une sorte de vase qui tirerait son nom de son lieu d'origine. Peut-être identique au suivant?

***mēlica**, *-ārum* f. pl. : Varr. R. R. 3, 9, 19, ... *gallinis... quas Melicas appellant falso, quod antiqui ut Thetim Thelim dicebant, sic Medicam Mēlicam uocabant. Hū primo dicebantur quaē ex Medica propter magnitudinem erant allatae quaque ex iis generatae, postea propter similitudinem ampliæ omnes*. Si l'explication de Varon est exacte, le passage de *d à l* est peut-être dialectal.

mēlior, *-ius* : gén. *mēliōris* : meilleur ; sert de comparatif à *bonus*, à côté du superlatif *optimus*. Le sens a dû

d'abord être « plus grand » ou « plus fort ». Cf. *multus*, de même racine (toutefois, il n'y a rien à tirer de P. F. 109, 3, *mēlōm meliōrem dicebant*). Le texte est corrompu et il faut sans doute lire, avec les gloses, *mēliōrem* ; cf. Lindsay, Class. Rev. 5, 10). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5479 ; B. W. s. u. *mēliōtūra* (Vitr.), cf. *corporātūra* : membrure ; *mēliōtōpēns* ; *com-mēbris* (Aug.), comme *con-sors*, *com-par*, etc. ; *commēbrātūs* ; *dēmēbrō* ; *bi-* (= *διμέλος*), *tri-*, *quadri*, *ē-mēbris*, etc., sur le type des composés grecs du type *τρι-χωλος*, *σώματος*.

Dérivés : *mēliōculus*, diminutif familier, cf. *māiusculus*, etc. ; et, tardifs, *mēliōrō*, *-ās* (cf. *βέλτιον*), M. L. 5480 ; *mēliōtātō* ; *mēliōrēscō*, *-is*. Pas de substantif dérivé. V. *multus*.

La notion de « meilleur » est souvent indiquée par une racine différente de celle qui sert à exprimer la notion de « bon » : gr. *λαῖον* et *ἀρετήν*, got. *batiza*, v. sl. *lučī* (et *sulei*), etc. Malgré leur aspect archaïque, ces comparatifs diffèrent d'une langue à l'autre ; ils se sont constitués indépendamment dans chacune.

mēlla, *-ae* f. : — *quam Graeci lotos uocant, quae uolgo proper formam et colorem faba Syrica (Syriaca) dicitur. Arbor est enim magna, fructum ferens comestibilem, maiores pipere, gustu suauem, unde et mēlla uocata est*, Isid. 17, 7, 9. V. Sofer, p. 56. Le rapprochement avec *mēl* n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

mēllum, *-I* (et *millus*, *millum*, forme employée par Scipion Émilien ; cf. P. F. 137, 3) n. : collier de chien de chasse, fait en cuir et garni de clous. Ne semble pas attesté en dehors de Varro et de Festus ; forme peu sûre ; la variation *e/i* peut être dialectale. L'ital. *mello* suppose *mēllum*, M. L. 5484. — Cf. *monile*? Le *mēlum* qu'on lit dans Varron, R. R. 2, 9, 15, doit être une simple faute de copie pour *mēllum*, comme *baliolus* pour *baliołus* ou *simpulum* pour *simpūlūm*.

mēlō, *-ōnis* m. : melon, *πέπων*. Abrévation de *μηλόντων*, qui apparaît à basse époque et dans les gloses, sans doute d'après *pepō*.

mēlum : v. *mēlūm*.

mēlus, *-m* ; latinisation archaïque de *μέλος* « chant », souvent transcrit sous sa forme grecque. Abl. *mēlō*, A. C. Tr. 404 ; acc. *mēlos*, Enn., A. 404 ; v. Thes. s. u. et Non. 213, 10 sqq. Lucrèce emploie les formes grecques *mēlē* = *μέλη* et *mēlicus* = *μελικός*, comme aussi les grammairiens.

mēbrum, *-I* n. : membre (= *μέλος*). Désigne toute partie du corps, non seulement les bras et les jambes ; souvent transcrit sous sa forme grecque. Abl. *mēlō*, A. C. Tr. 404 ; acc. *mēlos*, Enn., A. 404 ; v. Thes. s. u. et Non. 213, 10 sqq. Lucrèce emploie les formes grecques *mēlē* = *μέλη* et *mēlicus* = *μελικός*, comme aussi les grammairiens.

Dérivés : *mēbrāna* f. : peau qui recouvre les différentes parties du corps, membrane, pellicule. S'applique par extension à différents objets, liber, tunique, enveloppe. Désigne spécialement la peau préparée pour écrire, parchemin (= *διφθέρα*) ; de là

mēbrānārius : διφθέροποιός. Autres dérivés et composés : *mēbrānūlō* (*-lum*) ; *mēbrāneus* ; *mēbrānāceus*, *-nōsus* ; *mēbrātūm* adv. ; *mēbrō*, *-ās* (tardif seulement au passif) ; *mēbrātūs* ; *mēbrōsus* (rare) ; *mēbrātūra* (Vitr.) ; cf. *corporātūra* : membrure ; *mēbrōtōpēns* ; *com-mēbris* (Aug.), comme *con-sors*, *com-par*, etc. ; *commēbrātūs* ; *dēmēbrō* ; *bi-* (= *διμέλος*), *tri-*, *quadri*, *ē-mēbris*, etc., sur le type des composés grecs du type *τρι-χωλος*, *σώματος*.

On rapproche skr. *mānsām*, tokh. B. *mīsa*, n. pl., v. sl. *mēso*, alb. *miš*, arm. *mis*, got. *mīma* « chair » ; le mot le plus proche pour la forme est irl. *mī* « morceau de viande » qui peut reposer sur **mēmsro* ; le sens initial de *mēbrum* serait donc « morceau du corps (d'un être vivant) ».

mēmīnī, *-istī*, *-issī* (impératif *mēmētō* ; participe analogique *mēmīnēs* déjà dans Liv. Andr., mais de caractère artificiel et d'emploi rare) : 1^o avoir présent à l'esprit, se souvenir ; 2^o faire mention de. Construit avec le génitif (rarement avec l'accusatif) ou avec la proposition infinitive. Parfait à redoublement, à valeur de présent. Ancien, usuel, non roman.

Dérivés : *commēmīnī* (marque l'aspect « déterminé » ; n'est guère attesté en dehors de la période républicaine et des archaïsants) ; *remēmīnī* (Tert., sans doute sur le modèle de *ἐναρμόνησθαι*), cf. *com-*, *re-mēniscor*, sous *mēns*. Le substantif correspondant à *mēmīnī* est *mēmēria* ; *mēmōr* sert de participe. L'identité de l'initiale a contribué à rapprocher les formes. Cf. le suivant.

La racine indo-européenne **mēn-*, qui indiquait les mouvements de l'esprit, a fourni des mots nombreux dont le sens précis est déterminé par la formation.

Le parfait *mēmīnī* repose sur une forme ancienne : cf. hom. *μέμνονα* (pluriel *μέμνανεν*) « je projette, j'ai l'intention », véd. *mānnē* « je pense » (peu attesté), et, sans redoublement, got. *mām* « je pense, je crois ». — L'osque a un substantif à redoublement *mēmēnīm* « monumentum » (terme vulgaire dans une *tabella deuonitios* ; cf. toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 33).

Le présent, dont *com-*, *re-mēniscor* sont dérivés, a ses correspondants dans irl. *domēnīnūr* « je crois, je pense », lit. *mēnī* « il pense », v. sl. *mēnītū* « il pense » (souvent *mēnītū se*, où le réfléchi est substitué aux désinences moyennes), skr. *mānyate*, av. *mainyeite* « il pense », et sans doute gr. *μανύωται* « je suis furieux ». — Le *mēmētūs* répond à skr. *matātā* « pensé », lit. *mēnītas*, got. *mūndas* et, sans doute, à gr. *αὐτό-ματος* « qui agit de son propre chef ». V. *mēniscor*.

Du causatif *mōnēō*, *mōnītūs* on rapproche, pour le sens, v. h. a. *mānēnī* « rappeler, mentionner ». Cf. aussi skr. *mānyati*, av. *mānayēti*.

Il y a deux formes de thème en *-tī*, l'une relativement ancienne, *mēns*, cf. skr. *matītā* « pensée », l'autre, de type italo-celtique, *mētō*, cf. irl. *air-mētū* « respect ». La forme *mēns* a été détachée, comme la forme *mōr*, des formes composées ; cf. got. *ga-mūndas*, lit. *at-mētīs*, v. sl. *pa-mētē* « souvenir ». Le latin n'a pas de mot neutre correspondant à gr. *μένος*, skr. *mānātā*, etc.

memor, *-oris* (nominatif ancien *memoris*, *memore*, d'après Priscien, GLK II 354, 8 ; toutefois, l'ablatif *memorī* des poètes dactyliques n'est pas probant, car il peut être créé comme *inopī*, *silīci*, etc., pour éviter le

tribraque) : 1^o qui se souvient ; 2^o qui fait se souvenir. Ancien (*memoriter* dans Plt.), usuel, classique. Cf., pour le sens, gr. μήματα et ses dérivés.

Dérivés et composés : *memoria* f. : mémoire, souvenir, sens abstrait et concret, d'où au pluriel *memoriae* « mémoires » (masculin), « monuments commémoratifs » (latin ecclésiastique, et *memorium* d'après μήματα), M. L. 5490 ; *memoriola* (Cic. ad Att. 12, 1, 2) ; *memoriālis* : m. liber, d'où *memoriāle* et *memoriālia* ; *memoriōsus* (tardif) ; *immemor* (et *immemoris*), ancien, usuel et classique, d'où *immemoria* (Dig.) ; *bone-*, *be-* *nememorius* (-*morius*) dans les inscriptions chrétiennes de basse époque.

memorō, -ās (-*rōr*) : remettre en mémoire, rappeler, d'où célébrer [le souvenir de] ; et simplement, dans la langue familière, raconter, dire (cf. *narrō*). Nombreux dérivés à l'époque impériale. Panroman, sauf roumain. M. L. 5489. Le celtique a irl. *mebuir*, membre « *memoria* », *memraigim* « *memorō* », brit. *myfyr* « *memoria* ».

memoror, -āris (latin ecclésiastique) : se souvenir de (sans doute influencé par μημνήσκομαι).

commemorō : ne diffère guère pour le sens de *memorō* qu'emploient plus souvent les archaïques et les poètes. Cicéron et César préfèrent *commemorō*, cf. Thes. s. u., sans doute à cause de la valeur « déterminée ». Fréquent dans le latin ecclésiastique, comme les dérivés *commemoratiō*, etc. ; *immemorātus* (Hor., Ep. 1, 19, 33), transcription du gr. ἀμνημόνευτος ; *immemoratiō* (Vulg. = ἀμνηστα); *immemorābilis* (Plt.); *prae memor* (latin ecclésiastique).

rememorō (Vulg., Tert., Isid.) : se remémorer. Formation tardive, qui apparaît d'abord dans la langue de l'Église, pour traduire ἀναμνήσκομαι (cf. *rememorō*), comme *rememoratiō*, dans la Vulgate, traduit ἀνάμνηστι de la version des Septante ; *rememorō*, M. L. 7195.

Cf. skr. *smārati* « il se souvient », av. *hišmaraiti* et *mīnara* « *memor* ». Le latin a une forme à redoublément simple, tandis que gr. μέμρυντα « souci » a un redoublement intensif, cf. μέμρυντα « souci ». En germanique, cf. got. *maurnan* « avoir soin de », et v. angl. *ge-mimor* « nōtus ». *Memor* serait donc un mot expressif dont la valeur se serait atténuée et que l'homonymie aurait rapproché de *memini*. — Un rapprochement de la racine de *Morta* et de *merō* n'est pas exclu. Cf. peut-être aussi *mora* ?

Mēna, -ae f. : *dea mēnstruatiōnis* (cité par Aug., Ciuit. D. 4, 44 ; 7, 2). Cf. *mēnsis*. Sans doute emprunté au grec Μῆνη.

**meneeps* : *mente captus*, attesté seulement par Priscien, GLK II 26, 13. Il est à noter que dans ce composé le second terme -*eps* a le sens passif ; cf. *deinceps*, *manceps*. La langue classique ne connaît que *mente captus*. Peut-être création de grammairien.

menda, *mendāx* : v. *mendum*.

mendicus, -a, -um adj. et *mendicus*, -i subst. : pauvre, indigent ; mendiant. Cf. Cic., Fin. 5, 28, 84, *paupertas si malum est, mendicus esse beatus nemo potest*. Ancien, usuel et classique. M. L. 5494.

Dérivés : *mendicūm* n. : *uelum quod in prora ponit-*

tur, P. F. 112, 2 ; *mendicē* adv. : pauvrement, chichement ; *mendicō*, -ās (-*cor*, Plt.) : mendier, M. L. 5493, Laberius ; *mendicābulum* (Plt.) ; *mendiculus* (-*ceulea* (Gl.); *mendicatiō*, -cātor, -cābundus (tardif) *ēnēndiō* (depuis Süté).

De *mendum*. Le sens premier a dû être « qui a des défauts physiques, infirme », par suite « pauvre » (« mendiant » ; cf. fr. « un pauvre ». Mais a perdu tout contact avec *mendum*. Formation comme *amicus*, *pu- dicus*.

mendum, -i n. et *menda*, -ae f. (les deux formes subsistent dans les langues romanes, *mēndūm* en logodien, *mēnda* en italien et provençal, M. L. 5491 a) : défaut (physique), faute (dans un texte), incorrection. *Menda* semble attesté depuis Lucilius et se trouve dans Ovide ; *mendum* est dans Varro et Cicéron ; cf. Thes. s. u.

Dérivés et composés : *mendosus* : défectueux, fautif ; *ēmendō*, -ās : enlever les fautes, corriger, amender ; *ēmendatiō*, trad. de διόρθωσις ; B. W. sous-amender. M. L. 2860 et ses dérivés.

mendāx adj. et subst. : 1^o mensonger, faux, trompeur (sens poétique et dérivé) ; 2^o menteur, menteuse. Ancien, usuel et classique. Cf. *uērāx*.

mendācium : mensonge ; *ciunculum* (Cic.) ; *mendācias* (Tert., d'après *uērātās*) ; *mendācīloquus* (Plt.), comme *falsiloquus*, φευδολόγος, *loquēns* (Ital.).

L'adjectif *mendus*, qui est très rare et tardif, semble refait sur *mendum*, *menda* pour traduire φευδής ; v. Thes. s. u.

Le sens est sans doute issu de l'acception spéciale de *mendum* « faute faite en écrivant (ou en parlant) », *mendācium in scriptū*, CGL V 621, 27 ; cf. Cic., Verr. 2, 2, 42, 104, *quod mendum ista litura correxit?* ; Plin. le J. Ep. 10, 75 (70), 4, *mendosum exemplarū testamētū*. — *Mendāx* a dû s'employer par litote : « qui ne s'exprime pas correctement » (cf. la différence établie par P. Nigidius, ap. Gell. 11, 11, 1, entre *mendācium dīcere* « dire une chose fausse sans le vouloir » et *mentīrī* « mentir [sciemtient] ». Il est à noter que *mentior*, qui n'a rien de commun avec *mendāx*, a dû vouloir dire « j'imagine », avant de signifier « je mens, je ne dis pas la vérité », par une litote analogue. De même, les Grecs n'ont jamais fait une distinction nette entre « mentir » et « imaginer, feindre ». *Mendāx*, *mendācium* ne sont pas représentés dans les langues romanes, où seuls ont subsisté *mentīrī*, devenu actif, et ses dérivés ; v. ci-dessous.

Sans étymologie sûre. On pense à skr. *mindd* « défaut » (Wackernagel) et gall. *mann* « tache (corporelle), défaut » ; irl. *mennar*.

mēns, *mentis* f. (thème en -i, gén. pl. *mentium*) : terme très général de la racine **men-* « penser » et qui désigne, par opposition à *corpus*, le « principe pensant, l'activité de la pensée » ; l'esprit, l'intelligence, la « pensée » (sens abstrait et concret, e. g. Vg., Ae. 1, 676, *qua facere id possis, nostram nunc accipe mentem*), par suite « l'intention ». En raison de sa parenté de sens avec *animus*, auquel il est souvent joint (cf. *mēns animi*), s'emploie parfois poétiquement au sens de « courage » : *addere mentem*, Hor., Ep. 2, 2, 36 ; *demittunt mentes*,

Vg., Ae. 12, 609. A servi à former des locutions adverbiales du type *mittantī mente* (Lucr.), dont l'emploi s'est développé dans les langues romanes. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5496. Cf. aussi M. L. 5505, *mentāre* (tiré de *commentāre*?), et 5507 et 175, *ad mente habere*.

Dérivés et composés : *mentālis* (bas latin, blâmé par St Aug. ; formé comme *spiritālis*, *corporālis*) ; *āmens* et *dēmens* « qui a perdu l'esprit » (ancien *āmentis*, d'après Prisc., GLK II 341, 18) ; *āmentia* (M. L. 516) et *dēmentia*. La différence établie par les grammairiens, Diff. Beck 35, 67, *amens a tota mente submotus, demens deminutionem mentis patitur*, n'est pas justifiée par l'usage ; cf. Cic., Tusc. 3, 10, *quod animi affectionem lumine mentis carentem [maiores] nominauerunt amentiam eandemque dementiam*. De *dēmens* Lucrèce a un dénominal *dēmentiō*, -is, repris par Apulée et Lactance ; et à basse époque apparaît *dēmentiō*, -is « rendre dément » ou « être dément » (Lact., Itala) ; *dēmentatiō*, cf. M. L. 2550 ; *dēmenticus* et *dēmentiō* « oublier » : *dēmenticās* : *obliuionē tradidistis* (demeuré en italien, où il s'est substitué à **oblitāre*, M. L. 2550 a). V. aussi *uēmēns* (uehe).

Dénominatif : *mentior*, -īris (et, à basse époque, *mentiō*, auquel remontent les formes romaines) : ne pas dire la vérité, mentir. C'est là le sens le plus anciennement attesté, le plus fréquent et le seul qui ait duré. A côté, on trouve, dans la langue de la poésie ou dans la prose impériale, des emplois particuliers qui sont sans doute imités du grec, par exemple imaginer, inventer », Hor., A. P. 151, *atque ita mentitur* (= φευδεται ; cf. le sens de φευδος « mensonge » et « invention, fiction ») Homerus ; Lact. 4, 15, 21, *poetae Orionem mentiuntur* (= fingunt, φευδονται) *in pelago incidentem* ; par suite « feindre », Mart. 5, 39, 26, *mentiris iuuenem tintis capillis*. Ancien, usuel, panroman. M. L. 5510 ; *ad*, *com* (cf. *ad*, *con*-*figūrō*, *commentor*, d'après καταφεύδομαι dans Apul.). *ēmentor* : forger en mentant ; ce dernier sens dans Ancien (Plt.).

L'adjectif correspondant à *mentior* appartient à une autre famille : c'est *mendāx*, avec son dérivé *mendācium*. La langue écrite semble avoir ignoré les dérivés de *mentior* ; l'existence de *mentiō* est plus que douteuse (ad Herenn. 3, 2, 3?). Mais la langue populaire devait avoir créé ces dérivés et les langues romanes attestent l'existence de **mentītor*, panroman. M. L. 5511 ; *mentiō* « mensonge » (Venant Fort., cf. Thes. s. u.), différent du *mentiō* classique, M. L. 5508 ; **mentiōnia*, -nica, 5509. B. W. *mensonge*. Les gloses ont aussi *mentiōsus* et *mentiōsus* ; cf. Thes. s. u.

mentiō, -ōnis f. : mention (appel à la pensée ou à la mémoire), usité surtout dans l'expression *mentiōne facere*, dont M. Benveniste, Festschr. Debrunner, p. 16 sqq., a montré le sens juridique spécial « faire des ouvertures de mariage », en étudiant πνεύμα.

Mot fait sur le groupe de *-mentus* (*com-mentus*).

miniscor, -ēris, *mentus sum*, *minisci*, attesté seulement dans les glossaires, cf. P. F. 109, 26, *miniscitor pro reminiscitor antiquitus dicebatur* ; 112, 3, *mentum dicebant pro commentum*, de sorte que l'i du radical n'a aucune autorité ; *miniscor* a pu être tiré des formes à

préverbe ; du reste, l'i pourrait être ancien ; cf. *cini* et *simili* en face de *semel*. *commīscor* : imaginer, inventer ; Varr., L. L. 6, 44, *reminisci*, *cum ea quae tenuit mens ac memoria cogitando repetuntur*, *hinc etiam commīscī dictum, a « con » et « mente » quom finguntur in mente quae non sunt*. Composé d'aspect déterminé ; ancien (Plt., Mo. 662, 668). De là : *commentum* : 1^o invention, fiction, cf. Ov., M. 12, 54, *mixtaque cum ueris passim commenta uagantur* ; 2^o livre (sens rare) et tardif, cf. e. g. Col. 7, 5, 17) ; 3^o traduit aussi le gr. ἐνθύμημα (Quint. 3, 10, 1) ; *commenticius* : inventé, imaginaire, idéal ; M. L. 2981, **excommentari*.

ēminiscor (extrêmement rare et mal attesté) ; *remīscor* : se remettre dans l'esprit ; *reminiscētiae*, qui traduit, dans Tertullien et Arnobe, le gr. ἀναμνήσεις de Platon ; *recommīscor* (Plt., Tri. 915).

commentor, -āris, -ātus sum, -āri : avoir dans l'esprit ou se remettre dans l'esprit ; réfléchir à (sēcum commentarii), étudier, traiter de, commenter (époque impériale) ; *commentatiō* « méditation, réflexion », traduit le gr. ἐνθύμημα ; *commentātor* : ὑπομνηστής ; *commentāriū* (sc. liber) : livre où l'on note ses réflexions, cahier de notes ; mémoire ; archives, formulaire exposé ; au pluriel, *commentāriū* « mémoires » et « commentaires » (= ὑπομνημάτα). A l'époque impériale, il y a des scribes à *commentāriū*, d'où l'adjectif de la langue administrative *commentāriensis* « greflier, contrôleur, secrétaire », etc. ; *recommentor* (Plt., Tri. 912).

Le sens de *commentor* s'accorde mal avec celui de *commentus*, et *commentāriū* est différent de *commentīcius* : Cicéron peut écrire, Phil. 5, 12, *commentariū commentīciis... innumerabilis pecunia congesta est*. Aussi est-il peu probable que *commentor* soit dérivé de *commentus* ; il est plutôt tiré directement de *mēns*, comme *recordor de cor*. Cf. *mentāre* sous *mēns*.

V. *mentīrī*.

mēnsa, -ae f. : table. Ce sens, qui est le seul attesté, est sans doute seconde. Le sens premier semble être celui de « gâteau » sacré, rond et partagé en quartiers par deux diamètres perpendiculaires, l'un à l'autre, sur lequel on disposait à l'origine les offrandes et les victuailles offertes aux dieux ; cf. la formule ancienne citée par P. F. 112 : *mensa frugibusque iurato significat per mensam et fruges* ; et ombr. *meſa* *mēnsa, libum*. C'est à ce sens que se réfèrent dans l'Énéide la prophétie de Céleño (3, 255-257, à propos de quoi les gloses ont conservé l'explication : *mensas nunc panificia deorum Pencium dicit*, CGL V 222, 20) et son accomplissement (7, 107-117 : *heus, etiam mensas consumimus*). En passant dans la langue commune, *mēnsa* a pris le sens de « support sur lequel on place les mets » et, plus généralement, de « table à manger » et « service, repas », etc. (d'où l'adjectif *mēnsālis* : -e *uinum, argētum* ; cf. M. L. 5498, *mēnsāle* « serviette »), puis a désigné toute espèce de table, « comptoir, table de banquier », etc. A ce dernier sens se rattachent *mēnsārius* : banquier, changeur (cf. τράπεζα, τράπεζης) ; *mēnsāriū*, même sens, ce dernier dérivé du diminutif *mēnsāla*, M. L. 5501 ; *mēnsōrium* (tardif) : vaisselle ; *mēnsālīm* « par table » (Juvenc.). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5497 (mais évincé par *table*, v. B. W. s. u.) ; germa-

nique : got. *mēsa-*, v. h. a. *mias*; celtique : v. irl. *mias*, britt. *mays*.

Le rapport avec *mētior*, souvent proposé, est tout à fait incertain.

mēnsis, -is m. (ancien thème consonantique, muni d'un nominatif en -is, comme *canis*, *iuuensis*, etc.; l'ablatif est *mēnse* et le génitif pluriel ancien *mēnum*; cf. ombr. *mēnse* « mēnse », de **mens-en-*, sab. *mēsēn*, avec un élargissement -en- comme le latin a -i- au nominatif; sans cet élargissement, l'ombrien a dérivé *anter-mēn-aru* « intermēnstrum » : mois. A l'origine, mois lunaire », le nom du mois se confond avec celui de la lune; cf., avec le rapprochement étymologique de *mēnsis* et de *mēnsus* (cf. *mētior*), Cic., N. D. 2, 27, 69, *lunac cursus qui, quia mensa spatio conficiunt, menses nominantur*. Le pluriel *mēnsēs* désigne aussi les « époques » des femmes, *καταμήνηα*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5500.

Dérivés : -*mēstris* de **mē(n)s-tri-* (et non **mē(n)s-ris*, qui aurait donné **mēbris*, cf. *fūnebris*), second terme de dans *bī*, *sē*, *tri-mēstris*, etc. Dans *sēmēstris* « de six mois » et « d'un demi-mois » se sont confondues deux formes d'origine différente, issues, l'une de **sex-mēstris*, l'autre par haplographie de **sēmē-mēstris*. De là *sēmēstrium*. *Trimēstris*, *trimēnsis* sont partiellement conservés dans les langues romanes; cf. M. L. 8905.

mēnstruus, d'où *mēnstrua*, -ōrum, *mēnstruō*, -ās; *mēnstruālis* (tardif), formé d'après *annus*, *annuō*; *mēnstruōsus* (Gloss.); et les composés tardifs *bī*, *tri-mēnstruus*, etc.; *purimenstruē esse dicuntur qui sacrum causa toto mēse in caerimonias sunt, id est puri sim certis rebus carente*, Fest. 298, 13.

mēnsurnus (deux exemples tardifs; d'après *diurus*).

Ancien mot indo-européen ayant signifié « lune » et « mois » et spécialisé souvent au sens de « mois », ainsi en latin (où *lūna* seul a le sens de « lune »), en celtique : irl. *mi* (*gen. mis*), en albanais : *muaj*, en arménien : *amis* (*gen. amsoy*); la « lune » est nommée *lusin*, de la racine de lat. *lūna*; tokh. A *mañ*, B *mēne*. La forme est complexe. La racine paraît être **mē-*, sans doute celle de *mētior*, la « lune » étant l'astre qui mesure le temps; de là un thème **mē-n-* conservé dans des dérivés en germanique : got. *mēna* (masculin) « lune » et *mēnops* « mois »; en baltique, dans le nominatif lit. *mēnū*. La forme conservée le plus souvent est un élargissement par -*cs* : le génitif lituanien de *mēnū* est *mēnes-io* (avec un suffixe secondaire) et la forme lette est *mēnesis* (*mēness*). En général, on n'a que **mēns*, ainsi dans les formes italiennes, celtiques, arméniennes citées ci-dessus; de même gr. *μῆνη*, *μῆνος* « mois » (à en juger par le génitif lesb. *μῆνων*), avec le dérivé *μῆνη* « lune » d'où provient sans doute lat. *Mēna*. Ce **mēns* s'est simplifié en **mēs-* dans une partie des formes indo-européennes, d'où skr. *mās-*, iran. *māh-*, et, en slave, le dérivé pourvu de deux suffixes de dérivation *mēs-či* « lune, mois » (le thème skr. *candrāmas-* « lune », littéralement « lune brillante » [v. *lūna*] a dû être fait sur le nominatif *candrāmāh*).

Mēnsis est masculin comme le mot grec, ce qui prouve

le caractère secondaire de la désinence en -i : autrement, on attendrait le féminin.!

menta, -ae (ē) f. : menthe (depuis Caton). Panroman, M. L. 5504. De là : *mentastrum* n. : menthe sauvage (cf. *apiastrum*, *oleaster*), M. L. 5506; *mentōsa* (*herba*), Macell., Med. 33, 8. Germanique : v. h. a. *minza*, etc.

Nom de plante d'une langue méditerranéenne à laquelle le grec a aussi pris *μίνθη*.

mentīgō : v. *mentum*.

mentior, *mentiō* : v. *mēns*.

mentula, -ae f. : membrum virile. Mot populaire (Catulle, Mart.). Les gloses ont une forme vulgaire *mencla*, CGL II 481, 40; cf. ital. *minchia* (dont l'i est dû peut-être à l'influence de *mingere*, cf. M. L. 5513), et le composé *mēndilingia*, vulgaire et tardif.

Dérivé : *mentulātūs*. — Ni le rapport avec *mentum*, ni le rapport avec *mentum* ne s'imposent. Sur la parenté possible avec le skr. *mānthati* « il baratte, il obtient du feu par frottement », etc., v. en dernier lieu Vendryes, MSL 21, 39.

mentum (ē), -ī n. : 1^o menton ; 2^o larmier (terme d'architecture). Depuis Plaute. M. L. 5514; a été remplacé dans certaines langues romanes par *mentō*, -ōnis.

Dérivés et composés : *mentō*, -ōnis m. « au menton proéminent » (cf. *nāsō*, etc.); *mentagra* f. : 1^o mentagre, sorte de dartre ; 2^o lichen. Hybride formé de *mentum* et *κύρα*, d'après *podagra*; *mentīgō* f. : tao, maladie qui siège dans le museau des moutons, dite aussi *ostīgō* (d'après *prārīgō*, etc.). M. L. 5507 a.

Cf. gall. *mant* « mâchoire, bouche », got. *munja* « bouche », v. h. a. *munt*. Mot du vocabulaire occidental de l'indo-européen, sans doute dérivé de la racine **mē-* « être saillant »; cf. *mōns*, *ēmīneō* (sous *minae*).

mēō, -ās, -āul, -ātūm, -ārē : aller, passer (rare, poétique et postclassique).

Dérivés et composés : *mētūs*, -ās m. : route, marche, passage, cours (des astres); veine; lit d'un fleuve; bras de mer; pore, canal, conduit; *mēābilis* (Plin.), *mēāculum* (Apul., Mart. Cap.), *mēātor* (d'après *ūtōr*), tous rares; *comēō* : « se mettre en marche, voyager, se rendre à, vers », composé d'aspect « déterminé », plus anciennement attesté (Plt., Ru. 322) et plus fréquent que *mēō*; à l'époque impériale, *comēāns* « courrier »; *comētūs*, -ās m. : 1^o action de se transporter ou de transporter ; et, au sens concret, « passage » (depuis Plt.), « transport, convoi », et spécialement « convoi de vivres pour l'armée » (d'abord *frāmentū comētūs*); 2^o dans la langue militaire, « ordre de marche ou de transport » (*dīēs comētūs*), d'où « titre de permission, congé », et par suite « répit ». Ancien, usuel et technique; M. L. 2083; britt. *cēiat*, *cīiat*. A *comēō* correspond sans doute dans la langue archaïque un fréquentatif *comētō*, -ās, q. u.;

ēmēō (rare, tardif); *immeō*; *permeō* (rare); *permeōbilis* (Sol.); et *impermeōbilis*; *intrāns-meābilis* (Jord.); *praetermēō*; *remeō* (ancien, poétique et postclassique); *re-* et *irre-meābilis* (Vg.) = ἀνυπόστροφος; *subremeō* (formé d'après *subterlabor*).

Cf. v. sl. *mimo* « à travers », *minōti* « passer », pol. *mīac* « passer » et gall. *myned* « aller » (Rev. celt., 35, 223). Sans doute même racine élargie dans *migrāre* et *mīlāre*; v. ces mots. Cf. aussi *trāmēs* et *sēmitā*.

merācūs : v. *merus*.

merātrum : est *herba de qua comedunt serpentes et exunt uetustatem*, CGL V 621, 30. Corruption (d'après *uērātrum*?) de *μέραθρον* « fenouil », attesté chez Pline sous la forme *marathūm*.

merēcēs, *merēdōnius*, *mercurius* : v. *merx*.

merda, -ae (ē) f. : merde. Vulgaire; panroman, M. L. 5520.

Dérivé : *merdaceus* (-leus, Priap., d'après *μερφάληος*?).

Pas de rapprochement sûr. On rapproche souvent le groupe de lit. *smīrāziu*, *smīrēdēi*, v. sl. *smīrūdēi*, *smīrūdēi* « puer », qui est différent pour le sens, ou got. *smarnos* « οὐκέταλον », qui ne rend pas compte du d.

merēō, -ēs, -ū, -ītūm, -ērē ; *merēor*, -ērī, -ītūs, -ērī : recevoir comme part ou comme prix, e. g. Cic., Verr. II 4, 135, *quid arbitramini Reginos... merere uelle ut ab is marmorea Venus illa auferatur?*, et la note d'Em. Thomas, ad l. ; se faire payer; gagner [un salaire]; *merērē* (-rī) *stipendia* « gagner sa solde », expression de la langue militaire, d'où, absolument, *merērē* (-rī) « servir à l'armée », déjà dans Varr. ap. Non. 344, 40, qui in exercitu donati essent et equo publico mererent; de là *merētūs* « soldat qui a fini de servir » (cf. *effētūs*). Dans la langue commune, « mériter » (en bonne ou en mauvaise part) : *m. laudem, supplicium*; *m. bene, male*; *m. dē* « gagner un salaire à propos de » et, par extension, « se conduire vis-à-vis de »; cf. Plt., As. 148, *te ego ut digna es perdam atque ut de me meres*. Ancien, usuel. M. L. 5522. A *merēns* « qui mérite » s'oppose *imērēns*; à *merētūs* (actif et passif; cf. Vg., G. 2, 515, ... *hinc armenta boum meritoque iūtūcos* « qui ont gagné leur ration », cf. *merenda*), *immeritūs*. De *merētūs* sont formés *merētūm* « prix, valeur; salaire mérité; service rendu (en bien ou en mal), mérite »; *merētō* adv. « à juste titre » et *immeritō*. A *merēo* tend à se substituer un dénominatif *merētō*, -ās « gagner un salaire, servir », déjà dans Caton.

merētūs : qui mérite salaire, ou qui procure un salaire; qui se loue; *merētūm* : local loué; en particulier: auberge, et lieu de débauche, *domus merētīcīs*.

merenda I. (ē) : repas de l'après-midi ou du soir; *serae hora merenda*, Calp., Ecl. 5, 60; de *merēo*, comme *praeberē* de *praeēbē*. Forme de la langue familière ou rustique; ancien (Enn., Plt.). Rapproche de *meridēs* par étymologie populaire; cf. Isid., Or. 20, 2, 12. Dénominatif : *merendō*, -ās. M. L. 5521, 5521 a; britt. *merenn* [arm.?] V. P. Herzog, *Die Bezeichnungen d. täglichen Mahlzeiten i. d. rom. Spr.*, Zurich, 1916, p. 75-84; Sofer, 146; *merendula* (tardif).

merētō f. : proprement « celle qui gagne un salaire, celle qui se fait payer »; cf. Ov., Am. 1, 10, 21, *stat merētīz certo ciuiis mercabilis aēre*. Comme *lēnō*, le mot s'est spécialisé dans la langue érotique. Dérivés : *merētīcula*; *merētīcīs*; *merētīcor* (tardif) = *ētapebōpax*. Les représentants romans supposent une forme **mele-*

trix dissimilée comme *pelegrinus*. M. L. 5523; celtique : irl. *mertrech*.

Composé de *merēō(r)* : *commereō(r)*, d'aspect « déterminé », souvent employé en mauvaise part, comme *commūtō* : c. *culpam*; *dēmērēō(r)* : anté- et postclassique, formé d'après *merēō dē*; *ēmērēō(r)* : est à *merēō* comme *effīcīō* à *fācīō*. Pour *ēmerītūs*, cf. plus haut : *permērēō(r)* (un exemple dans Stace); *prōmērēō(r)*. Dans ces composés, la particule sert simplement à renforcer un verbe exprimé.

Pour *mōta*, v. ce mot.

Cf. gr. *μετρωπα* « l'obtiens en partage », hom. *μεμρωπ* et *μεμρατη*, *μετρα* « part, destin », *μετρος* « part », etc. et sans doute hitt. *mark-* « partager », v. Benveniste, BSL 33, 140. Gaul. *Ro-smērta* est le nom d'une déesse. La racine **mērē-* est peut-être la même que celle indiquée sous *memor*.

mergē, -ārūm (ē) f. pl. : *furculae quibus acerui frumentum fuit, dictae a uolucribus mergis* (étymologie populaire?) *quia, u illi se in aquam mergunt dum pisces persequuntur, sic messes eas in fruges demergunt, ut eleuare possint manipulos*, P. F. 111, 6. Terme technique de la langue rustique, attesté depuis Plt. M. L. 5524.

merges, -ūtūs f. « ce qu'on peut prendre avec les *mergē*; botte, gerbe » (Vg., G. 2, 517). Pour la formation, cf. *seges*, *teges*, -ētūs. M. L. 5526.

Le rapport avec gr. *ἀμέργη* « je cueille » (des feuilles, des fruits) est tout au plus possible. Mot technique, sans étymologie indo-européenne.

mergō, -is, -sī, -sum, -ērē : le supin *mersum* est récent et analogique de *mersī*; une forme ancienne **merūtūm* est supposée par le fréquentatif archaïque *merītāre* [Acc.], cf. Non. 138, 20; P. F. 111, 19; Quint. 1, 4, 14] : plonger (sens propre et figuré, physique et moral). Ancien, usuel et classique. Peu représenté, et avec des changements de sens, dans les langues romanes; cf. M. L. 5525.

Dérivés et composés : *mergūs*, -ī (et *mergūlus*, -la, *mergūculus*) : 1^o plongeon; 2^o sautelle, M. L. 5528; *mergorae* (l. *mergolae?*) : *situlae quibus aqua de putoe trahitur* (Gloss.); *mersī* (Gloss.); *mersus*, -ās, *mersūra* (tardifs); *mersō*, -ās (a remplacer *merētō*, comme *pulsō*, *pūlō*); *mersō*, -ās et *mergūtō* depuis Tert.; *immersābilis* (Hor. = *ēdāptūtōs*); *com-*, *dē*, -ē, *im-* (M. L. 4287); *prae-* (d'après *προχατάδνεθαι*), *re-*, *sub-mergē*, avec leurs dérivés; *summersō*, -ās (tardif). M. L. 8380, *submergere*; 8381, *submerculare*; 8381 a, *submersēre*.

La racine est **mezg-* : skr. *mājāti* « il plonge », lit. *ēmētō* « laver » (itératif : plonger à plusieurs reprises). Une racine ainsi terminée par deux consonnes proprement dites est exceptionnelle en indo-européen; sans doute racine du vocabulaire familier. Le rapprochement de skr. *madgūh* « sorte d'oiseau aquatique » et de *mergus* est contesté; cf. Thes. s. u.

meridēs, -ei m. : « midi » et « sud ». *Meridēs* est un nominatif formé sur le locatif *meridē*, issu de **medēi* *diē* par dissimilation (comme sans doute *humus* sur *humī*); cf., pour la formation gr. *μεσημέρα* et pour l'échange entre *d* et *r*, *ad* et *ar*, et *cādīceus*. Les anciens avaient vu l'étymologie, cf. Varr., L. L. 6, 4, qui signale une forme *medidēs* à Préneste; Cic., Or. 47, 158, *ipsum*

meridiem cur non medidiem? credo, quod erat insuauius. Le rapprochement de *merus*, dû à l'étymologie populaire, a pu influer sur la forme du mot; cf. Pétr. 31, *mero meridie*. Un adjectif *mediālis* est issu de **mediālis* par haplogie; cf. P. F. 111, 16, *medialem appellabant hostiam atram, quam meridie immolabant*. Ancien, usuel. M. L. 5511.

Dérivés: *meridianūs*: « de, et du midi », M. L. 5529, d'où *pōmeridānūs* (classique, tiré de *post medidiem*; cf. Cic., Or. 47, 157); *meridiōs* (Gell.); *meridiō*, -ās « faire la sieste », M. L. 5530; cf. μεσημέριον, -άς. A basse époque: *meridiōnālis* (d'après *septentrionālis*); *meridiōnārius*.

merula, -ae f. (*merulus*, Auct. Carm. Philom. 6 et Gloss.): 1^o merle; 2^o merle de mer; 3^o machine hydraulique qui produisait un sifflement analogue à celui du merle. Surnom romain. Ancien. Panroman. M. L. 5534; B. W. s. u.

Dérivé: *meruleus*. Germanique: m. b. all. *merele*, etc.

Mot du vocabulaire occidental. Cf. gall. *mawyalch*, même sens (v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, p. 73). V. h. a. *amsala* « merle » est plus loin pour la forme. Terme populaire, comme l'indique la variété des formes; cf. la forme populaire de lat. *passer* et les variations des correspondants de *turdus*.

merus, -a, -um: -m antiqui dicebant solum... at nunc merum purum appellamus, P. F. 111, 12; « pur, sans mélange », *uīnum merum* ou *merum seu* « vin pur »; par suite « véritable, authentique », *meri bellatores*, Plt., Mi. 1077, et « sans addition, seul, rien que »; cf. Varr. ap. Non. 344, 9, *Diogenem postea pallium solum habuisse, et habere Vlizem meram tunicam*. Développement de sens analogue dans *assus*. Ancien, usuel. M. L. 5535. Irl. *mer*?

Dérivés et composés: *merācus*, formation populaire (cf. *ēbriācus*, *sōbriācus*); *merāculūs*; *merāculūm*; *merālis*; *merātūs* (Marc. Emp.); *merāriūs* (Gl.); *olōnōpōλōς*; *merāriā*: γεωτρός, -rūm (-olum); *ἀχρατοφόρον*; *merulentus* (cf. *uīnolentus*); *submerus*; *merobibūs* (Plt.); pour le vocalisme en -o, cf. *ahēnōbarbus*; *meribibūs* (Tert.); **exmerāre*, M. L. 3024.

Le vocalisme radical *e* est celui qu'on attend dans un adjectif; cf. la glose irlandaise *é-mer*: *i-nigle* (c'est-à-dire « non clair »). Le sens initial de *merus* serait donc « clair ». Ceci justifie en quelque mesure le rapprochement avec gr. μαρφόσω « j'étais enclerc, je brille », μαρφάρω « je brille », μαρφάρω λαμπτά (Hes.) et skr. *mārīcīh* « rayon de lumière ». Pour le sens, ce qui serait le plus près, ce serait v. angl. *ā-merian* « purifier ».

merx (*mers*; nom. *merces* dans Sall. ap. Char., GLK I 27, 22), *mercis* f.: marchandise. Dans la langue familière s'emploie, comme *négoīium*, *mercimōnūm*, au sens de « affaire, chose », même en parlant de personnes; cf. Plt., Ci. 727, *mala mers, era, haec et callida est*. Ancien, usuel. M. L. 5536; B. W. *mercier*.

Dérivés et composés: *mercor*, -āris (et *mercō*, M. L. 5515) : faire commerce de; d'où *mercātor*, M. L. 5515 b; -tiō, -tus, -ās, M. L. 5516; *irl. marcat*, etc.; germanique: all. *Mark*; -tōriūs, -tūra, etc.; *mercimōnūm*, -i n. (archaïque); *commercor*, -āris; *commers*

(Plt., Sti. 519), composé athématique, remplacé par *commercium*: — est emendā uendendique inuicem us Ulp. reg. 19, 5; 1^o sens concret: « comptoir », et même « marchandise »; 2^o relations (d'abord commerciales) échanges, cf. Cic., Verr. 5, 21; Sall., Iu. 18, 6, *mar- magnum et ignara lingua commercia prohibebant*. Enfin, quelquefois, à l'époque impériale, « pouvoir réclamer » ou synonyme de *negotium*; *ēmercor* (Tac., Amm.); *praemercor*.

Mercurius, -i m. (*Mirqurios* diel.): 1^o Mercure, dieu du commerce; 2^o Mercure, planète; 3^o garrot (dans la langue des vétérinaires); influence du gr. ἔρυξ? *Mercuri(i) diēs* « jour de Mercure », M. L. 5519; britt. *Mercher*. Le suffixe de *Mercurius* est le même que celui de *Titurius*, *Mamurius*, *Veturius* (étrusque?).

Dérivé: *merciālis*, -e : de mercure; substantif *merciālis* f.: mercuriale, plante, M. L. 5518; *merciālēs* m. pl.: membres du collège des marchands.

A côté des formes à vocalisme *e*, on trouve des formes en -i : *Mirqurios* à Préneste, *Mircurius* et *commircium* dans Varr., Fgm. 70 Goetz-Schoell, sans doute dialectales. En osque, on a *amirkum*, « quaestum » (?) et *amiricat*; cf. Vetter, *Hdb.*, n° 3, p. 31 et 25, qui conteste le sens de « immercātō », admis jusqu'ici pour le second. *Merc* est sans étymologie connue. Il est possible que *Mercurius* soit d'origine étrusque et que son culte n'ait été introduit que tardivement à Rome (495 av. J.-C.) ; mais ceci ne suffit pas à le détacher de *merx*, qui peut avoir la même origine et avoir été emprunté, comme maint terme de civilisation.

merēs, -ēdīs (acc. *mercēm* à basse époque, cf. hér. f. : 1^o prix payé pour une marchandise; cf. Cic., R. Am. 29, 80, *una mercede duas res assequi*, et spécialement pour un travail, « salaire, gage » et au figuré « récompense, punition »; 2^o loyer, fermage; par suite « revenus, rentes ». Ancien. M. L. 5517. Irl. *meircit*. B. W. *merci*.

Dérivés: *mercēdula*; *mercēnnārius* (*mercēnāriūs*) adj. et subst. (opposé à *grātūtūs*); *mercēdāriūs* (époque impériale); *mercēdōniūs* adj. et subst. : relatif à la paye, au salaire, payeur; m. *mēnsis* : « mois intercalaire » (proprement « qui soldé le dū »); *mercēdītūm* : *mercēnāriūm*, *quod mercede se tueat?*, P. F. 111, 18; forme obscure, sans autre exemple; peut-être création comique d'après *aeditūs*; *mercēnāriūs*; *mercēdimerus* (Lucil., d'après *μλθερψος*).

***mesgus**: *serum* (Gl.). Mot gaulois, non latin. V. *miscedē*.

mespilum, -i n. (-la f.): nèfle. Emprunt au gr. μεσπίλον (-λη), latinisé; d'où des formes phonétiques *mespilus* et dissimilées **nespilus*, *nispila*, etc. (cf. *mappa* et *nibulus*). V. Graur, *Mēl. ling.*, p. 15. M. L. 5540; B. W. s. u.; v. h. a. *mespila*, bret. arm. *mesper*. V. André, *Lex.*, s. u.

messis: v. *metō*.

-**met**: particule qui s'ajoute aux pronoms personnels (comme *-pte*, *-te*), pour mettre la personne en relief ou l'opposer à d'autres; souvent accompagné de *ipse*: *egō met ipse, sēmet ipsum*. Quelquefois aussi jointe aux adjectifs possessifs. A survécu dans les langues romanes, unie à *ipse*; cf. M. L. 5551, *metipse*, *metipsimus*, et aussi 5547, -*met*.

Le -i suppose qu'une voyelle finale s'est amuie. Ce -met ne se retrouve nulle part ailleurs. On ne peut l'expliquer que par la juxtaposition de deux anciennes particules; pour -m, cf. osq. *tiī-um*, ombr. *ti-om* en face de v. lat. *tē-d* (cette particule était sûrement indo-euro-péenne); cf. **eti* (v. et). Mais les combinaisons que l'on peut faire ainsi sont arbitraires.

mēta, -ae f.: tout objet de forme conique : 1^o borne de cirque (composée de trois colonnes coniques); 2^o meule inférieure d'un moulin à blé; 3^o meule de foin, d'où *mētālis* « en forme de meule », M. L. 5549, *mētāle*; 4^o *mēta sūdāns*, fontaine de Rome en forme de cône sur lequel l'eau se répandait d'en haut. — Du premier sens dérive le sens abstrait de « fin, extrémité », ou « point critique ». Terme technique attesté depuis Caton. M. L. 5548; germanique: m. b. all. *mīte* « Miete ».

Dénominatif: *mētor*, -āris : délimiter par des bornes (agrum, castro, d'où *castramētor*, -mētātō), dont le sens a été influencé par *mētō*; avec ses dérivés: *mētātor*, -tiō, -tōriūs, -tūra; *mētātūm* « habitaculum, hospitium » (tardif); *imētātūs* (Hor.); *praemētātūs* (Mart. Cap.). Diminutif: *mētula*, M. L. 5554; v. B. W. sous *meule* II.

Aucun rapprochement sûr; cf. peut-être skr. *mēthīt* « pila, postis », Irl. *methos* « finés », v. isl. *meidr* « trabs », lit. *mietas* « pálus ». —

metallum, -i n. : mine et « minéral, métal ». Emprunt au gr. μέταλλον. Depuis Varron. Latinisé, d'où *metallūs*, -a; *metallicus*, *metallifer* (époque impériale). Irl. *mitál*.

***metella**, *metalla*: forme douteuse. Le mot ne semble se trouver que dans Végèce, Mil. 4, 6, *ut de ligno crates facerent, quas metellas* (var. *mactalas*, etc.) *uocauerunt*, *lapidibusque complement*. Terme de l'argot militaire, peut-être d'abord féminin de *metellus* « servant », *metella* [māchīna]; v. le suivant; ou corruption plaisante de *matella*?

metellus, -i m.: -i dicuntur in lege (re) militari quasi mercennarii, F. 132, 13. Mot ancien, attesté dans *Acīus*; a fourni le nom d'une famille de la gens *Caecilia*, peut-être d'origine étrusque; cf. W. Schulze, *Lat. Eīgen*, 188, 293.

metērō, -i m., *mēnsus sum* (et, à basse époque, *mētūs sum*), *mētīrī*: 1^o mesurer (sens physique et moral), évaluer, estimer; 2^o parcourir. L'n de *mēnsus* fait difficulté. Il n'est pas purement graphique, si l'on admet l'identité de *mēnsus* et de *mēnsa* (v. ce mot). *Mēnsus* aurait subi l'influence de *pēnsus*, auquel il était uni dans le couple *neque mensum neque pensum*, *mensa pensaque*; cf. ombr. *mefa spefa?* (Kretschmer, Glotta 8, 79 sqq.). Ou bien l'n est organique, comme celui de *mēnsus*, auquel le groupe de *metērō*, *mēnsus* est sans doute apparenté. La prononciation sans *n* de *permēnsus* signalée par le Sérivius Dan., ad Aen. 3, 567, ne prouve pas l'existence d'une forme ancienne **messus*, mais seulement l'amusissement de l'n, comme dans *mē(n)sis*. Ancien, classique, usuel. M. L. 5552.

Dérivés et composés 1^o de *mēnsus*: *mēnsiō* : mesure (rare, un exemple dans Cic.); *mēnsor*; *mēnsūra* (classique, usuel) et son dénominatif: *mēnsūrō*, -ās (Ital., d'après *μέτρω*?), *mēnsūrō* (Cael. Aur.), tous

deux panromans. M. L. 5502, 5503. Celtique : irl., britt. *mesure*.

Mēnsūrō a fourni, à son tour, de nombreux dérivés et composés: *mēnsūrātō*, -tiō, -lis, -bilis, et *immēnsūrābilis* (= ἀμέτρητος); *commēnsūrō*, -ātō, -ābilis (cf. συμμετέρω, etc.); *dē*, *re-mēnsūrō* (tardifs).

immēnsus (= ἀμέτρος) : sans mesure, immense; *immēnsus*, -ās m. : mot de Vitruve destiné à rendre le gr. συμμετέρω.

2^o de *metērō*: *mētīrō*: mesurur, M. L. 5552 a; *ad-mētīrō*: mesurer en plus; *commētīrō*: mesurer complètement, proportionner (Cic., Inu. 1, 26, 39; trad. du gr. συμμετέρω), M. L. 2084 a; *dēmētīrō* (usité surtout au participe n. *dēmēnsum* « ration des esclaves »); *dīmētīrō*: mesurer exactement, ou d'un bout à l'autre, d'où *dīmētīrō* traduisant le gr. διάμετρος; *dīmēsī*; *ēmētīrō*: mesurer exactement, parcourir; *permētīrō*: mesurer de nouveau ou en sens contraire; parcourir en sens inverse.

Beaucoup de ces mots, qui sont techniques, sont faits sur des termes grecs.

Lat. *metērō* ne peut être que le dérivé d'un thème **mētī-* « mesure, combinaison mentale » qui se retrouve dans v. angl. *metē* « mesure », gr. μῆτης « prudence, ruse » (d'où hom. μητίσκαι, μητίτεα), skr. *mātī* « mesure, connaissance exacte ». Il y a d'autres formations nominales, telles que hitt. *meħur* « temps, heure », got. *mel* « moment de temps », v. sl. *mēra* « mesure », skr. *mēdirām* « mesure » (cf. gr. μέτρον avec ἐ) et v. russe *mēnū* « mesure », skr. *pramānā*, v. perse *frāmānā* « commandement ». Il n'y a de formes verbales connues qu'en indo-iranien: véd. *mātī* et *mīmātī* « il mesure », persan *māyād* « mesurer ». Degré zéro dans skr. *mīta*, av. *mīta* « mesurer »; cf. lit. *matīju* « je mesure ». — V. *mēnsis*, et sans doute *modus* (il s'agirait d'une racine **mē-*, diversement élargie), peut-être *mēnsa*.

metō, -is, *messūl* (rare, Caton), *messūm*, *metērē*: couper les récoltes, moissonner. Ancien, usuel. M. L. 5550.

Dérivés et composés: *messis*, -is; *messiō* f. (dans Varr., R. R. 1, 50, 1, et la Vulgate, et qui est demeuré dans les langues romanes, à côté de *messis*, M. L. 5542 et 5543 et B. W. s. u.); *Messia* « déesse de la moisson » (Suét., Tert.); *messor*; *messōriūs* (*messuāriūs*, cf. le gén. pl. *messūm*): m. *falx*, cf. M. L. 5544 et 5545); *messiūs*, -a, -um; *messūra* (St Jér.); *messō*, -ās, attesté dans les gloses: *messo*, θερψώ, CGL II 327, 50, et conservé dans les langues romanes, M. L. 5541; *dē*, -ē, *prae-metō*; *praemetītū*: *quod praeclibationis causa ante praemetītū*, P. F. 267, 1.

Une racine **met-* « couper une récolte, moissonner » ne se retrouve qu'en celtique: m. bret. *midif* « moissonner », etc.; v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, p. 162 sqq. Hors de l'italo-celtique, plutôt qu'une correspondance simplement formelle avec lit *metū*, v. sl. *metē* « je jette », le sens appelle un rapprochement avec gr. ἀρπά « faucale », ἀρπάω « je fauche » et avec v. h. a. *māen*, v. angl. *māwan* « moissonner ». Dans lat. *metō* et dans le celtique correspondant, il y a un suffixe de présent, donnant l'aspect « déterminé »; le *perfectum*, rare,

Autres dérivés : *minatō* (rare) ; *minitōr*, *-āris* (*minitō*) et ses dérivés ; *ad-minor*, *-minitor* (Ital. = προσατελῶ) ; *commīnor* « se mettre à faire des menaces » ; *interminor* (*-minōd*), contamination de *minor* et de *interdicō*, dans la langue des comiques ; *praeminor* (Apul.).

Aucune étymologie n'apparaît pour une forme *minaē*, qui supposerait une racine **mei-*. Mais on a peine à séparer *ē-mineō* de *mōns* ; l'āταξ *minēn* de Lucrèce ne suffit pas à garantir un ancien *mineō* : la forme peut être tirée de *ēmineō*, *prōmineō*, etc., qui sont courants. Il y aurait alors une étymologie. Car il y a une racine **men-* « être saillant » représentée en latin même par *mōns* (v. ce mot) et par *monīlē*, peut-être aussi par *mentum* (et *mentula*) ; mais *minaē* ne pourrait être apparenté que si c'était un dérivé d'une forme radicale **mon-* qui aurait abouti à **min-* dans les conditions où l'on a *cīnīs*, *sīnē* ; les conditions sont autres que dans *manēō*, *canēō* ; cf. ce qui est dit de *mōns*. Mais pareille hypothèse est arbitraire.

Minerua (arch. et dial. *Menerua* = étr. *Menerua*, *Menrua*), *-ae f.* : *dicta quod bene moneat. Hanc enim pagani pro s. pientia ponebat*, P. F. 109, 27 ; cf. Fest. 222, 23, *promeneruat item* (i. e. *in carnīe Saliarii*) *pro monet*. Rattaché ordinairement à la racine **men-*, cf. *mēns*. Mais le mot semble d'origine étrusque.

Dérivés : *mineruum*, nom d'une plante, *leontopodium* ; *uālīs* adj., *-ual n.* : cadeau ou salaire fait au professeur ; *uālicium*.

mingō, *-is*, *mixi*, *mictum* (et *minxi*, *minctum*), *-ere* : pisser. Populaire ou technique. M. L. 5563, *mictum*. V. B. W. *pisser*.

Dérivés et composés : *mictiō*, *mictus*, *mictōtī*, *mictiō*, *mictōtī*, *mictilis*, *mictūalis* ; *commingō*, M. L. 2085 ; *commictilis* ; *circum-*, *dē-*, *per-mingō*. Les gloses ont un itératif *minſārē* : *saepliū mingere*, CGL IV 258, 25 ; V 207, 27 (cf. *piſāre*, M. L. 6544).

Lat. *mingō* est formé comme v. lit. *minžū* « j'urine » (la formation thématique à nasale infixée a été productive en latin et en lituanien) et *meižū* doit reposer sur **meig'hyō*, sans correspondant sur hors le latin. Il n'y a pas lieu de mettre en doute, malgré l'apparition tardive de *mingō*, l'antiquité de la forme, comme le fait J. B. Hofmann. Plusieurs langues offrent des formations nouvelles : lit. *mežū* et lett. *mižēnu* résultent d'altérations secondaires ; serbo-croate *mižām* également ; de même aussi gr. *δύχεσθαι*, à côté de *ἀμέται* *οὐρῆσθαι* (Hes.). Il y a un présent thématique dans skr. *mēhati*, av. *maēzaiti* « il urine », ainsi que dans v. isl. *mīga* « uriner » ; on ne peut dire si arm. *mizem* « j'urine » n'est pas dérivé de *mēz* « urine » ; cf. skr. *mēhāt* « urine ». Cf. aussi tokh. B *miço* « urine ». Le sens de gr. *μοιχός* « adultère » est isolé (cf. pourtant l'emploi de *mingere*, *meiere* au sens de *futuere* chez Hor., Sat. 2, 7, 52 ; Mart. 11, 46, 2). — Il n'y a pas lieu d'examiner ici si *got. maikstus* « fumier », etc., est apparenté.

minimus : v. *minor*.

miniscor : v. *mēns* et *meminī*.

minister : v. *minor*.

minium, *-i n.* : *minium*, vermillion, cinabre. Origi-

naire d'Espagne d'après Properce, qui le qualifie d'*Hisberum*, 2, 3, 11. Cf. le nom du fleuve *Minho*, ancien *Minius* : *M. fluuius Galliciae nomen a colore pigmenti sumpsi*, Isid. 13, 21, 32 (et 19, 17, 7). M. L. 5591.

Dérivés : *minō*, *-ās* ; *-ātūs*, *-āceus*, *-rus*, *-rius* ; *mineus* (Apul.) ; *miniastrum*, *-niolum* (Not. Tir.). Emprunt germanique : v. h. a. *minig* « Mennig ».

minor et **minō** : v. *minaē*.

minor, *-ōris* m. f., **minus** n. : moindre, plus petit. Le neutre *minus* s'emploie adverbialement : « moins » (opposé à *plūs*, avec lequel il rime, plutôt qu'à *magis* ; *plūs minus*, etc.) ; les expressions *magis minusve*, *magis aut minus*, *magis ac minus* forment, au contraire, un couple allitérant par l'initiale). **Minor**, *minus* servent de comparatifs à *parius*, *parum*. — *Minor* s'oppose à *māior* (*maiōr*) et, comme celui-ci, s'emploie avec le sens temporel : *minor (nātū)* « le plus jeune », d'où *minōtēs* « les descendants » (opposé à *mātōrēs*). — *Minus* « moins » s'emploie souvent avec des négations : *nōn minus (quam)*, *nihil*, *nihilō minus*, et aussi comme forme atténuée de la négation (surtout dans la langue parlée), d'où *si minus* (= *si nōn*), *quōminus* (= partiellement *quīn*). Cf. Wackernagel, *Vorles.*, II, 255 ; toutefois, le type de fr. « mécontent » peut s'expliquer par un préfixe germanique. Usités de tout temps ; romans, M. L. 5592, 5594 ; B. W. s. u. — Pas de substantif dérivé. Dénomnatif : *minōrō*, *-ās* (langue ecclésiastique, Dig.), d'où *minōrātiō* (Vulg.), *-tus* (App. Prob.) et *dēminōrō* (Tert.) ; *dēminōrātiō* (Vulg.). *Minōrō* est une forme artificielle et récente ; cf. gr. *ἐλασσόνω* (Sept.), à côté de *ἐλασσών* ; le verbe qui va avec *minor* en latin, c'est *minuō*, v. plus bas.

Dérivé : *Minōrica* (à côté de *Maiōrica*), Isid. 16, 4, 44 ; Sofer, p. 90.

minuscūlus, *-a*, *-um* : diminutif de *minus* ; cf. *maiūscūlus*, *plūscūlum* : un peu plus petit. Appartient surtout à la langue parlée, comme les formations affectives ; dérivé : *minuscūlārius* (tardif). — *Miscellus*? Cf. *misceō*.

minimus, *-a*, *-um* (*minimus* moins correct ; *minimūsimus*, Arn., comme *postrēmūsimus*, etc.) superl. : « le plus petit » (dans tous les sens de *parius*, *minor*) ; *minūmum* « très peu, le moins de », « au moins » ; *minimē* : même sens et, dans la langue parlée, par opposition avec *maximē* « pas du tout », cf. gr. *ψυχτά*. Ancien, usuel. M. L. 5587 ; dénomnatif : *minōmō*, *-ās* (Orb.), demeuré en espagnol et provençal, M. L. 5586. Pas de substantif dérivé.

L'abrégié de Festus, p. 109, 25, porte la glose : *minērimus pro minōmo dixerunt*. Il est difficile d'expliquer cette forme, isolée de son contexte, dont nous ne savons ni l'époque ni l'origine. On a suppose (Thurneysen, KZ 30, 485) qu'elle avait été créée sur *minus* d'après le rapport *uetus*, *ueterrimus*. Toutefois, *ueterrimus* n'a pas été formé sur *uetus*, mais sur *ueter* qu'on lit dans Ennius. Il est possible que *minērimus* soit une formation baroque, créée plaisamment par quelque auteur de comédies ou de mimes, pour aller, par exemple, avec *miserrimus*, *dēterrimus*, dans un groupe comme *miserimus atque minērimus*.

minuō, *-is*, *-ui*, *-ūtūm*, *-ere* : diminuer (transitif et absolu), amoindrir. Usité de tout temps. Les formes

romanes supposent *minuāre*, M. L. 5593 (cf. *minuātiō*, Eusth.) ; **adminuāre*, M. L. 176.

Dérivés et composés : *minūtūs* : petit, menu ; substitut populaire de *paruu* (v. ce mot) ; *panromān*, M. L. 5600, et irl. *munud* ; *minūtūm* : petite partie d'une chose, en particulier petite pièce de monnaie ; *minūtū* : minute ; *minūtūlus*, conservé dans quelques parlers italiens, M. L. 5599 ; *minūtūm* (rare) ; *minūtātūm* (d'où *minūtātū*, Apul.) ; *minūtē* (classique) ; *minūtōlūgium* (langue ecclésiastique = *μικρολογία*) ; *minūtō* (latin impérial) ; la langue classique emploie *dēminūtō* ; *minūtūus* (rare et tardif, tiré de *dēminūtūus*), opposé à *auctiūs* ; *minūtūa* (latin impérial), usité surtout au plurier *minūtūae* : petites choses, petits détails, minuties ; *minōtō*, *-ās* (Ital.) ; **minūtātē*, M. L. 5597, 5598 ; B. W. *menu*, *menuiser* ; *minūtōsc* ; *minūtūs* (tardif).

minūtātē (Tert., latin ecclésiastique) : exigu, petit, chétif ; *minūtāl n.* : *est species pulmenti uel fragmen panis uel ligo, uel species indumenti, uel illud quod ponitur in latrinis ad purgandum anum*, CGL V 621, 6. Pour le dernier sens, cf. Pétr., Sat. 47. M. L. 5596, 6. Wackernagel, *Vorles.*, II, 255 ; toutefois, le type de fr. « mécontent » peut s'expliquer par un préfixe germanique. Usités de tout temps ; romans, M. L. 5592, 5594 ; B. W. s. u. — Pas de substantif dérivé. Dénomnatif : *minūtū* ; *minūtē* : briser, mettre en pièces ; cf. P. F. 105, 4, *lacerat*, *diuidere*, *commīnūtēre* est. Composé d'aspect déterminé.

dēminōtō (*minūtō* ne semble être qu'une corruption de *minūtō*) : amoindrir (en élevant), diminuer ; *dēminūtō* ; *dēminūtūs*, *-a*, *-um* (gramm.) ; *imminūtō* (ancien, usuel, classique) ; *imminūtō* ; *imminūtūs* (avec *in-* privatif, Dig.).

minister, *-tri m.* ; *ministra*, *-ae f.* : serviteur, servante (formé d'après *magister*, avec lequel il fait couple), aide servant, ministre d'un culte = *ὑπηρέτης*, *-tīc*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *ministerium* : fonction d'un ministre, aide, ministère (B. W. *métier*) ; service (de table), M. L. 5589, d'où britt. *menestr*, *menestyr* « échanson », irl. *menstr* « ministerium » ;

ministrō, *-ās* : servir et « fournir, procurer ». Dans la langue nautique, « manœuvre », M. L. 5590. Dérivés : *ministrātō*, *-tō*, *-tōrīs*, etc. ; *ministrīx* (Gl. Philox.). Le sens de « servir, serviteur » s'est développé sous l'Empire, de là de nombreux dérivés dans ce sens ; *ministeriālis* (Itala), M. L. 5588, *-ānus*, *-ārius* : *ὑπηρέτης* (Gl.).

administrō, *-ās* : aider, servir. Puis se dit de toute besogne que l'on accomplit, d'abord sous les ordres de quelqu'un. Dans la langue du droit public a pris le sens de « administrer, gouverner ». Le sens est tellement loin de *minister* que Tacite, A. 13, 6, 2, écrit : *prolia... et cetera bellī per magistrōs administrari possent*. — *Administrō* fourni à soi tout de nombreux dérivés, dont *administer*, sur lequel ont été bâties tardivement *com-*, *prae-minister* et *ministrō* (Tert., Hil., Macr.).

praeministrō, *-ter*, *-tra* (Gell., Apul.). *subministrō* : fournir (cf. *suppeditō*) et ses dérivés.

Le présent *minuō* est à rapprocher du thème du présent **minu-* qu'offre, avec un suffixe de dérivation, le gr. *μινόω* « je diminue », à côté de quoi l'on a l'adverb

hom. *μίνυνθα* « un moment » et des composés à premier terme verbal tels que *μινύνως* « qui vit peu de temps ». On cite, de plus, britt. *min* « minor, minus », corn. *minow* « amoindrir ». On écartera l'āταξ védique *minōtī*, dont Wackernagel a fait la critique. La racine **mei-* est claire dans skr. *miyate* « il s'amoindrit, il dépetit » et dans le comparatif gr. *μελών* « moindre, plus petit » ; cf. peut-être *mīca*.

D'autre part, il existait une racine **men-* indiquant la notion de « petite », qui est représentée par arm. *manr* « petit » (thème en *-u-*), *manuk* « enfant », hom. *μανός* (avec première syllabe longue) et att. *μένως* (l'opposition des quantités supposant **μανοῦς*) « rare, clairsemé », sans doute apparenté à **μονός* « seul » (hom. *μονός*, att. *μόνος*), m. irl. *menb* « petit », lit. *menkas* « médiocre », tokh. B. *menki* « moindre », skr. *mandk* « un peu », hitt. *man-in-ka* « court, proche ». Le comparatif v. sl. *minjūjī* « moindre » y appartient, ainsi que *minīza* « plus petit », *min* « moins ».

En italien, il y a eu contamination. L'osque a, d'une part, le verbe *menūm* « minuere », de l'autre *min(s)* « minus », *minstreis* « minōris ». Lat. *minor*, *minus*, avec les dérivés, provient d'une contamination de **menu*, etc., et de *minuō*. Le masculin *minor* a été fait sur *minus* d'après *maiōr*, *maiūs* ; il ne peut s'expliquer directement. Mais, dans *minus*, il y a un ancien *-u-*, comme on le voit par l'action que le mot a exercée sur le groupe de *plūs* (v. ce mot). Et en, effet, à date ancienne, ce n'est pas à un neutre *maiūs* que s'opposait l'adverbe *minus* ; c'est à *magis*. — *Minister* (cf. osq. *minstreis*), qui s'oppose à *magister*, peut reposer sur un ancien **mōnistro* ; une forme de ce genre a pu faciliter la contamination du groupe de *minuō* et de celui de l'ancien **men-*.

Minimus est formé avec le suffixe simple *-mo-* de *superlatif* ; *minimus* est la seule forme correcte ; *minu-* a subi l'influence de *minus* et de *maximus*.

En somme, histoire complexe et, par là même, hypothétique pour une part. Mais on ne peut rendre compte des formes attestées qu'en tenant compte de deux racines indo-européennes distinctes indiquant la petite : **mei-* et **men-* (**menu*-).

minōs : v. *mingō*.

mintriō, *-is*, *-ire* : rāvir (cri du rat ; Carm. Philom., mintri, var. *mintrat*). Cf. *diindriō*.

minurriō, (minū-?), *-is*, *-ire* : gazouiller. Rattaché par l'etymologie populaire à *minor*, *minus* ; cf. P. F. 109, 12, *minurritōnes appellātūr auium minorum cantus*. Rare et tardif.

Cf. gr. *μινόρες*, *μινύρωμα*, *μινόριζω* ; a même chance d'être une adaptation populaire des verbes grecs, d'après le type *ligurriō*, etc.

minus, *-a*, *-um* : au ventre glabre. Terme rustique, qui s'emploie des brebis ; cf. Varr., R. R. 2, 2, 6, *illascētēs*, *qua de re agitūr, sanas recte esse... extra lusca(m)*, *sudam*, *minam*, i. e. *uentro glabro*. Un autre sens est donné par l'abrégié de Festus, P. F. 109, 10, *minam Aelius uocātātā ait mammā alterām lacte deficiētēm, quasi minōrem factam*. Il est évidemment influencé par un rapprochement avec *minor* dû à l'etymologie populaire.

Peut se rattacher à la racine de *minuō* ; v. *minus*,

etc. Le gallois a *moel* « chauve, sans poils », que M. J. Loth rattache à un autre groupe, Rev. celt., 44, 298.

mīriō, -ōnis m. : monstre ; mot rare, cité par Varro, L. L. 7, 64, qui donne un exemple d'Accius : *mīrīacū a mīris, i. e. monstris, a quo Accius ait : « personas distortis oribus, deformis, mīrīones », et qu'on retrouve dans les glossaires, e. g. Plac. V 33, 25, *mīrīonem, turpem uelutī mīrīorem propter foeditatem*. Repris par Tertullien au sens de « admirateur ». Dérivé de *mīrus* avec suffixe en *-ōs, -ōnis* caractéristique des formations populaires ; cf. *nāsō, capitō*, etc.*

mīrus, -a, -um : étonnant, étrange, merveilleux. Comparatif *mīrīor* dans Titinius, 16, 1 R³, cité par P. F. 110, 6, et *mīrius* (Varr.) ; pas de superlatif ; Plaute et Cicéron disent *permīrus*. Employé souvent dans des locutions adverbiales : *mīris modis* (d'où l'adjectif *mīrīodus*, à l'ablatif *mīrīodis* comme *multimodis*) ; *mīrum in modum* ; dans des phrases nominales : *mīrum nī* (cf. *nīmīrum*) ; *mīrum quantum, mīrum quīn, quid mīrum, quid hōc mīrius* (Varr. ap. Non. 135, 26) ; cf. l'emploi grec de θωμαστὸν δοῦον, θ. ὁ. θ. ἡλέκον, οὐδὲν θωμαστὸν ετ ; quelques fois avec la copule : *mīra sunt*. L'emploi comme épithète est rare et réservé à *mīrābilis*, qui dans le latin impérial a remplacé *mīrus*, comme *mīrābiliter* a remplacé *mīrē*. Plaute, Am. 1105, dit *nīmīa mīra memora*, mais la Vulgate, Jos. 3, 5, écrit *cras faciet Dominus inter mirabilia*. Ancien, classique.

Dérivés et composés : *mīrō, -ōris* (et *mīrō*, cf. Varr. ap. Non. 474, 26, passé dans les langues romanes, en roumain avec le sens de « s'étonner », dans les autres langues avec celui de « regarder, mirer », M. L. 5603 ; britt. *mīret*) : s'étonner, regarder avec étonnement ou admiration ; *mīrabundus* (T.-L. et les archaïsants) ; *mīrātiō, -ōr, -ōtrix* (rares, poétiques et tardifs) ; *mīrāculum* : chose étonnante et, dans la langue religieuse, « prodige, miracle » ; a tendu à prendre un sens laudatif ; cf. P. F. 110, 4, *mīrācula, quae nūc digna admiratione dicimus, antiqui in rebus turpibus utebantur*, M. L. 5602 ; *mīrācula, -ae f.* (Plt., Ci. 407 ; cf. Varr., L. L. 7, 64) ; *mīrābilis*, d'où le pluriel *mīrābilis*, usité dans la langue de l'Église et conservé dans les langues romanes, M. L. 5601 (**merabilia*), B. W. *merveille*, irl. *mirbail* ; *mīrābilius* (Lact.) ; *mīrābiliārius* (Aug.) ; *permīrābilis* (Aug.) ; *permīrāndus* : θωμαστὸν ετ ; *admīrō* : même sens que *mīrō*, mais plus souvent avec idée laudative, et ses dérivés, usuels et classiques ;

dēmīrō : renforcement familier de *mīrō* (cf. *dēpērō*) ; *dismīrō* (Gl.).

ēmīrō (Hor., C. 1, 5, 8 = ἀποθωμάζω) ;

mīrīcō : renforcement de *mīrus*, auquel il fournit son superlatif. Ancien classique ; *mīrīfē* ; *mīrīfō* (Ital.) ; *mīridicō* (Gl.).

On rapproche la racine de skr. *smīyate* « il sourit », v. sl. *smējō se, smījati se* « rire », lett. *smēju, smīt* « rire », gr. *μεδάω* « je souris », angl. *smile*. Le sens de lat. *mīrus* peut s'expliquer par là, mais médiocrement : « sourire » n'est ni « admirer » ni « s'étonner ». Pour la forme, on ne sait si *r* de *mīrus* repose sur *r* ou sur *s*. Dans le premier cas, on rapprocherait skr. *smērah* « souriant » et peut-être un mot vieil anglais *smaere* « lèvre », dans le

second v. sl. *smētū* « rire », où *x* peut reposer sur *s*, mologie incertaine, à peine plausible.

mīsēō, -ōs, -ōi, mixtūm (mīstūm), -ōre : mēler, mīlanger. Ancien, usuel. Doublet tardif (iv^e siècle), rom. *mīscēre* ; cf. M. L. 5604 ; v. h. a. *mīscen*.

Dérivés en *-mīso* et en *mixt-* : ^{1°} *mīscuus, mīscu-* *-a, -um*, attestés dans *promīscuus* « mélangé » ; *pro-* *mīscam* : *dicēbant pro promīscue*, P. F. 250, 26, ancien accusatif féminin employé adverbialement ; cf. Pl. As. 366, *operam promīscam dare*, et Ru. 1182 ; *pro-* *mīscē*. Il est à noter qu'un certain nombre de ces adjectifs en *-uus* ne figurent que dans les composés, cf. *assīdiuus, contīguus*, etc. On trouve aussi *mīscē* (Cassiod.) et dans les gloses un verbe *mīscō*, avec un adjectif *mīscuus*.

misellus (mīscillūs), -a, -um (archaïque et postérieur, M. L. 5603 a, *mīscellūm*) ; *mīscellīa, -ōnis* : *appellantur qui non certae sunt sententiae, sed uariis mixtūrumque iudiciorum sunt*, P. F. 110, 8.

misellāneus (latin impérial) : employé surtout nominatif pluriel *misellāneus* « pot pourri » (peut-être mot de l'argot des gladiateurs, cf. Juv. 11, 20), forme *collectāneus*.

Mīscellus est sans doute le diminutif de **mīscu*, qui est attesté indirectement par le verbe **mīscu*, auquel remontent certaines formes romaines, M. L. 5606, B. W. *mēler*, et germaniques (v. h. a. *mīscel*) ; côté d'autres qui supposent *mīscitāre*, M. L. 5606, cf. *mīscitātūs* (Grom.). Sur un *mīscellus* qui sensu est de **minuscellus*, v. M. Leumann, Glotta 11, 1.

A *mīscēō* se rattache sans doute l'adjectif *mīscē* (conjectural) ; le manuscrit a *mīscē* de Pétrone 45 de sens obscur : « mèle-tout, brouillon, gâcheur ». La formation serait comparable à celle de *felix*, *per-*

^{2°} *mīxtus, -ūs m.* : mélange et, dans la langue religieuse, « mélange de semences », cf. Col. 6, 37, 7, technique qu'on retrouve dans les dérivés romains *mixtūm, mixtīō, mixtīlia* « méteil », cf. *mixtū* ; L. 5619-5622 ; B. W. *mēteil*.

mixtīō, -ōnis f. (latin impérial) : mélange ; *mixtī-* *-ās* (Mul. Chir.) ; *mixtīm*. *mixtārius* (?) ; cf. Non. 546, 20, *mixtāriūm, quo mīcēmūs = κράτηρ*.

mīscītīus (latin ecclésiastique), traduisant gr. *μετρος* ; cf. fr. *mētis*, M. L. 5618, B. W. s. u.

mixtūra, M. L. 5622 ; irl. *maistreadh* ; et *mixtī-* *-ās* (Pall., Pelag.). Cf. aussi M. L. 5617, **mīscītīus*.

Composés : *ad-, -com-, im-, inter-, per-, prō-* *mīmixtūs* « non mélangé » (Aus., = *ἀριστός*) ; *im-* *mīxtus* (rare, non classique) ; *remīscēō*, M. L. 7196 a.

Racine **meik-* avec doublet **meig-* : skr. *mītēli* ; *mīsras* « mèle » ; fournit sans doute un pré-radical athématique, remplacé en lituanien par *mītēli* ; le slave n'a que le causatif *mīsēti*, mītēli « meler » ; cf. lit. *mīsāti, mīsītī*. Le grec a le préseconde *μετρύμει* à côté de l'aoriste *ἐμτρύν*. Le présent en *-ske- est bien sûr présent : gr. *μέτρον* (sur celt. *mesg*) ; irl. *medg*, etc. ; v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., 1, d'une part, et, de l'autre, v. h. a. *mīscān*, irl. *mīscām* « mèle », passé au type en -ā comme lat. *mīscē* est passé au type en -ē, *commescatar* « commiscentur ». La

mītūs repose sur la forme désidérative à -s- qu'offrent skr. *ā-mīkṣā* « caillebotte », *mēkṣātī* « il remue, il agite ».

mīser, -a, -um : ^{1°} malheureux, misérable ; ^{2°} qui rend malheureux, *mīsra orbītas*, Cic., Fin. 5, 28, 84 ; *mīsra et calamītosa res*, Cic., Rosc. Am. 28, 77 ; *mīser* : malheureusement, de façon à être malheureux ; d'où « violentement, excessivement » (langue parlée). Ancien, usuel et classique. Conservé dans quelques formes romaines anciennes. M. L. 5608.

Dérivés et composés : *mīseria* : malheur, misère. Souvent au pluriel avec sens concret « misères, fortunes » ; *mīserītūdō* (Acc.) ; *mīserītōnīum* (Labér.), comme *trīstīmōnīum* ; *mīselli*, diminutif de tenuresse, M. L. 5607 ; *mīserīnūs* (Apul.) ; *mīseror, -āris* (et archaïque *mīserō*, M. L. 5608 a) : « plaindre, s'apitoyer sur, prendre en pitié » ; *mīserātīō* (men, Juven.) « aumône », trad. de ἐλεημοσῆνη ; *mīserātō* = *obclītōs* ; *mīserābilis* et *immīserābilis* (Hor. = ἀνέλητος) ; *comīseror, -ātīo, etc.*

[mē] *mīser* ; [mē] *mīserētūr, mīserūtūm est* : j'ai pitié ; impersonnel, sur lequel sans doute a été créé le verbe personnel *mīserē*, *mīseror*, d'où *mīserētō* et *comīserētō* ; *mīserōt* (Ven. Fort.).

mīserīcōrīs, -dis et ses dérivés *mīserīcordia, immīserīcōrīs*, etc. Traduit gr. ἐλεήμων, ἐλεημοσῆνη. Peut-être imitation du grec familier εὐσπλαγχνος (cf. σπλαγχνός) ; *comīseror*, *-ātīo*, etc.

Adjectif expressif sans correspondant connu. Le rapprochement avec *maērō*, *maestus* est incertain et sans intérêt. Gr. Ελεō est, de même, un mot nouveau ; les représentants romans de *mīser* sont rares et n'ont pas de sens.

missa, -ae f. : ^{1°} remise (Cod. Theod. 6, 26, 3, -*mīscīmūs*) ; ^{2°} congédiement, renvoi ; ^{3°} messe, célébration de l'office divin. — *Mīssa* est le féminin substantif de l'adjectif *missus* ; le sens de messe, dont l'origine a été contestée (cf. E. J. Dölder, *Mīssa*, Ant. u. Christ. 4, 1934, 271 ; 6, 1940, 81 ; E. Pax, *Die Sprache*, I, 1949, p. 87, 100), doit se tirer de l'expression *missa catēchūmenōrum* « renvoi des catéchumènes » (après les premières prières et le sermon ; v. Blaise, *Dīct. lat.-fr. des auteurs chréiens*, s. u.), qui ensuite s'est étendue à l'office tout entier (Ambr., Ep. 20, 4, premier exemple). Roman. M. L. 5610 ; B. W. s. u. ; v. h. a. *missa, messa*, etc.

missū, -ūs : ^{1°} remise (Cod. Theod. 6, 26, 3, -*mīscīmūs*) ; ^{2°} congédiement, renvoi, quartier » ; cf. *mittātū* attribué aux *antīpi* qui l'abrége de P. F. 59, 5 ; le *mittātū* de l'inscription de Duenos est obscur : formation en -ātī ? La forme se retrouve dans une inscription de Tibur, publiée par L. Reci, Rc. d. R. Ac. d. Lincei, S. VI, v. 2, 448-471) : « laisser aller, laisser partir, lâcher, lancer » et, avec un infinitif, « omettre de, cesser de » ; au sens moral « omettre, passer sous silence » ; par suite « envoyer ». Le sens premier est bien attesté ; cf. Plt., Ru. 1015, *mittē rūdētēn, scēlestē*. — *mittātū, omīte uīdūlūm* ; Hor., A. P. 476, *mittēre cutēm et les expressions missūm facēre aliquēm, manū missiō* ; Plt., Au. 651, *iam scrūtari mittō* ; Cic., Mur. 15, 33, *mittō proelīa, prætero oppugnātēs*. C'est ce sens qu'on trouve dans *missiō* « renvoi, congé, quartier », dans les composés *admittō, āmittō, dēmittō, āmittō, intermittō, omittō, permittō* « laisser passer à travers », *præmittō, prōmittō, remittō, submittō, trānsmittō* (trā-). Cf. encore *missū, -ūs m.* « fait de laisser aller », d'où « lancer (d'une flèche, etc.) », et « course de chevaux » ; *missū, -ī n.* (et *missāriū*) : prix, δόλον (Gloss.) ; *missili* et *missibili* (tardif) « qu'on lance », et *missile* n. « arme de jet » ; *missili* n. pl. « cadeaux qu'à l'occasion de certaines fêtes on répandait dans le public » ; *missīcius (mīles)* « soldat libéré ». De *mittēndūs* : *mittēndāriūs* (Ruf., Cod. Theod.) : fonctionnaire envoyé pour percevoir l'impôt.

Le sens de « envoyer » est dérivé, bien qu'attesté depuis Ennius (ap. Cic., Tu. 3, 13, 28), et a dû se développer dans des emplois comme *mittēre equōs*, Varr., L. 5, 153, etc. ; Plaute crée un fréquentatif *missīciō* (Ep. 132), sans autre exemple, semble-t-il. A basse époque, *mittēre* apparaît spécialisé dans le sens de « envoyer à table, mettre à table », d'où *missū, -ūs* « service », Lampr., Hēl. 30 ; Capitoli, Pertin. 12 ; *missōriūm* « plat » (glosant *ferculūm, lanx*) et, dans les langues romanes, *missūs* « mels » ; cf. M. L. 5611, 5612, *mittēre* « mettre », 5616, cf. B. W. s. u., Lōfstedt, *Syntacticā II* 379, le sens de « envoyer » étant exprimé par d'autres verbes, **inviāre, mandāre*, et le composé *trāmittēre*. Pour *missā*, v. ce mot.

dérivés elle a abouti régulièrement à *ū* : *mūniō*, cf. *poena*, *pūniō*; *Poenus*, *pūnicus*. Le maintien de *-oe-* dans *moenia* s'explique par le caractère technique du mot, plutôt que par la présence des deux *i* qui flanquent l'*n* (opinion de Fr. Müller, R. Et. lat., I, 97; v. Niedermann, Phonét³, p. 63). Le sens en est bien défini par Festus, 128, 25, *moenia* : *muri et cetera munienda urbis gratia facta*; *ut Accius in Hellenibus* (385) : « *Signa extemplo canere, ac tela ob moenia offerre imperat* ». Terme technique de sens plus large que *murus*, comme on le voit par le vers de Vg., Ae. 2, 234 : *diuidimus muros et moenia pandimus urbis*. D'où le sens de « construction » (e. g. Ae. 6, 549, *moenia lata uidet triplici circumdata muro* et de « ville fortifiée » (= *oppidum*). L'homonymie avec *mūnus* (ancien *moinos*, *moenus*) amène l'étymologie de Varr., L. L. 5, 141, *quod munieri causa portabatur, murus, quod sepiebant oppidum eo moenere, moerens*. Ancien, classique, mais rare à l'époque impériale en dehors de la langue poétique. Non roman.

Dénominatif : *mūniō*, *-is*, *-iū* (*-iū*), *-īum*, *-īre* : fortifier, munir (sens physique et moral), qui a fourni à son tour de nombreux dérivés et composés : *mūniūs*, *-īum*, *-iūnūs* (Vulg.), *-īor*, *-īm* (époque impériale), *-īmentum*, *-īrūs* (tardif); *immūniūs*; *mūniō*, *-ās* (Cic.), cf. *τεύχος*, *τελευτος*; *immūniūs* semble avoir été créé secondairement, parce que *immūniūs* se rattachait à *mūnus*; *admoenīo* (Plt.) = *προτεχτίω*, cf. *admūnīs*, M. L. 187; *circummūniō* (*in vestī*) ; *com-mūniō*; *ēmūniō* (époque impériale); *immūniō* (Tac.), cf. *ἐντεχτίω*; *permūniō* (époque impériale); *praemūniō* (classique) « fortifier par avance, prémunir »; *praemūniūs*; *summoenīs*, *-īn* n. « Quartier du Rempart à Rome, d'où summoenīānus (comme *suburbānus*, *subrostrānus*); toutefois, les récents éditeurs de Martial lisent *Submemmīum*, *-memmīānus*, I 34, 6 ; 3, 82, 2.

Le groupe de *moenia*, *mūrus* ne semble même pas italique commun, car l'osque a feihūss « *mūrōs* », de la racine de *finō*. Pas d'étymologie sûre (comme pour *urbe*).

mola : v. *mōlō*.

molemōnīum, *-ī n.* : nom d'une plante indéterminée qui provoque le vomissement (Plin. 25, 108 ; 26, 40). Origine inconnue, même finale que *argemōnīum*, *scamōnīum*.

mōlēs (tardif *mōlis*), *-is f.* : masse, et spécialement masse de pierre, digue, môle. S'emploie pour désigner une chose écrasante : *mōlēs pugnae, bellī*; *m. mālī*; *m. Martis* (cf. *μάλος* "Aρρος") Cf. Gell. 13, 23, 2. De là les sens de « fardeau, difficulté écrasante » : *tantae mōlēs erat Romanam condere gentem*, Vg., Ae. 1, 33; ou « chose gigantesque, colosse » (de *elephantō*). Ancien, classique. Diminutif : *mōlēcula* (rare et tardif).

mōlōr, *-īrīs*, *-ītūs sum*, *-īrī* : faire effort pour remuer ou pour se déplacer; s'emploie pour désigner le déplacement d'un objet lourd et encombrant, vaisseau, armée : *molientem hinc Hannibalem*, T.-L. 28, 44, 6; *du mōnaes molientur a terra*, id. 37, 11, 12. De là « faire effort, peiner en vue de quelque chose, exécuter avec peine » : *mōros optatō molior urbīs*, Vg., Ae. 3, 132. Après s'être dit de toute espèce d'acte qui réclame un effort, a désigné, par affaiblissement de sens, tout acte qu'on ac-

complit ou qu'on prépare : *mōlīrī uiam, iter*; Vg., G. 271, *insidiās aubus moliri*.

De *mōlōr* : *mōlōtīō* : effort, préparation laborieuse; *mōlōtōr*, *-trīx*; *mōlīmēn* (Lucr.), *-mentum* : masse, effort; *admōlōr* : faire effort vers, et simplement « approcher » (= *admouēō*); cf. *āmōlōr* : *Don.*, Andr. 707, *amōlōr dicuntur ea quae cum magna difficultate et molīmēn sub- et molētūr et tolluntur e medio*. Mais ce sens s'est affaibli il allitère dans T.-L. 28, 28, 10.

commōlōr; *dēmōlōr*; *ēmōlōr* (rare, archaïque et post-classique); *immōlōr* (rare); *obmōlōr* (époque impériale); *praemōlōr* (Tite-Live); *remōlōr* (époque impériale, poétique); *immōlītūs*, Lex Iul. municip., cf. *inaedificātūs*.

A *mōlēs* se rattache également :

mōlestus : qui est à charge, pénible; et simplement « ennuieux » (cf. *odiōsus*). Ancien, usuel et classique Non roman. Irl. *molach*.

Dérivés et composés : *mōlestē* : avec peine, *m. ferō*; *mōlestīa*, M. L. 9699; *mōlestō*, *-ās* (et *mōlestōr*); *per- sub-mōlestus*; *praemōlestīa*, dans Cic., Tu. 4, 30, 64; *aliī metūm prāmōlestīam* (= *προδάπησις*) appellant, *quod est quās dūx consequēntīs mōlestīa*.

L'alternance *ō/ō* entre *mōlēs* et *mōlestus* ne s'explique pas à l'intérieur du latin (l'influence de *mōdestus* supposée par Pedersen est peu vraisemblable). La racine de ces mots est donc de la forme **mēl-*, avec alternance **mōl-*. La forme *mōlestus* peut reposer sur **meles-to-* et suppose un thème en **-es*; cf. lat. *sēdēs* en face de *gr. ἔδος*. On est amené à poser que *mōlēs* reposeraient sur un thème radical, que *mōlōr* serait une formation de causatif-itératif du type de *sōpō* et que *mōlestus* serait dérivé d'une forme de la même racine à suffixe **-es*.

Contre un rapprochement avec *mōlō*, que rendrait possible le sens général de la racine, parle le fait que le grec a *μᾶλος* « travail pénible » et *μᾶλις* « à poine ».

mōlestrās: *dicebant pelleis ouillas quibus galeas extē- gebant*, P. F. 119, 15. Sans doute emprunt au gr. *μάλωτη*, *μαλωτή*, déformé par un rapprochement avec *mōlītūs*, comme l'indique J. B. Hofmann, qui compare *aplūstre*, *fenestra*; la finale semble indiquer un intermédiaire étrusque.

mōllīs, *-ē adj.* : mou, tendre (sens physique et moral, s'oppose à *dūrus*); par suite, souple, sans rudesse : *m. hiēns*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5649. Pline dit *mōllīa pānis* « mie de pain », 13, 82, sens qui s'est conservé dans le dérivé supposé par certaines formes romanes **mōllīcāre*, cf. M. L. 5647, 5647 a. De *mōllīs* substantif est formé le dénominatif **mōllītārē* « attē- drir le pain en le tremplant » et, par suite, « mouiller ». Panroman. M. L. 5646; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *mōlīō*, *-īs*, *-iū* (*-iū*), *-īum*, *-īre* : amollir, apaiser, M. L. 5648 a, et *ad*, *com*, *dē*, *ē*, *re-mōlīō*; *ē*, *re-mōlēscō* (époque impériale); *mōlītā* (M. L. 5650), *-īēs*, *-iūdō*, *-īmentum*, *-īrūs*; *mōlēculūs*, *-cellūs* (ce dernier conservé dans quelques formes romanes, M. L. 5648); *mōllīcīna f.* (Novius); *mōlēscō*, *-īs*, d'où *mōlēō*, tardif; *mōllīcīus*, *-īō* (tardif) (et *mōllēfāciō*, *-īō*); *mōllīcūs*, qui s'emploie d'une noix dont l'écale est tendre, et spécialement la châtaigne, *m. nūx* et simplement *mōllīcūs*; cf.

aussi *mōllīcūm* n. : loupe de l'érable (Plin. 16, 68); *mōllīgō* et *mōllīgō* : variété de la plante dite *lappāgō* « sorte de bardane » (cf. *asperūgō*). Composés littéraires : *mōllīpēs*, *-īlūs*, *-īmōs*, *-ītēs* d'après des modèles grecs en *ἀπάλο*.

Mōllīs repose sur **mōllīpās*, cf. skr. *mōdūh* « tendre », gr. *ἀπάλον* « j'affaiblis » et, avec un autre suffixe, gr. *μάλθαρός* « mou, flasque ». On pense aussi à arm. *melk* « mou », qui peut reposer sur **mēldāvī*; mais le vocalisme ne concorde pas avec celui du comparatif sanskrit *mādīyān* de *mōdūh*. Du reste, i.e. **mēldū* repose sur un élargissement de la racine attestée par gr. *ἀπάλος* « tendre » (et peut-être *μᾶλος* « affaiblī »), dont il y a d'autres élargissements, notamment celui qu'attestent gr. *μάλθαρός* « doux, faible », v. isl. *mīldr* « doux ». V. Irl. *mēldach* « agréable » a un *d* qui peut reposer sur *o* ou *u* ou *dh*; de même v. sl. *mīdūh* « tendre », v. pruss. *māldai* « jeunes ».

mōlō, *-īs*, *-īū*, *-ītūm*, *-īrē* : moudre; broyer le grain sous la meule dans un moulin. Quelquefois, comme le gr. *μάλλω*, employé avec un sens obscène : *βινῶ*; *per- mōlō* (Hor. S. 1, 2, 35), *mōlōtōr* (Aus., Epigr. 30, 3); cf. *depō*, *dōlō*. Ancien, technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5642; cf. aussi 5741, *mūltūs* « broyat ».

Formes nominales, dérivés et composés : *mōla*, *-ē f.* : meule (souvent au pluriel) et « moulin » (sur les différentes sortes de moulin : *m. manuēa* ou *trūsātīlis*; *m. asinārīa* ou *māchīnārīa*; *m. buzēa*; *m. uersātīlis*; *m. oleārīa*, v. Rich., s. u.). Par extension, *mōla* désigne la farine dont on saupoudrait les victimes avant de les sacrifier : *mōla etiām uocatōr far tostūm et sale sparsūm quā eo molito hostīa aspergantur*, P. F. 124, 13; de là *immōlārē* : *est mōla*, i. e. *farrē molito et sale*, *hostīam perspēsām sacratē*, P. F. 97, 22, et par suite « sacrifier, immōlēr », distingué de *māctārē* par Serv., Ae. 4, 17, *olim hostīae immōlatae dicebantur mōla salsa tactae; cum uero iactā et aliquid ex illis in arān datum, māctātē dicebantur*. Dans la Vulgate, *mōlae* désigne comme chez Theod. Prisc., Eup. 46, les « molaires », sens qu'on retrouve dans l'adjectif *mōlārīs* « de moulin, de meule », *lapis mōlārīs*, et simplement *mōlārīs m.* « meule » et « mōlārīs ». Panroman. M. L. 5641. Enfin, *mōla* a désigné « l'embryon qui avorte, avortō » (Plin. 7, 63), sur le modèle du gr. *μάλη* (cf. *aquē mōla* = *ὑδρομάλη*, Gl.), sens qui s'est conservé dans le fr. « *mōle* ». Cf. *mōlūrūm*.

mōlārīs; *molēndārīs*, *molēndārīs* (ceux-ci de basse époque); *molēndīnūm* « moulin » (Aug.); *molēndō*, *-ās* (Pompon., GLK V 309, 12); *molēnūs*, *-ā*, *-um* « moulin » (basse époque, panroman, sauf roumain, M. L. 5644), passé aussi en celtique : gall. *melin*, irl. *mulenn*; en germanique : v. h. a. *mulīna*, et en alb. *mulītī*; *molēndārīs* (Gloss., panroman, sauf roumain, M. L. 5643; passé en germanique : v. h. a. *mul(i)nāri* « Müller », etc.); *mōlētīna*, *-ē* (archaïque, cf. *lātīna*) « moulin »; *mōlētīna* « manivelle d'une meule »; *mōlō* : *est custos molēndīnī*, CGL V 621, 23. Cf. aussi *molētōr* (Ulp.), *-īō* (Ps.-Ambr.); *molētīrā*, M. L. 5645, d'où fr. « mouture »; *ēmōlō*, *-īs* (Col., Perse); v. B. W. *ēmōlū*; *ēmōlūrē* : proprement « somme payée au meunier pour moudre le grain », d'où « gain » (Cf. Cic., Fin. 3, 22; cf., toutefois, Benveniste, Latomus, 1949, 3-7); *commōlō* : moudre, broyer. Dans la Malom. Għir. est une forme *commōlātūs*, cf.

mōma ou *Commōlēda* du rituel des frères Arvales; *molō*, *-ās* dans l'Italia; *molētūdīs* : *μωλωρός* (Gl.).

Les langues romanes supposent aussi **remōlo*, **remōlīnō*, **remōlūmō*; cf. M. L. 7198-7199. Le celtique a : *irōlō*; *imōlō* « immōlātō ».

Le présent *molō* résulte du passage au type thématique d'un présent athématique **mōlō*-/**mēlō*-/**mōlō*- qui a fourni des formes en *-ō* : got. *malār* « moudre » et lit. *malū* (inf. *malīi*) « je mouds »; en e. i. r. *melīn*, *malū* « moudre », cf. arm. *malēm* « j'écrase ». Comme le celtique, l'italique offre des formes à vocalisme plein : *o* dans ombr. *kumultū*, *comōlū* « commōlōtō », *e* ou *o* (on ne peut décider) dans lat. *molō*, et des formes à vocalisme zéro : ombr. *maletū* « molītūm », *kumaltū* « commōlōtō » (d'après le participe *kumates*, *comatīr* « commōlītīs »); cf. aussi hittite *māllānī* « molunt ». Au sens de « moudre », cette racine se trouve depuis le slave et le baltique jusqu'à l'italo-celtique, tandis que, en grec, en arménien et en indo-iranien, la notion de « moudre » est exprimée par la racine de gr. *ἀπέω* « je mouds », arm. *alam* (même sens), qui n'est pas représentée en italique. Comme l'indique arm. *malēm*, la racine a en Orient un sens général : « écraser »; on peut donc rapprocher skr. *mānātī* « il écrase », *mānāpā* « écrasé ». Ce sens se retrouve, du reste, en Occident, ainsi got. *gamalāwan* « *γαντίπειν* », v. h. a. *mullen* « mettre en pièces ». D'autre part, le grec a pour « meule » le mot *μάλη*, avec vocalisme zéro sous la forme *u* qu'explique le *-ō* du type germanique de got. *ga-mālēwan*; le vocalisme de lat. *mōla* est autre, soit que le mot grec et le mot latin aient été formés indépendamment, soit que *mōla* ait reçu le vocalisme de *molō*.

Cf. peut-être *mōlēs*.

La technique de la « meule » se distingue de la technique, aussi indo-européenne, du « pilon » (v. *pīnsō*). Les deux pierres qui servent à moudre ne s'opposent pas comme les deux pièces de l'appareil servant à « pilonner », *pīlūm* et *pīla*; toutes deux sont désignées par *mōla*. Comme le grec, le latin n'a pas conservé l'ancien nom de la « pierre à moudre », skr. *grāvō* (masculin), lit. *grāvōs* et v. sl. *zrūny* (féminin), irl. *brō* (etc.).

molochīna, *-ē* (*molocīna*, *molūcīna*) f. : vêtement de couleur mauve ou tissé avec les fibres de la mauve. Emprunt au gr. *μολοχήν*. Rapproché de *mōllīs* par l'étymologie populaire; cf. Non. 540, 24, *molūcīna a molūtītē dicta*. De là *molūcīna*.

Dérivé : *molūcīnātūs* (Plt.).

molūrēmū, *-ī n.* : *non solum quo molaeūtēruntur dicitur, id quod Graeci μωλήχρον appellant, sed etiam tumor uenītris, qui etiam uirgīnibus (incidēre) solet* [v. *mōla*...]. *Cloatīus etiam in libris sacrōrum : Molūrēmū esse aiunt lignēum quoddam quadratum, ubi immōlātū. Idem Aelius in explanationē carminū Salīarīum eodem nomine appellari ait quod sub mōla supponatur. Aurelius Opilius appellātū ubi molātū, Fest. 124, 2 sqq. Sans doute emprunt au gr. *μωλήχρον*, rattaché à *mōla* par l'étymologie populaire (cf. *amīlūm*) et refait sur le type *inuolūrēmū*, *de uolūo*.*

mōma : v. *māmma*.

mōmar : *Siculi stultum appellant*, P. F. 123, 16 L. Mot grec, μόρος, avec finale en -ar, comme pél. *casnar a senex* (v. *cānus*) ; cf. μόμαρ, Lycophr. 1134, éol. μόμαρ, μωμαρίζω, Hes.

mōmen, mōmentum : v. *mouēō*.

monachus, -i m ; -cha f. : emprunts de la langue de l'Église au gr. μοναχός « moine », μονεχή « nonne », latinisé ; doubles populares *monicus*, *monuchus*, passés en roman et en germanique : v. h. a. *munch*, et en irl. *manach*, gall. *monach*. M. L. 5654 ; B. W. s. u.

Dérivés : *monachalis* ; *monachatus*, -üs, -chium, -cholus, etc.

monāriūs, -a, -um : qui n'a qu'un seul cas, indéclinable ; hybride tiré de μόνος avec suffixe latin (Gramm. Probus).

monastēriūm, -i n. : emprunt (iv^e siècle) au gr. μοναστήριον « monastère », avec un doublet populaire *monistēriūm*, auquel remontent les formes romanes du type *moustier*, le v. h. a. *munistri* « Münster » et l'irl. *mainister*. M. L. 5656.

Dérivés : *monastēriolum*, -tēriālis, -ticus, -tria.

monēdula (et *monērula*), -ae f. : choucas, oiseau ; terme de tendresse (Plt.). Ancien, usuel ; l'oiseau passait, comme la pie, pour voler les pièces d'or ou d'argent ; cf. Cic., Flac. 31, 76 ; Plin. 10, 77 ; 17, 99. M. L. 5657. Cf. *ficedula*, sur lequel a peut-être été fait *monēdula* (avec influence populaire de *monēta*?).

moneō, -ēs, -uī, -itum, -ēre : causatif en -eyō avec degré o de la racine *men « penser », du type de *noēō*, *fouēō*, etc. ; cf. mēns, proprement « faire penser, souveni », et par suite « appeler l'attention sur, avertir ». Les gloses traduisent correctement *moneō* par ὑποτυπνήσκω, *monumentum* par μνημεῖον, *Monēta* par Μνημοσύνη. *Monēta* désigne proprement le « souffleur » : -es dicuntur et qui in scena monēta histrionēs, et libri commentarii, P. F. 123, 12 ; cf. CGL II 587, 44, *monitor* qui alii memoranti dicit obilita. — *Monumentum* (*moni-*) est tout ce qui rappelle le souvenir : *uos monumentis commonefaciam bubulis*, écrit Plt., St. 63, et particulièrement ce qui rappelle le souvenir d'un mort : *tombeau* (μνῆμα), statue, inscription(s), etc. (cf. Varr., L. L. 6, 49, et les références de Goetz-Schoell, ad 1.), sens conservé dans les langues romanes ; cf. M. L. 5672 (*monu*, *moni*, *moli-mentum*, ce dernier attesté CIL X 6375, d'après *mōles* et avec dissimilation *n-m* > *l-m*) ; celtique : britt. *mynewnt*. Ce n'est qu'à basse époque qu'on voit apparaître *monumentālis*, *monumentārius*. A *moneō* se rattachent *mōnstrum*, *Monēta*, q. u.

Moneō est conservé dans l'esp. *muñir* « inviter », M. L. 5658 ; un fréquentatif attesté tardivement, *monitāre* (Fortun.), s'est maintenu en sicilien. M. L. 5661.

Autres dérivés et composés : *monēta* (-nella, Tert.) ; *monitō*, -tor, -tōrius (Sén.), -tum, -tus, -üs ; *monitō*, -ās (Ven. Fort.), qui tous développent le sens de « avertir » ; ainsi, P. F. 227, 3, oppose *oburgatio post turpe factum, castigatio* ; *monitio uero est ante commissum*. — *Monitor*, à côté de son sens technique de « souffleur, nomenclateur », a souvent celui de « conseiller, guide, instructeur » ; *monitum*, *monitus* « avertissement ». Il en est de même pour les composés : *ad-*, *com-* (et *recom-*,

prae-, *re-*, *sub-moneō* (rare), conservé dans quelques langues romanes ; cf. entre autres, v. *monēta* et M. L. 8383 ; *admonētiō*, *commonefaciātiō* et leurs dérivés. Cf. aussi M. L. 180, **admonestāre*, *V. meminī* et *mōnstrum*.

Monēta -ae, f. : surnom de Junon, cf. Cic., Diu. 45, 101, qui a servi à Livius Andronicus pour traduire Μνημοσύνη ; puis nom du temple où elle était adorée où l'on frappait la monnaie ; par suite la frappe elle-même et la monnaie, sens conservé dans les langues romanes, M. L. 5659, en germanique : v. h. a. *münze* « Münze » et *munizāri* « Münzer », et en celtique *monad*. C'est à ce dernier sens que se rattachent *monatālis* « relatif à la monnaie, monnayé » et *monatāne* « monnayeur ». Pour la formation, cf. *obsoletus* (solo Lūcētius/lūcēd ; *facētus*, etc. Toutefois d'après Assmann, Klio, 6, 477 sqq. (cf. Babelon, R. Arch. 20 (1912) p. 419 sqq.), *Monēta* au sens de « monnaie » serait d'origine phénicienne, et emprunté comme la plupart des noms de monnaies, cf. *as* ; et le rattachement à *monēta* serait dû à une étymologie populaire. On a pensé aussi à une origine étrusque, sans preuve.

monile, -is n. : et *mulierum ornatus dicitur et eorum praependens a collo*, P. F. 123, 13. Depuis Afranius, R³ 204. Conservé dans le dialecte italien de Vérona. M. L. 5660.

Dérivé d'un mot signifiant « nuque » ; cf. skr. *māṇya* « nuque », av. *manaoθri*, gall. *munwgl* et irl. *muin* « cou ». Les notions de « nuque », de « objet saillant » étant liées, comme on le voit par gr. λόφος « colline » et « nuque » et hom. δειράς « éminence » (de *deiρή* « nuque, cou ») et par av. *grīvā* « éminence » et « nuque », on rapprochera donc lat. *mōns*, etc. (v. ce mot). Le mot signifiant « nuque » sert aussi à indiquer la « crinière » (d'un cheval) ; ainsi, le correspondant slave *grīva* de indo-iran. *grīvā* signifie « crinière » et aussi, en russe, « éminence ». Cf. le sens germanique du mot parent de skr. *māṇya* dans v. h. a. *mana*, v. ang. *manu* « crinière » et aussi irl. *mong* « crinière » ; ceci rend compte du second sens de *monile*. Quant à l'autre sens, cf. irl. *muin-torc* « torqués », v. h. a. *menni* « collier », v. sl. *monisto* « collier » (formation obscure) ; de même, en slave, *grīvna* « collier », de *grīva*, au sens ancien de « nuque, cou ». Le mot *μανίας* désigne en grec le « collier » porté par des guerriers barbares ; il doit être d'origine gauloise ; cf. aussi μάνως ou μάνως, attesté par Pollux V 99 et par le scoliaste de Théocrate XI 41.

monna, monnula, -ae f. (bas latin) : maman, épouse, terme de tendresse, de caractère populaire, à gémelée expressive. Cf. *nonnus*, -a, *momna*, etc.

mono- : préfixe grec (de μόνος « seul ») qui à basse époque a servi à former des composés hybrides du type *monoculus* (Firm.) = μονόθελμος, conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5663 (Plaute dit *ūnculus*) ; *monosolis* (Ed. de Dioclétien), de μ. et *sōla* « soulier à semelle simple ; *monolōris* (Vopisc.), de μ. et *lōrūm* ; *monomarita* (Inscr.). L'époque républicaine connaît déjà l'adjectif *monogrammus* « fait uniquement de lignes, ébauché, décharné » (Lucil., Cic.).

mōns, montis m. (thème en -i, anc. abl. *montī* gen.

monūtūm) : mont, montagne. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5664 ; v. angl. *mount*. — Dès lors rapproché de *emīneō* par Isid., Or. 14, 8, 1.

Dérivés et composés : *montānus*, M. L. 5667, d'où *montāna* (Ital.), *montānicula* ; *cis*, *trāns-montānū* ; *Montīnū* « dieu des montagnes » et *montuōsūs* (*montuōsūs*, Vg., Ae. 7, 74), ce dernier formé d'après les dérivés de thèmes en -u- : *saltuōsūs*, *fluctuōsūs*. A basse époque apparaissent *montānūs* (Inscr.), *montānis*, qui a survécu en espagnol et portugais, M. L. 5669 (et *Montēsānī* ; cf. *pāgēnsis*) ; *monticulus*, *monticellūs* (*cellulus*), tous deux conservés dans les langues romanes, M. L. 5670, 5671. Cf. aussi **montāne*, léménin d'un adjectif **montāneus* (non attesté dans les textes, mais dont existe le dérivé *montāniōs*, Gromat., Auct. Rei Agr.), M. L. 5666, qui est à *montānūs* comme *campāneus* (-nius) à *campānūs* ; cf. aussi *terrāneus*. — Composés poétiques en *monti-* : *monticola* ; *monti-fer*, *monti-uagus*, formés sur les modèles grecs en *ōpet-*. Pour *prōmuntōriūm*, v. ce mot. Les langues romaines supposent aussi un verbe **montāre*. Cf. M. L. 5668 ; B. W. monter.

Thème en *-ii, *mōns* n'a cependant pas le vocalisme à degré zéro de ce type, que le latin a, par exemple, dans *mēns*. Ce doit donc être une forme faite sur un thème racine dont le brittonique offre, en effet, des dérivés différents, aussi avec vocalisme o : gall. *mynedd* « montagne », v. bret. *-monid* (bret. mod. *menez*) ; v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., p. 33. Le même vocalisme apparaît dans lat. *monile* (v. ce mot). D'autre part, il est difficile de séparer le groupe de *ē-min-eō* ; v. sous *minaē*. Hors de l'italo-celtique, cf. v. sl. *mēniā* « pointe de toit », et peut-être quelques mots avestiques peu attestés, cités par Bartholomae, sous *man*³ ; dans Vend. III 20, la tradition indique, pour l'ātaē *maitūm* (accusatif singulier), le sens de « pointe » d'une hauteur. V. aussi *mentum*.

mōnstrum, -ī n. : ut Aelius Stilo interpretatur, a monendo dictum est, uelut *mōnstrum*. Item Sennius Capito, quod monstret futurum, et moneat uoluntatem deorum, Fest. 122, 8. Terme du vocabulaire religieux, « prodige qui avertit de la volonté des dieux » ; par suite « objet ou être de caractère surnaturel » ; « monstre » : monstra dicuntur naturae modum egredientia, ut serpens cum pedibus, avis cum quatuor aliis, homo duobus capitibus, iecur cum distabuit in coquendo, F. 146, 32 ; et par extension, dans la langue familière, *mōnstrum mulieris* « monstre de femme », Plt., Poe. 273. M. L. 5665 a. A ce sens de « monstre » se rattache : *mōnstrūsus* (*mōnstrōsus*), formation analogique en -uōsūs, cf. *portentuōsūs* ; *mōnstrōtūs* ; *mōnstrīfūs* (-ger) ; *mōnstrīfūs* (-fūbilis), sans doute sur le modèle des composés grecs en *reparō* ; *mōnstrātiōs* (Boëce) ; *prōmōnstra* « prōdigia », etc. Le dénominatif *mōnstrō*, en passant dans la langue commune, a perdu, au contraire, tout sens religieux et signifie seulement « montrer, désigner, indiquer » (ancien, mais évité par la langue classique, rare dans Cicéron, non attesté dans César et Salluste ; sans doute familier. Panroman. M. L. 5665). De même les dérivés et composés : *mōnstrātor*, -tiō, -bilis (tous trois rares) ; *commōnstrō* (non attesté après Cicéron) ; *dē-*

mōnstrō, d'où *dēmonstrātor*, -tiō, -tiūs (usité dans la langue de la rhétorique pour traduire ἐγκωμιαστικός et ἐπιδεικτικός), -tōrius, -bilis ; *prāmōnstrō*.

A *mōnstrum* se rattache aussi *mōstellāria*, titre d'une comédie de Plaute imitée d'une comédie grecque intitulée Φάσια « le fantôme ». *Mōstellāria* (sc. *fābula*) est le féminin d'un adjectif **mō(n)stellārius* dérivé de **mō(n)stellūm* (GL), diminutif de *mōnstrum*.

V. *moneō*. Mais la formation est surprenante. Un autre terme religieux, *lustrum*, a aussi -strum.

monubilis, -e adj. : m. *lapis*, *columna*. Adjectif emprunté tardivement au gr. μόνοβολος, déformé par l'étymologie populaire, qui l'a rapproché de *monumentum*.

monumentum : v. *moneō*.

mōra, -ae f. : retard ; arrêt, pause (dans le discours) ; *mōra temporis* : délai ; barre d'arrêt, garde (d'une épée, etc.). Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *mōrō*, -āris, absolu et transifit : 1^o tarder, s'arrêter, d'où par extension « séjourner », cf. Sén., ad Luc. 32, 1, *ubi et cum quibus mōrō* ; 2^o retarder, retenir. L'expression *nil mōrātī* « ne pas s'arrêter à », ne pas se soucier de » est issue de la formule par laquelle le consul levait la séance du Sénat : *nil amplius uos mōrō*, ou par laquelle le magistrat déclarait abandonner une accusation : C. Sēmpronius *nil mōrō*, T. L. 4, 42, 8. De là Vg., Ae. 5, 400, *nec dona mōrō*. De *mōrō* dérivent *mōrāx* (Var.) ; *mōrātō* (rare, époque impériale), -tor, -tōrius « dilatoire », ferme de droit - a cunctātiō, -ae appellātiōnēs ; **mōrāc(u)lum* (Plt., Tri. 1108) ; *mōrāmentū* (Apul.) ; et sans doute *mōrāria*, sorte de plante appelée aussi *statiōnōr* ou *chamaeleōn*.

Sur *mōrōsūs*, *mōrōsūs* = *tardus*, *tarditās*, v. E. Löfstedt, Eranos XLIV 340.

Mōrō est peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 5674, *mōrātī* (esp. *mōrō*, etc., « servir ») ; la langue a tendu à remplacer le simple par les composés plus expressifs *dēmōrō* et *remōrō* (tous deux déjà dans Plaute), dont le premier surtout est bien représenté dans les langues romanes ; cf. M. L. 2552, *dēmōrō*, et 7200, *remōrō*. Le sens de *dēmōrō* ne diffère guère de celui de *mōrō*. On trouve dans César, B. G. 3, 6, 5, *nullo hoste prohibente aut iter dēmōrō*, mais 7, 40, 4, *iter eorum mōrātū atque impedit*. Virgile l'emploie quelquefois ; Lentulus le fait allitérer avec *dētineō*, Cic., Fam. 12, 15. *Remōrō* allitére aussi avec *retardō*. La langue augurale a un adjectif *remōrō* conservé par P. F. 345, 14, *remōres aues in auspicio dicuntur quae acturum aliquid remōrō compellunt*, et Aurel. Vict. Orig. Gent. Rom. 21 f. *Remōdictum a tarditate quippe talis naturae homines ab antiquis remōres dicti* ; cf. *remōra* (archaïque) et le vers d'Ennius certabāt urbē Romā Remōrāne uocarent. Autres dérivés (tardifs et rares) : *remōrāmen*, -tiō, -tor, -trīx. *Remōra* désigne aussi le poisson « echenais », Plin. 32, 6 ; cf. de Saint-Denis, *Vocab. des animaux marins*, s. u.

Autres composés : *commōrō* : retarder, arrêter (transifit et absolu), séjourner (cf. *commōnēō*). Dans la rhétorique, *commōrōtī* traduit le gr. ἐπιμονή ; cf. ad Henn. 4, 45, 58, *est cum in loco firmissimo, quo tota causa continetur, manet ut diutius et eodem saepius redditur*. A

basse époque, *commoratiō*, comme *habitatiō*, *mānsiō*, a pris le sens concret de « séjour, demeure », κατοίκησις, ζωτικός; *immorō* : s'attarder dans.

Cf. aussi *immoranter*, *incunctanter*, ἀνυπερθέτως (Gloss. Philox.).

La racine de *mora* ne se retrouve que dans le verbe dérivé irl. *maraim* « je reste ». Le rapprochement avec *memor* est aventureux.

morāciae : *-as nuces Titinius* (185) *duras esse ait, unde fit diminutivus moracillum*, P. F. 123, 5. Non autrement attesté. Rapproché de *mora*, peut-être par étymologie populaire.

morbus, -i m. : maladie. Distingué de *aegrōtiō* et de *uitium* par Cic., Tu. 4, 13, 28, *morbum appellant totius corporis corruptionem; aegrotationem morbum cum imbecillitate; uitium cum partes corporis inter se dissident, ex quo prauitas membrorum, distortio, deformitas*. Ancien (Loi des XII Tables), usuel; non roman.

Dérivés et composés : *morbeō* : ἀσθεῶ, CGL II 247, 34; *morbidus*, conservé dans les dialectes italiens, M. L. 5677, d'où *morbidō*, -ās (tardif); *morbōsus* (d'où *morbōsus*, Gloss., contamination de *morbidus* et de *morbus*); *morbōsītās*; *morbēsō*, tardif (Fortun.), qui a survécu dans le valencien *morber*, M. L. 5676; *remorbēsō* (formé d'après *recrūdēsō*?), Enn., Inc. 37; *Morbōnia*, formation plaisante, cf. Suét., Vespr. 14, comme *Populōnia*, *Mugiōnia*, etc.; *morbifer*, -fīcōs, -fīcō (Cael. Aur.; cf. *vocōtōtōs*, -tōtō) rares et tardifs. L'adjectif et le verbe qui correspondent le plus souvent à *morbus*, c'est *aeger*, *aegrōtō*.

La ressemblance avec *morior* doit être forteuite. Le nom de la « maladie » diffère d'une langue indo-européenne à l'autre, ce qui rend vain de chercher l'étymologie de *morbus*.

mordeō, -ēs, *momordi* (*memordē* et *-morsī*), **morsum**, -ēre : mordre. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5679. Les formes à *ē* *mordēre* que supposent les langues romanes ont dû être refaites sur *momordi*, *morsum*; cf. *tondēre*, *spondēre*, etc. — Sens physique et moral, propre et figuré, e. g. Cic., Att. 13, 12, 4, *ulde me momorderunt epistulae tuae*; Tu. 4, 20, 45, *mordēri conscientia* (cf. l'emploi figuré de gr. δέοντο). Même emploi de *mordāx*, *mordācītās*, *remordeō*, cf. Lucr. 3, 827, *praeteritūs male admissis peccata remordēt*, qui s'est conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 7201, *remordēre*, -dēre; B. W. *remordē*.

Dérivés et composés : *mordāx*, -ācīs; *mordācītās*; **mordācia* (formé comme *audācia* et supposé par les formes romanes, M. L. 5678); *mordāgō*: morelle noire; v. André, *Lex.*, s. v. formation du type *uorāz*, *uorāgō*.

mordicus, adv. : δέοντο. Sans doute ancien adjectif pris adverbialement. Est à *mordeō* comme *medicus* à *medeō*; cf. M. L. 5680 a; la forme d'ablatif *mordicibus* attestée par Non. 139, 32 dans Plt., Au. 234 (les manuscrits de Plaute ont *mordicus*) semble amenée par le parallélisme de *cornibus*; le nominatif *mordex* n'est attesté qu'à partir d'Apulée; *mordicō*, -ās, M. L. 5680; *mordicātō* (Cael. Aurel., Diod.); -tīus; *morsum*, -ēi (Cic., N. D. 1, 10, 26): 1^{re} condition mortelle, mortalité; quelquefois « mort »; 2^{re} humanité (époque impériale), sens dérivé de *mortālēs*; *mortālēt* (latin ecclésiastique), M. L. 5691 a, 5692; irl. *marlaid*; *im-*

morsus, -ūs m. : morsure, M. L. 5691; fr. *mors*; (Orib.); *morsiuncula*; *morsicō*, -ās, formation populaire en -tō comme *mordicō* (cf. *fidicō*, *masticō*, M. L. 5690, d'où *morsicātō*; *morsicātīm*; *morsicātūs* (Gloss. Philox.).

admordeō : mordre à (sens physique et moral), M. L. 181 et 182, **admordium*, **armordium*; *commodē*; *memorsus* : mordu, entamé profondément.

Le seul rapprochement plausible est celui de *mardati*, véd. *mrādāte* et *mardayati* « il broie ». En dehors de ces verbes, on ne peut comparer que des mots dont le sens concorde peu avec celui de *mordēre* et dont les emplois divergent entre eux aussi bien que les formes. On ne cite aucune racine indo-européenne signifiantement « mordre ». La plus claire est celle de δέοντο, qui a des correspondants hors du grec, mais que le latin ignore. Formation itérative comme *spondēre*.

morētūm, -ī n. : mets rustique, composé d'herbes d'ail, de fromage et de vin (Vg., Ov.). Dérivé : *morētūs*. Rappelle pour la formation *acētūm*, de *aceō*.

Pas de rapprochement net. L'explication par **mortum*, cf. *mortārium*, que propose F. Müller se heurte à des difficultés à la fois phonétiques (dissimilation hors des conditions normales) et sémantiques.

morior, -ēris, *mortuōs sum*, *morī* : mourir; *mortītis* f. (thème en -i; acc. pl. *mortītis*, Vg., Ae. 10, 854; gén. pl. *mortūtum*, Tac., H. 3, 28) : mort. Usités de tout temps. Panromans. M. L. 5681 et 5688. Celtique, [n] *mart* « mors ».

A côté de *morior*, -ēris, il y a des traces d'une flexion en -i; on trouve des scissions telles que *morītūs* (Enn.), un infinitif *morītūs* à l'époque archaïque. Cette dualité de conjugaison s'est maintenue dans les langues romanes, qui attestent à la fois **morere* et **morīre* (le dernier type étant le plus fréquent). Le participe futur est *morītūs*, qui est sans doute fait d'après *perītūs* et dont la forme s'est étendue à tous les verbes désignant la naissance par opposition à la mort : *nascītūs*, *orītūs*, *parītūs*; sur le participe passé *mortūs* (-tuos), v. ci-dessous; *mortuōs* s'est, du reste, simplifié dans la langue parlée; cf. les formes romanes du type fr. *mort*, ital. *morta*, M. L. 5695. De *morior* est conservé le vieux participe *moribundus*.

Dérivés et composés : *mortālēs* adj. : mortel, souvent substantivé au pluriel *mortālēs*, terme usité fréquemment en poésie ou dans le style noble pour désigner les « mortels », c'est-à-dire les hommes, par contraste avec les « immortels », c'est-à-dire les dieux, opposition littéraire qui doit être à l'imitation du couple antithétique grec *φυτός*, ζύμποτος; le *mortālībus aegris* ou le *miseris mortalibus* de la poésie lucrétiennne est la transcription de l'homérique δέοται φυτόται. Aussi *mortalēs* au sens de *homines* ne s'emploie-t-il chez les bons écrivains qu'en vue d'un effet emphatique. Virgile écrit, de même, *mortalīa*, Ae. 1, 462, pour désigner ce qui concerne les mortels. Dérivés : *mortalitās* (premier exemple dans Cic., N. D. 1, 10, 26): 1^{re} condition mortelle, mortalité; quelquefois « mort »; 2^{re} humanité (époque impériale), sens dérivé de *mortalēs*; *mortalēt* (latin ecclésiastique), M. L. 5691 a, 5692; irl. *marlaid*; *im-*

mortalis; *immortalēs*; *immortalitās* (Cic.); *immortalētūs*; *immortalitūs* (création de Turpilius d'après *diuītūs*).

mortītūs : adjectif de la langue rustique, demeuré dans certaines langues romanes, M. L. 5694, et en cela : irl. *muirtchenn*, qui s'applique aux animaux : *in sacrī ne mortītūnum quid adsit*, Varr., L. 1, 7, 84; d'où *mortītūna*, -ōrum « carcasses, charognes », passé en germanique, sous la forme **mortītūnus* > ags. *myrten* (flæsc). F. Müller le suppose dérivé d'un adjectif **mortītūs* et compare *canticum*, *hosītētūs* et *libertītūs*, *repentītūs*. On pourrait rappeler d'une manière plus topique *medeō*, *medītūs*, *medītūtūs*. Mais peut-être *mortītūs*, qui ne s'applique qu'aux animaux, est-il simplement formé par analogie d'après les adjectifs en -cīnus du type *berbēcīnus*, *hīcīnus*, *porcīnus*, *sorcīnus*, *uaccīnus*. On a dit *mortalēna carō* (d'où -i *clāūt* « cors au pied », Plin. 22, 108) d'après *berbēcīna carō*. Cf. aussi *mortītūnūm* (Rufin., Jérôme.).

De *mortuōs* dérivé : *mortuālia* n. pl. : habits ou chants de deuil (archaïque, Naev.); *mortuārius* : mortuaire; *mortuōs* (Cael. Aur.); *mortuīcola* = *vēxpo-* *άρχης* (Rustic.).

Un désidératif *mortūtīō* (*mori-*) est attribué à Cicéron par un grammairien de basse époque (Aug. Reg., GLK V 516, 17).

morītūr (classique) = θανατηρός, -ferō; *morītūs*; *ferō*, -ās; *ficātō* (latin ecclésiastique), -ficābilis (Lucil.); *morītēna* (Inscr.); *commorītūs* : mourir ensemble; *Commorītēna*, titre d'une comédie perdue de Plaute imitée des Συναποθήκαις de Diphile; *ēmōrītō* (cf. *dēpērō*), renforcement de *morītūr*; *ēmōrītō* :achever de mourir (aspect déterminé; cf. Plt., Ps. 1221) = *κατα-* *θένα*; *imōrītō* (poétique et prose impériale) : mourir dans, ou à propos de (calque de ἀνθρώπω, lui-même rare et poétique); *intermōrītō* : être en train de mourir; *intermōrītōs* : à demi-mort, et aussi « mort ». Ne diffère guère de *morītūr* : l'addition du préfixe semble due à l'influence de *intērētō*, *intēfītō*. Aussi *ob-*, *per-mōrītūs* (tardifs).

Certaines formes romaines supposent aussi **admōrītūr*, **armōrītūr*, M. L. 183; **admōrītē*, **admōrītā*, **admōrītē*, M. L. 184-186.

La racine i-e. **mer-* « mourir » fournit un aoriste radical athématique indiqué par véd. *amīta* « il est mort » (opt. *mūriya*); l'arménien a l'aoriste *merāy* « je suis mort ». Le présent, nouvellement formé, diffère d'une langue à l'autre : skr. *mriyātē* « il meurt », av. *miryētē*, et aussi skr. *mārātē*; v. sl. *mīrē* (avec un vocalisme autre que celui de skr. *mārātē*); lit. *mīrētū* « je meurs »; arm. *merānīm* « je meurs ». Lat. *morītūr* pose un problème : si, comme il est probable, l'o repose sur i-e. o, le présent *morītūr* a été fait, ainsi qu'*orītūr*, sur une forme athématique à vocalisme o; si or représente r, cet or serait dû à l'action de *mōrītūs*, *mōrītūs*. Dans une notable partie du domaine indo-européen, le verbe a disparu, remplacé par des euphémismes; ainsi en grec, cf. *φυτό*, ζύμποτος et *μόρτω*, ζύμπωτος (Hes.) en attestent l'existence ancienne; notre aussi l'imparfait du thème en *-te- : ζυμότεν· δηθόθεν (Hes.).

En face de l'adjectif signifiant « vivant », i.e. **gwyēo*, le celtique a une forme avec même finale empruntée à

la forme élargie **gwyēu* de la racine **gwyeyō-*, **gwyē-* / *ō-* « vivre » : irl. *marb*. Le slave et le latin ont, sans doute de manière indépendante, un compromis entre pareille forme et l'adjectif en *-to-; cf. skr. *mṛtih* « mort » et hñ. *φυτός* (forme éolienne), soit sl. *mṛtvū*, lat. *mōrītūs*.

Le nom de la notion, *mōrīs*, repose sur **mrti-*, sans doute tiré d'un composé, comme on l'entrevoit par v. sl. *sū-mrūtū*. Comme dans skr. *mṛtih*, il a été fait, d'après le verbe, une forme simple en latin; le cas est le même que celui de *mēns*.

moror : v. *mōrīs*.

mōrōsūs : v. *mōrīs*.

Morta, -ae f. : nom d'une des Parques; cf. Liv. Andr., quando dies adueniet quem profata Morta est, ap. Gell. 3, 16, 11, et Caesellius, ibid., tria sunt nomina Parcarum, *Nona*, *Decima*, *Morta*. Correspond sans doute à Λάχησης et doit être de même racine que gr. *μοῖρα*; cf. *mereō*. M. Marstrander, Symbolae Osloenses, 6, p. 52, écarte le rapprochement avec gaul. *Rosmerta* et préfère rattacher à *mōrīs*, *mōrīs*, le nom propre qu'il considère comme un « ancien abstrait comparable à *porta*, *multa* ». C'est peu probable; mais la forme a pu être influencée par un rapprochement avec *mōrīs*.

mōrārium, -ī n. : 1^{re} mortier, récipient où l'on pile et pétrit certaines substances avec un pilon, *pistillūm*; puis tout objet ressemblant à un mortier; 2^{re} substance triturée dans un mortier, pomade. Diminutif : *mōrāriolum*. Ancien (Plt., Cat.). Panroman, sauf roumain. M. L. 5693 et 5692 a; germanique : v. angl. *mōrētē*; v. h. a. *mōrāri*.

Aucune étymologie sûre. Cf. *mōrētūm* et *mōrēdē*.

mōrūs, -ūs f. : *mōrītēr*; *mōrūm* n. (bas latin *mōrā*) : mûre. Panroman. M. L. 5696 (et germanique : v. h. a. *mōrbōum* et *mōrās*, *mōrā* « vin de mûres », de **mō-* *rātū*; celtique : gall. *muyar*, etc.) et M. L. 5696 a. Cf. aussi **mōrīcula*, M. L. 5681 a; **mōrīnus*, 5684 a.

Cf. gr. *μόρω* « mûre »; trace de δанс dans *mōrā* *συκάμινα* (Hés.). Emprunt au grec, ou plutôt à une langue méditerranéenne, comme *ficus*, etc. Hypothèse peu vraisemblable chez Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I 67.

mōrūs, -a, -um : fou. Emprunt au gr. *μόρός*, quelquefois substantivé : *mōrūs*, *mōrā* « un fou, une folle ». N'est guère attesté que dans Plaute, avec l'adverbie *mōrē* et le composé *mōrōlogus* = *μωρολόγος*. Allitéré avec *mōs*; cf. Plt., Men. 571, *utimur maxime more mōro-* *molesque*, et Tri. 668. Nérōn en avait tiré par plaisir une forme *mōrāri* (équivocant avec *mōrātē*) : *mōrāri eum* [= *Clāudium*] *inter homines desisse, producta prima syllaba iocabatur*, Suét., Ner. 33. Cf. aussi *mōrītē*, -ōnīs (époque impériale).

mōs, **mōris** m. : manière de se comporter, façon d'agir, physique ou morale, déterminée non par la loi, mais par l'usage. Désigne aussi souvent la coutume : *mōs est institūtūm patrīum*, i. e. *memoria ueterum pertinens maxime ad religiones caerimoniasque antiquorūm*, F. 146, 3, et s'unit ou quelquefois s'oppose à *lēx*, e. g. Plt., Tri. 1037, *mōres legēs perduerunt iam in potestatem suam*; 1043, *legēs mori seruunt*; Cie., Uniu. 11, 38, *legi morique parentum est*. S'emploie également dans le

sens de « caractère », et dans ce cas souvent au pluriel *mōrēs* « les mœurs », τὰ ἡρῆ; de là *mōrālis*, qui traduit ἡρῆς, créé par Cic., Fat. 1, 1, quia pertinet ad mores, *quos ἡρῆ Graeci uocant, nos eam partem philosophiae de moribus appellare solemus. Sed decet augentem linguam Latinam nominare mōrālis*; et à basse époque *mōrālitās* (Tert.); et aussi *mōrātus* (cf. *barba/barbatus*) « pourvu de mœurs », généralement joint à un adverbe *bene, male, rectē*; d'où *malemōrātus* : δύστροτος, κακότροπος (Gloss.).

Mōs dans le sens de « caractère » a souvent la nuance péjorative de « humeur, fantaisie »; de là *mōrōs* « qui suit son humeur, difficile, capricieux, chagrin », *mōrōsē, mōrōsītās*; cf. Cic., Tu. 4, 24, 54, *bene igitur nostri, cum omnia essent in moribus uitia, quod nullum erat iracundia foedius, iracundos solos moros nominauerunt*; et l'expression *mōrem gerere alicui* « supporter l'humeur de quelqu'un, accomplir ses fantaisies », dont sont tirés *mōrīgerus, mōrīgerārī, mōrīgerātiō*, qui sont plutôt de la langue familière. Il est possible que le rapprochement de *mōs* ait joué un rôle dans cette spécialisation de sens. Sur *mōrōs* = *bene mōrātus*, v. Löfstedt, *Eranos* XLIV 340.

Mōs allitére souvent avec *modus*, e. g. *mōre modōque*. De là, en poésie et dans la prose tardive, l'emploi de *mōs* dans le sens de *modus* : *ainsi mōrem* « à la manière de », *suprā mōrem* « suprā modum », *sine mōre* « sine modō », e. g. Vg., G. 1, 245, *elabitur anguis in morem fluminis*; Flor. 3, 8, 6, *pecudum in morem*; Vg., G. 2, 227, *rara siu in suprā morem si densa*; Ae. 7, 377, *immensam sine more furit lymphata per urbem*; Ae. 6, 852, *pacique imponere morem*.

Enfin, en poésie, *mōrēs* est parfois abusivement employé pour *légēs*; cf. Vg., Ae. 1, 264, *moresque uiris et moenia ponet* (par recherche de l'allitération).

De *mōs* existent les composés vulgaires *benemōrius*, dont le féminin est dans Pétrone 61, 7; *malemōrius* = κακοήθης (Gloss.), qui est sans doute à ne pas confondre avec les formes syncopées de *benemōrius*. On a voulu y rattacher un superlatif *benemōrientissima* qu'on lit sur une inscription tardive; cf. Boll. di archeol. dalmata 23, 343 et Glotta 11, 262. Mais ce dernier peut se rattacher à *morior* et désigner une personne dont la mort a été sainte. Du reste, il a pu se produire des associations d'idées qui ont amené des confusions de sens et d'emplois, et dans *benemōrius* les uns pouvaient penser à *mōs*, d'autres à *mōrēs*, d'autres à *memoria*.

Vnimōris = μονότροπος (Ital.).

Glose obscure dans P. F. 149, 5 L. : *moscillis Cato* (Inc. 33) *pro paruis moribus dixit*.

Mōs, ancien, usuel, n'a subsisté en roman que dans le fr. *mœurs*, M. L. 5698 et v. prov. *mōrs*, f. pl.; mais le celtique a : irl. *mōs*, *moroil* *mōs*, *mōrālis*.

¶ Sans doute mot indo-européen qui, pas plus que *fās*, n'a hors du latin un correspondant. Les divers rapprochements proposés ne satisfont ni pour la forme ni pour le sens. Cf. pour la forme, *rōs*, *flos*.

mōtacilla, -ae f. (mōticella) : hoche-queue; *quod semper mouet caudam*, Varr., L. L. 5, 76. Peut-être étymologie populaire. Il y a dans Hésychius une glose μῆτριξ· δρυς ποιέσ·!

mōtarium, -ī n. : filasse, charpie (Pelag.). Ensuite au gr. *mōtētōs*, diminutif de *mōtēs*, même sens.

mōuēd, -ēs, *mōuī*, *mōtūm*, *mōuēre* : transitif solu « mouvoir, bouger » et « se mouvoir », sens alternatif, surtout au participe présent *mōuēō* et parfait *mōtūm*. S'emploie, comme le gr. *xivēō* qu'il recouvre, au physique et au moral, e. g. *mōuēre animōs* « exciter, émouvoir », et le sens moral est prédominant dans certains composés : *commōuēd*, *permōuēd*. Ancien, usuel, classique. Panroman (sauf roumain). M. L. 5703; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *mōtūs*, -ūs m., *mōtū* (-ūs), tous deux classiques, mais le premier est plus fréquent et plus varié dans ses acceptations.

(rare, depuis Mart.); *mōtōrius* (tardif; terme de la mortique *mōtōrius fābula*, par opposition à *stātūs* comme στάσιμος à καντυκός); *mōtiūcula* (época impériale); *mōbilis*, *mōbilitās* et *immōbilis*, *bilis* (= ἀκληντος, ἀκνητος); *incommōbilitās* (= ἀκληντος, ἀκνητος); *mōtūs* : relativ au mouvement (chacun); *mōmen* n. (rare et poétique; surtout lucréien) : remplacé par *mōmentum*, qui a à la fois un sens abstrait « impulsions, mouvement, changement » et un sens concret « poids qui détermine le mouvement de l'inclinaison de la balance », d'où des sens divers : 1^o un sens moral « cause qui détermine une décision dans un sens, influence, motif »; 2^o le *mōmentum* étant généralement un poids léger, « point, parcelle, petite division » et spécialement « petite division du temps »; *mōmentum (temporis)*, synonyme de *punctum*, cf. *ad mōmentum* (tardif); 3^o enfin, le *mōmentum* venant s'ajouter aux autres poids, « surcroit ». Irl. *mōmīnt*. Dérivés (tardifs) de *mōmentum* : *mōmentālīter* (Fulg.); *mōmentāna* (Isid.) : petite balance d'orfèvre; *mōmentaneus*, *mōmentārius*, *mōmentānus* : « momentané ».

Fréquentatifs : *mōtō*, -ās (depuis Virg.); *mōtātor*, -ābilis; *mōtiō* (Gell.). Certaines formes romaines supposent aussi **mōuītā*, M. L. 5705, qui peut être, du reste, un dénominaif de **mōuīta* (fr. *meute*, v. fr. *muel*). M. L. 5704; B. W. s. u.

admōuēd : approcher; *admōtō*, *āmōuēd* : écartier, éloigner; dans la langue juridique, enlever, dérober; *āmōtō* (Cic.); *commōuēd* : mettre en mouvement, ébranler; le sens « déterminé » apparaît encore dans Cic., Verr. 5, 95, (*signum*) *nulla lababat ex parte cum... subiectis utibus conarentur commōuēre*; le préfixe a aussi la valeur augmentative, surtout au sens moral de « émouvoir ». M. L. 2089; *Commotiae Lympheae* : *ad lacum Cutiliensem a commotu, quod ibi insula in aqua commōuet*, Varr., L. L. 5, 71; *commōtō*, *ātiūcula* (Cic.), *tus*, -ūs; -ōtō (tardif); *commōtō*, -ās (Théod. Prisc.); *dēmōuēd* : chasser, détourner de (cf. *dēpelliō*, *dēcītō*); *dīmōuēd* : écartier, disperser, dissoudre (une assemblée); *ēmōuēd* : chasser de (ni dans Cic., ni dans Cés.), M. L. 3024 a (ez-); *mōtūs* : immobile, inamovible (époque impériale); *ēmōuēd* (archaïque, cf. F. 222, 11); *permōuēd* : agiter à travers; au sens moral « remuer, émouvoir profondément »; *permōtō* (Cic.); *permōtūs* (Commod., Instr. 12); *prōmōuēd* : pousser en avant; étendre, agrandir, avancer (sens absolu); dans la langue philosophique, *prōmōtā* = τὰ προγγένεα (Cic., Fin. 3, 16, 52); *prōmōtā*

τὰ προγγένεα (tous deux tardifs); *remōuēd* : ramener, en arrière, écartier; *remōtō*; *summōuēd* : écarter, chasser, bannir, M. L. 8383 a; *summōtō* (T.-L.); *trāns-* *mōtē*.

La forme *mōtūs* a son pendant en ombrrien : *comohota oblatā* (commōuēd se trouve chez Caton avec le même sens). Skr. *mīvāt* « il déplace », à côté de *kāna-mūtāh* « poussé par le désir », donne à penser que la racine est de la forme de celles de lat. *spūd* et *suō* (cf. ces mots). Hors du sanskrit, on ne trouve que des formes en *-eu- : gr. *duēbōzōtā* « se déplacer, dépasser » et lit. *māju*, *mātū* « passer en frottant » (par exemple un vêtement). Lat. *mōuēd* serait un causatif-itératif du type de *mōeō*.

mōx adv. : bientôt. Dans la prose impériale, employé comme synonyme de *post*, ainsi *paulo mōx* (Pline), ou de *deinde*; à basse époque, confondu avec *mōdo*. Souvent joint à *quam* pour former un adverbe interrogatif *quam mōx*; cf. Fest. 314, 5, *quam mōx significabat quam cūo, sed si per se ponas mōx, significabat paullo post, vel postea*. Ancien, usuel (non dans César; se trouve dans les lettres de Cicéron); non roman.

Le mot se retrouve dans irl. *mo, mōs* « bientôt »; à ceci près, il y a des correspondances seulement en indo-iranien : skr. *māksū*, av. *mōsū* « bientôt », donc un adverbe propre à l'indo-iranien et à l'italo-celtique. Irl. *mo* montre que la forme italo-celtique repose sur **mōs*, sans voyelle finale. Cf. pour la forme *nox* « de nuit » (localit sans désinence).

mū : onomatopée, archaïque et familière, correspondant au gr. *pō*, usitée surtout dans l'expression *non facere mū* « ne pas dire mot » ou dans Pétr. 57, *nec mu ne ma argutas*. Cf. *mūgiō*, *mussō*, *muttiō*, *mūtūs*.

**mūc/muce-; mūcēd*, -ēs, (-ūl?), -ērē : moisi; se couvrir de fleurs, filer (en parlant du vin; Cat., Agr. 143, *uinum quod neque aceat neque muceat*). Ancien, technique; conservé en gallo-romain. M. L. 5710.

Formes nominales et dérivés : *mūcor*; *mūcūd* « moisi » et « morveux », M. L. 5711, 5712; *mūcēsōcō*, -is.

mūcūs, -ī m. : morve, mucus nasal (les langues romanes attestent aussi le sens de « champignon de la mèche d'une lampe »; cf. le fr. « moucher la chandelle »); sur l'emploi du pluriel *mūcūs* en latin vulgaire, v. Graur, Mél. Ling., p. 13; *mūcōsūs* « morveux » et « moisi, mal mouché » (par opposition à *ēmūntās nāris*), d'où « qui manque de flair », cf. Festus, s. u. *mugēr*; *mūcīlāgō* (*mucīlāgo*) : humeur muqueuse, mucosité; cf. *tūsīlāgō*; *mūcīlāgōnōsūs* (Cass. Fel.); *mūcē(c)inūm* n. (Arn.) : mouchoir (d'après *lacinia*, **lacinūm*); *mūcēdō* : morve (Apul.); *mūcēlūtūs* : morveux. *Mūcūs*.

A côté des formes à voyelle longue et à consonne simple existent des doubles à voyelle brève avec gémination expressive de la consonne, comme dans les mots qui désignent une disformité physique (cf. *broccus*). Certaines formes romaines remontent à *mūcūs*, *mūcōsūs*, *mūcēsūs*, *mūcārē* (Orib. lat.), dont le composé *ēmūcōsō* est attesté à Pompéi, CIL IV 1391, cf. M. L. 5706-5709, et on lit *mūcūtōdā* dans la Mul. Chir. *Mūcērē*, *mūcūd* ont abouti à fr. *moisir*, ital. *mucido*; *mūcārē* à fr. *moucher*. V. B. W. *moisir*, *moise*.

Cf. gr. *pōēta* « morve, mucosité », *pōētēpō* « nez », ἀπομūsō « je mouche », peut-être lit. *smunkū*, *smūkti* « tom-

ber en glissant », v. angl. *smūgan* « glisser », etc., qui sont loin pour le sens, comme aussi skr. *mūnācātī* « il délivré ». Une autre forme de la racine, avec suffixe nasal et guttural sonore, apparaît dans *mungō*; cf. aussi *mūgil*. Le sens premier est « être gluant, visqueux ».

mūcrō (avec ū chez les poètes), -ōnis m. : pointe (de tout objet piquant, faux, dent, feuille); dans la langue militaire, « pointe de l'épée », par opposition à *cuspīd* « pointe de la lance », puis l'épée elle-même. Par dérivation : pointe (au sens moral), acuité; et « extrémité » (éfilée). Attesté depuis Ennius. M. L. 5712 a.

Dérivés : *mūcrōnātūs* (Plin.), -tim.

On rapproche gr. *āmuksālāl* αὶ ἀλλές τῶν βελῶν παρὰ τὸ ἀμύσσεται, donc ἀμύσσω « je déchire » et lit. *mušiū, mušītī* « frapper ». Simple possibilité.

mūfriūs, -ī m. : terme injurieux, qu'on lit dans Pétr. 58, 13, *iste qui te haec docet, mūfriūs, non magister*. Étymologie et sens douteux; le maintien de f semble indiquer une origine dialectale; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. V. aussi *musmō*.

mūfrō, -ōnis m. : moufflon. Attesté dans Polémius Silvius et conservé dans certains dialectes romans, notamment en sarde. M. L. 5715; v. B. W. s. u. Mot dialectal ou d'origine étrangère. Cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. V. aussi *musmō*.

mūger: *dici solet a castrenibus hominibus, quasi mūcosus, qui talis male ludit*, F. 152, 4. Mot de l'argot militaire, « tricheur », non autrement attesté. On rapproche des mots irl. *formūgīthe* « absconditus », v. h. a. *mūhārī* « brigand », de sens éloigné. Sans rapport avec *mungō*, malgré Festus.

mūgil (et *mūgilis*), -īlis m. : muge, mulet. Cf. *mungō*; même formation que *pugil/pungō*. Proprement « le gluant, le visqueux », ce qui explique l'usage auquel on l'employait pour le supplice des adultères pris sur le fait; cf. Juv. 10, 317, *quosdam mōeoches et mūgilis intrat*; Cat. 15, 9, *raphani mūgilesque*. M. L. 5717.

Pour le sens, cf. gr. *pōētō*, *pōētōs* « poisson à peau visqueuse ».

mūgilō, -ās, -ārē : crier (en parlant de l'onagre), Anth. 726, 53.

mūginōr, -āris, -ārī : -ari est *nugari* et quasi tardē *conari*, P. F. 131, 17. Nonius donne un autre sens, 139, 4, *muginari* : *murmurare. Lucilius lib. VII (25) : mūginūr, molimur, subducimur. Atta Aquis Caldīs (4) : ... atque ita mūginantur hodie; atque ego oculusero | fons*.

Le verbe est dans Cic., Att. 16, 12, 1, *dum tu mūgināris... cepi domesticum consilium*, et dans Aulu-Gelle, 5, 16, 5. Pline, N. H. prooemium 18, attribue à Varro *mūsinor*: *dum ista, ut ait Varro, mūsinamur (mūssinamur, mūsinatūr var.)*.

Pas d'autre exemple, semble-t-il. L'explication de Nonius provient d'un rapprochement, sans doute imaginaire, avec *mūgiō*. Mot populaire, qui a pu subir diverses altérations. Cf. *bouinor*, *nātinor*.

mūgiō, -īs, -īl (-ī), -ītūm, -īrē : mugir, beugler. Se dit des bœufs et, par extension, de tout bruit sourd et profond (son de la trompette, Enn., Inc. 7, bruit du

tonnerre, de la tempête, etc.). Onomatopée tirée de *mū* qui exprime le mugissement du taureau; Quintilien, 12, 10, 31, qualifie l'M de *mugiens lūtēra*. Ancien, usuel. M. L. 519. Certaines formes romaines supposent aussi *mūgīlāre*, **mūgīlāre*, M. L. 5718; cf. *mūgīllātūs* « *μοργάλως* » (Ital.).

Substantif dérivé : *mūgītūs*, -ūs m., M. L. 5720. Les autres dérivés et composés sont rares et poétiques : *mūgītōs* (*Vesuviu*, Val. Flacc.); *admūgīō*; *dēmūgītūs* « rempli de mugissements » (fl. λ., Ov., cf. ἀπομυχόμενος Anth.); ē-, īm- (cf. ἐμψύχο), *re-mūgīō*. La glose de P. F. 57, 21, *commugento*, *conuocanto*, semble s'y rattacher; mais la forme en -ē ne s'explique pas en latin. Est-ce une forme dialectale? Cf. peut-être *Mūgīus* (-giō?), *Mūgīōnia porta*, P. F. 131, 15.

L'ombrien a *mugatu* « *muttītō* » avec le participe *muietō*. Le gr. πούχος, de *πυγή-*yo*, signifie « je gronde, je grogne »; le hittite a *mugā*(i)- « se lamenter, implorer ». Les formations faites sur *mū* diffèrent d'une langue à l'autre.

muleō, -ēs, *mulsī*, *muleōre* (le supin et le participe passé du simple ne semblent pas attestés); les exemples de *mulsus* que citent les dictionnaires proviennent non de *muleō*, mais de l'adjectif dérivé de *mel*; quant à *multus*, il a peut-être été évité en raison de sa double homonymie avec *mulus* « abondant » et *mul(c)tus* « trait », de *muleō*; les formes de composés sont soit en -*to*, soit en -*so*, cette dernière analogique du parfait en -*si*: *permulsus*, Varr., Cic., Cés., B. G. 4, 6, 5; *permul(c)tus* dans Salluste (cf. Priscien, GLK II 487, 6; *dēmulsus* dans Aulu-Gelle 3, 13, 5) : toucher doucement, caresser, palper, lécher, flatter de la main; d'où, au sens moral, « adoucir, apaiser, calmer ». Ancien, classique, mais de couleur poétique, en raison de son caractère affectif. A peine représenté en roman; cf. M. L. 5725.

Dérivés et composés : *mulcēdō* : agrément, charme (époque impériale; cf. *dulcēdō*); *mulcētra* [μουλγήθρου, Diose.]: héliotrope, tournesol; plante ainsi nommée parce qu'elle passait pour avoir des vertus calmantes; pour la formation, cf. *fulgetra* et *excretra* (Ps.-Apul. 49, 11); *mulcēbris* (Chalcid.); *Mulciber*: *Volcanus a moliendo scilicet ferro dictus*. *Mulcere enim mollire siue lenire est*, P. F. 129, 5 (doublet tardif *Mulcifer*, d'après les autres composés en -*fer*); *mulcīficō* (Gloss.).

admulcēō (Pall.); *commulcēō* (époque impériale); dē-, ē-, per-, prō-, *re-mulcēō*; et *ēmūlēō*, -ās (Greg. Tur.). Le seul qui soit d'usage courant est *permulcēō*. Pas de dérivés en *muls-* ou en *mult-*.

Cf. skr. *mēcā* « il touche », dont le vocalisme à degré radical zéro indique un ancien présent athématique non attesté. Et peut-être aussi cf. *muleō* avec le flottement *k/g* à la fin d'une racine qui fournissait un présent athématique.

Mulciber : v. *mulceō*.

muleō, -ās, -āui (forme de futur *mulcassitūs* dans Plt., Mi. 163), -ātūm, -āre : battre, maltraiter. Ancien, classique, mais assez rare, quoique attesté jusque dans Ausone. Dérivés et composés tardifs : *mulcātō*, -tor; *com-*, *dē-mulcō*. Non roman.

Pas d'étymologie sûre.

muleō, -ēs, -āui, *muleōtūm* (le -c- de *multūm*, purement graphique, a été maintenu ou rétabli pour distinguer la forme de son homonyme *multus*; un doublet *mulsum* est dans *ēmulsum* et dans *mulsūra*), -āre : traire (s'emploie seul ou avec un complément). Ancien, technique. On trouve dans les gloses des formes de *muleō* (comme *mordēre*), e. g. CGL IV 121, 43, *mulgītūr*; cf. fr. ancien et dialectal « moudre » au sens de « traire ». Les autres langues romaines ont des représentants de *muleō*. M. L. 5729.

Dérivés et composés : *mulctus*, -ūs m. (Varr.); *mul-* (Galp.) « traite », ce dernier conservé en roumain, M. L. 5737; certaines formes romaines supposent aussi **mulcta*, M. L. 5726, et *mulsīō*, 5735 : *multrūm* n., et *mulctrā* f., M. L. 5727; *multrēla* n., M. L. 5728; *multrātūm*; *mulgāre* n., tous signifiant « vase à traire »; cf. aussi **mulstātūm*; **mulstōrūm*, M. L. 5734, 5736; *ēmulgeō* : traire jusqu'au bout, tarir, M. L. 2864 (ē- et *ex-mulgere*, **exmulgia*); *immulgeō* : traire dedans, verser en trayant (rare). Cf. aussi *capri-* *mulgūs* « qui traite les chèvres », qui désigne soit un « chevrier » (Catulle 20, 10), soit un oiseau « engouement, tête-chèvre » (Plin. 10, 115), sans doute calqué dans ce sens du gr. ἀλό-θραξ, qui rappelle le type gr. ἴππη, βου-μολγός et *equimulgūs*. En français, le verbe « moudre » conservé dans certains dialectes a été remplacé par « traire », de *trahere* (et aussi par « tirer »), sans doute pour éviter l'homonymie de « moudre » de *molere*; cf. B. W. sous *traire*.

Au sens de « traire », on trouve un présent thématique de **mēlg-*, **mīlg-* dans un grand nombre de langues: lit. *melžu* (supposant **mēlg-*), v. sl. *mltōz*, gr. ἀμέληγο « je traie », v. angl. *melcan* « traire ». Mais le celtique a le vocalisme à degré zéro dans m. irl. *bligim* « je traie » (de **mligim*; cf. le préterit v. irl. *do-om-malgeō*). Ce contraste indique un ancien présent athématique qui rend compte du vocalisme radical zéro de l'irlandais et du vocalisme à degré long supposé par l'intonation de la forme lituanienne. — En sanskrit, on a la forme ancienne du présent athématique et un sens général : *mārṣī* « il enlève en frottant », 3^e plur. *mārṣī*. Un sens général apparaît aussi dans v. irl. *du-r-innail* gl. « *prōmūlgātū* », ce qui conduit à rapprocher lat. *prōmūlgāre* (v. ce mot). — Le type de *moneō* est l'un de ceux auxquels recourent les langues qui ne gardent pas les anciens présents athématiques.

mulier, -ēris f. (ancien **mulies*, comme l'indique le dérivé *muliebris*; cf. fūnūs/fūnebris) : femme, au sens général du mot : *mulieres omnes dicuntur quaecumque sexus feminini sunt*, Dig. 34, 2, 26, distinct de *uxor*, qui désigne la condition sociale et légale de l'épouse, cf. Tér., Hec. 643, *sed quid mulieris | uxorem habes*; et spécialement « femme » (qui a connu l'homme), par opposition à *ūrgō*, e. g. Quint. 6, 3, 75, *Cicerō obiurgantibus quod sexagenariam Publiliam ūrginēm duxit*: « *Cras mulier erit* », *inquit*; femme (symbole de faiblesse et de timidité; cf. Plt., Ba. 845), et en couple avec *ūr*. — A la différence de *fēmina*, n'est jamais employé comme adjectif et ne s'applique pas aux femelles. Correspond pour le sens à *yuñī*. Attesté depuis les XII Tables, usuel, et plus fréquent à date ancienne que *fēmina*; cf. B. Axelson, *Unpoetische Wörter*, p. 53. Par-

roman. M. L. 5730, *mūlier*, *mūliere*; B. W. sous *femme*.

Dérivés : *muliebris* : de femme; *muliebria* n. pl. : euphémisme pour désigner soit le « sexe » de la femme (*puendā muliebria*), soit les « règles » (= *mēnstrua*), soit le « coit » (*muliebria pati*, Tac.); *muliebriter*; *muliebītās* (à côté de *mulierītās*, tous deux dans Tertullien d'après *ūrgītās*); *mulētāriūs* (classique, mais rare) et *muliebītāriūs* « *καταγόνας* »; *muliercula* : petite femme (souvent employé dans le vocabulaire galant de la comédie, avec nuance péjorative); d'où *mulierculātūs* (cod. Théod.); *mulētō*, -ās : efféminier (Varr.); *mulērōsūs* « mulierum adpetēns », γυναικών, adjetif de Plaute, Poe. 1303 (ou les manuscrits se partagent entre *mulierōsūs*, leçon de *A*, et *muliebīsūs*, leçon des palatins *BCD*) et d'Afranius, cf. Non. 28, 25, sur lequel Cicéron a bâti *mulierōsūtās* pour traduire le gr. φιλογυνία, Tu. 4, 25; cf. Non. 142, 19; cf. *ūrōsūs*.

Le latin n'a rien gardé du nom indo-européen de la « femme » avec valeur noble, souvent religieuse : irl. *ben*, gr. γυνή, etc. *Mulier* est un nom nouveau, d'origine inconnue.

L'explication des anciens *a mollītīa...* *uelut mollīer* n'est qu'une fantaisie et n'autorise pas à voir dans *muller* un ancien comparatif — dont la forme, du reste, serait sans exemple en latin.

mulleus, -ā, -ūm : de couleur rouge ou pourpre. Adjectif appliquée spécialement aux brodequins (*calcei*) de cette couleur portés d'abord par les rois d'Albe, puis par les sénateurs qui avaient exercé une magistrature curule. Caton, Orig. VII 7, dit encore *calceos mulleos* et, après lui, *mullei* est employé seul dans le même sens. L'étymologie de Festus 128, 10, « *quos* (scil. *mulleos*) *putant a mullando dīctos*, i. e. *a suendo* », est donc à rejeter; et l'existence du verbe *mullāre*, non autrement attesté, n'est peut-être qu'une création des grammairiens pour expliquer *mullei*. — Rare et technique, conservé en macédonien et logoudorien, M. L. 5731; faut-il y rattacher le germ. *mula* « pantoufle »? Les anciens établissent un rapport entre *mulleus* et *mullus*, -ā m., nom du « rouget » ou « surmulet de mer », *barbātūs* m.; cf. Plin. 9, 65, *nomen his* (scil. *mullis*) *Fnestella a colore mullorum calceamentorum datum putat*; et l'on pourrait considérer *mulleus* comme dérivé de *mullus*. Mais, si la glose de Festus est exacte, *mulleus* appartiendrait au vieux fonds du vocabulaire latin et serait plus ancien que *mullus*, qui n'est pas attesté avant Varr., R. R. 3, 17, 6, et qui est vraisemblablement emprunté au gr. μέλλως, μέλλος. *Mulleus* et μέλλως seraient des représentants indépendants d'une racine **mel-* « tacher, souiller », dont les dérivés ont servi à désigner des couleurs dans diverses langues indo-européennes; cf. skr. *malindh-* « sale, impur, noir », gr. μέλας; μέλτος « ocre ou vermillon », gaul. (?) *melinus* color nigrus (sic), CGL V 371, 11; gall. *melyn* « jaune »; lit. *mulvas* « rougatice, jaunâtre », *mēlynas* « bleu », lett. *mēlnas* « noir », lat. *Mulvius?*; etc.; cf. Muller, s. u. *molleyos*; Boisacq, s. u. μέλλως. — Mais la plupart des mots en -ēus du latin ne comportent pas d'étymologie indo-européenne. Il peut s'agir d'un terme technique emprunté, comme *calceus*. **mullō* : v. le précédent.

mullus, -ā m. : surmulet (poisson); *m. barbātūs* : rouge barbet. V. *mulleus*. Sur le sens, v. *Préhac*, Rev. Ét. lat. 14 (1936), p. 102 sqq. M. L. 5732; B. W. *mulet*.

multa; *multa*; *multus*; *mulsum*; *mulseus* : v. *mel*.

multa, -āe (ancien *multa*, CIL I² 366; les graphies *multa* sont dépourvues d'autorité, sans doute dues à un rapprochement avec *mulcō*, imaginé faussement par les grammairiens) f. : amende (= ζητόει), payable d'abord en bestiaux, moutons et bœufs (cf. Varr., L. L. 5, 95; Gell., 11, 1), auxquels la loi Aternia substitua un équivalent en monnaie; de là dans Festus 128, 1, -*m Varro ait poenam esse, sed pecuniarum*. Puis, en général, « punition ». Cf. aussi Varr., L. L. 5, 177, *cum (in) dolium aut culleum unum addunt rustici, prima urna addita dicunt etiam nunc (scil. multa)*. Conservé seulement dans le dialecte de l'Engadine; cf. M. L. 5738.

Dérivés : *mūtō*, -ās (et *multītō*, Cat.) : frapper d'une amende; puis, dans la langue commune, priver quelqu'un de quelque chose par punition; et généralement « punir, condamner à »; *multātīō* (Cic.); *multātīcūs* (molt-, -tūcūs (cf. *empītīcūs*) : -a pecūnia, -um aces; cf. *ūtīcūs*.

Mot italien, samnite d'après Varron ap. Gell. 11, 1, 5, osque au témoignage de Festus, P. F. 127, 14; cf., *multātī* gén., Spolète, CIL I² 366; *multātē* inf., Lucéria, CIL I² 401; *multātō* abl., Firmum Picenum, CIL I² 383; osq. *multātām* « *multātām* », *multātām* « *multātā* », *multātākād* « *multātācīā* », ombr. *motar* gén. sing. « *multātā* ». Sans correspondant hors de l'italique.

multīcūs, -ā, -ūm : épithète appliquée aux étoffes, non attestée avant Juvénal et qui semble correspondre pour le sens au gr. πολύμυτος. Le neutre pluriel *multīcūa* est substantifé et glose *genus uestis pluribus coloribus confectae*, CGL V 653, 5, ou *genus uestis quae multātīcūa habet*, CGL V 524, 7 (cf. la leçon *multīcūias* dans Valerian. Aug. ap. Vop. Aur. 12). Peut-être de **multīcūias*, cf. Plin. 8, 196, *plūrīmū līcīis texere, quae polīmīta appellant, Alexandria instituit, corrompu en multīcūias sous l'influence des adjectifs en -īcūi du type *emptūs/empītīcūs, nouūs/nouīcūi* »; etc.*

multīlāgō (*multīlāgō*), -īnīs f. : autre nom de l'eu-phore ou τιθημάτος; ainsi nommée en latin à cause de ses laitiers : *m. caprātīa*, dans Ps.-Apul., Herb. 109, 18, dite aussi *caprātō*. Appartient au groupe des noms de plantes en -āgō, -īlāgō, cf. *lappātō*, *tussīlāgō*, etc.; v. Ernout, *Philologica*, I, p. 171. Ces formes, populaires et mal fixées, sont le plus souvent sans étymologie.

multus, -ā, -ūm : abondant, nombreux : *cum auro et argento multo*, Plt., Ru. 1295. Le neutre *multūm* s'emploie substantivement au nominatif et à l'accusatif avec un complément déterminatif : *m. auri* « beau-cou d'or »; le pluriel *multī*, -āe, -ā signifie « nombreux », *multī hominēs*; substantivé, il désigne le grand nombre, la foule (cf. gr. οι πολλοί), d'où l'expression *ūnus ē multī*; le neutre *multā* s'emploie dans des idiotismes, comme *nē multā* (scil. *dīcam*), *nē multis* « pour abréger ». *Multus* se dit également du temps, *ad multūm diem*, *multā nocte*, etc., ou de l'espace dans le sens de « qui se trouve en de nombreux endroits »; de là le sens

de « qui se multiplie, qui se prodigue » (cf. l'emploi de πολύς en grec, notamment dans Polybe) : *in operibus, in agmine atque ad uigilias multus adesse*, Sall., Iug. 96, 3 ; et parfois avec une nuance péjorative *heu, hercle hominem multum et odiosum*, Plt., Men. 316 (de même dans Catulle 112, 1) ; il est faux d'expliquer ce *multus* par **multus* ou par *molitus* (Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 342). A quelquefois aussi le sens de « excessif » ; cf. Corn. Nep., Att. 13, 5, *supellec modica, non multa* ; Cic., N. D. 2, 46, 119, *nolo in stellarum ratione multus uobis uideri*. Mais il est impossible de décider lequel de ces deux sens : « abondant » ou « excessif » est le plus ancien. Adverbes : *multum* (sur l'emploi avec un adjectif, v. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 77) et *multō* (cf. πολύ and πολλῷ). *Multus* est demeuré dans les langues romanes, M. L. 5740. Le comparatif et le superlatif sont fournis par un autre mot : *plūs, plūrēs, plūrimus*, q. u., tandis que *melior* sert de comparatif à *bonus*.

Dérivés et composés : *munditia* et *munditiēs* (archaïque), M. L. 5747 a ; *mundō, -ās* (latin impérial) : *-trix, -tōrius, -tōi* (Ital.) ; *mundulus, -a, -um* (archaïque) ; *mundulē* ; *mundē* adv., M. L. 5746 ; *mundētēr* ; *com, ē-mundō* : nettoyer, purifier (langue rustique, Colum., Vulg.), M. L. 2865 ; *circum-, permundō* (Ital., d'après le gr. δια-, περι-χαθάπω) ; *praemundō* (tardif) ; *immundus* : sale, impur, immonde, conservé en logoudorien avec le sens de « diable », M. L. 4289 (cf. l'emploi de *mundus* dans la langue de l'Église, notamment dans l'expression *cor mundum*, d'où *mundicors*, Aug., χαθάρδες τῇ χαρδὶ) et ses dérivés ; *mundicina* : dentifrice (Apul.), d'après *medicina* ? ; *mundificō* (bas latin) ; *remundō* (bas latin, conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 7203).

Mundus et ses dérivés sont fréquents dans la langue écrite comme dans la langue parlée. Dans la langue rustique, ils ont été employés en des acceptations spéciales (cf. *mundus ager*, Gell. 19, 12, 8) que reflètent les dérivés romans du type fr. *monde*, *émonde*, etc., B. W. s. u. Beaucoup de composés tardifs sont des traductions du grec dues à la langue de l'Église : *immundabilis* (Tert.) = ἀκαθάρτος.

Nombreux composés en *mult-*, *multi-* ; cf. *multanimis* ; *multanus* (Gl.) ; *multibibus* (Plt.) ; *multicaulis* ; *multifarius* ; *multifidus* ; *multiformis* ; *multigenus* (-*generis*, -*generus*) ; *multiuigus* ; *multimodis* adv., et tardif *multimodus*, *-a, -um* (Apul.) ; *multinōdus* ; *multipēs* et *multipēda* « scolopendre » ; *multiplex* et ses dérivés *multipēcō*, etc. Beaucoup de ces formes reproduisent des composés grecs en πολύ-, πολλ-, e. g. *multannus* = πολυετής, *multangulus* = πολύγυρος, *multifructus* = πολύκαρπος, *multipēs* = πολύπονος, *multiplex* = πολλαπλός, etc.

Cf. gr. μέλλα « beaucoup » et, peut-être, le mot lette à peine attesté *milns* « abondant ». V. *melior*.

L'ɪ de *multimodis* s'explique difficilement en partant de *multis modis* ; mieux vaut y voir l'ablatif d'un composé, comme dans *omnimodis*, *mīrimodis* (scil. *modis*).

mūliānum (*cotōneum*) n. : genre de coing hybride. De *Mulius*.

mūlus, -I m., **mūla**, -ae f. (dat. abl. pl. *mūlābus*) : mulet et mule. Comme *asinus*, sert de terme d'injure. Ancien (Cat.). M. L. 5742. Germanique : v. h. a. *mūl*, etc. ; celtique : irl. britt. *mul* ; gr. mod. πούλαπτι ; bulg. *măle*.

Dérivés et composés : *mūlinus* ; *mūliō*, -ōnis m. : muletier ; *mūliōnicus* et *mūliōnius* ; *mūlāris*, -e : m. *herba* ; *mūliōtūris* ; *mūlōmedicus*, -īna (Vég.) ; *mūlociārius* (Gloss.). Cf. *mūscella* et *mūsmō*.

L'āne n'étant pas indo-européen, le nom du « mulet » doit être méditerranéen, comme celui de l'āne ; sans doute asianique. L'albanais a *mūsk* « mulet ». V. Niedermann, Mél. Meillet, p. 101 sqq.

mūndus, -a, -um : propre, d'où soigné, coquet, élégant. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5748. Le neutre *mundum* est employé dans l'expression (archaïque, Plt., Enn.) *in mundō habēre* ou *in mundō esse* « avoir à sa disposition », « être à la disposition de », équivalent de *in promptū habēre* ou *esse*,

où *mundus* a le sens de « équipé » (comme *ornātus*), sens qu'on retrouve, par exemple, dans Enn., A. 146, *Ostia munita est : idem loca naubis pulcris | munda facit*. Cf. l'expression de Serv., Aen. 3, 204, *extra paginam in mundo* « dans l'espace libre (la marge) hors de la page ».

Dérivés et composés : *munditia* et *munditiēs* (archaïque), M. L. 5747 a ; *mundō, -ās* (latin impérial) : *-trix, -tōrius, -tōi* (Ital.) ; *mundulus, -a, -um* (archaïque) ; *mundulē* ; *mundē* adv., M. L. 5746 ; *mundētēr* ; *com, ē-mundō* : nettoyer, purifier (langue rustique, Colum., Vulg.), M. L. 2865 ; *circum-, permundō* (Ital., d'après le gr. δια-, περι-χαθάπω) ; *praemundō* (tardif) ; *immundus* : sale, impur, immonde, conservé en logoudorien avec le sens de « diable », M. L. 4289 (cf. l'emploi de *mundus* dans la langue de l'Église, notamment dans l'expression *cor mundum*, d'où *mundicors*, Aug., χαθάρδες τῇ χαρδὶ) et ses dérivés ; *mundicina* : dentifrice (Apul.), d'après *medicina* ? ; *mundificō* (bas latin) ; *remundō* (bas latin, conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 7203).

Mundus et ses dérivés sont fréquents dans la langue écrite comme dans la langue parlée. Dans la langue rustique, ils ont été employés en des acceptations spéciales (cf. *mundus ager*, Gell. 19, 12, 8) que reflètent les dérivés romans du type fr. *monde*, *émonde*, etc., B. W. s. u. Beaucoup de composés tardifs sont des traductions du grec dues à la langue de l'Église : *immundabilis* (Tert.) = ἀκαθάρτος.

Désignant d'abord le « monde » en général, l'ensemble des corps peuplant le ciel, *mundus* se restreint, à l'époque impériale, à l'acception de « monde terrestre, terre, habitants de la terre, humanité », e. g. Hor., S. 1, 3, 112, *fastos euoluerē mundi* ; Luc. 5, 469, *spes miseri mundi*. Dans la langue de l'Église, il subit, à l'imitation du gr. χόσμος, une nouvelle restriction et désigne le « monde » par opposition au ciel : *regnum meum non est de hoc mundo*, Vulg. Ioh. 18, 36 ; cf. Aug., Serm. 46, 12, 28, *auctores mundi* « les écrivains profanes ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5749. Irl. *munndā* ?

Dérivés : *mundānus*, adjectif créé par Cic., Tusc. 5, 3, 108, pour traduire χόσμος et repris seulement à basse époque (Marc., Avien.) ; *mundālis* (latin ecclésiastique), *mundālis* et *super-mundālis*.

Composés poétiques, à l'imitation des composés grecs en χοντρο- : *mundiger* (Anthol.) ; *mundi-pōtēns*, -tenēs (Tert.) ; *mundiāgus* (tardif) ; *intermundia*, -ōrum n. pl. : création de Cicéron traduisant le gr. μεταχόδιον.

Pas d'étymologie claire. L'hypothèse d'une origine étrusque a été avancée (une déesse *munduχ*, *munduχ*, *mundu*, dont le rôle est de parer et d'orner, figure sur plusieurs miroirs étrusques ; v. Deecke, dans Roscher, Lexicon II 2, p. 3231). Sur le groupe de *mundus*, v. Kroll, Festschr. Kretschmer, p. 120 sqq., qui conclut par un « non liquet » !

***mungō**, -is, -xi, -ctum, -gere : moucher. Attesté seulement dans les gloses, où il est traduit par πύσω, et sans doute tiré de *ēmungō*. Dérivé tardif : *munctiō* (Arn.), d'après *ēmunctiō*.

Plus ancien est le composé : *ēmungō* : moucher et, dans la langue argotique, « nettoyer, dépouiller » : me

st Cic., Un. 10 ; Plin. 2, 8. Cette équivalence de gr. χόσμος et de lat. *mundus* a été contestée par M. Vendryes, MSL 18, 305 sqq., qui, se fondant sur un emploi spécial dans lequel *mundus* désigne une cavité hémisphérique creusée dans le sol par où on communiquait avec le monde souterrain (cf. Caton ap. Fest. 144, 14, sqq., et 126, 3), voit dans *mundus* un mot apparenté à *fundus* et identique au céltique *dubno-*. Mais, d'après Caton lui-même (ap. Fest. 144, 18 sqq.), ce *mundus* infernal, *mundus Cereris*, avait été creusé à l'imitation du *mundus* qui est sur nos têtes : *mundo nomen impositum est ab eo mundo qui supra nos est*. Tout au plus peut-on admettre une contamination du groupe trouble de *fundus* et du mot *mundus*, indépendant, pour désigner une entrée du monde infernal. Et, pour les Latins, *mundus* dans son acceptation ordinaire n'a jamais désigné que la route céleste en mouvement : *a motu eorum qui toto caelo coniunctus mundus*, Varr., L. L. 6, 3 (cf. F. 124, 20 sqq. ; Isid., Or. 13, 11) ; *cohūm enim apud ueteres mundum significat*, Diom. 365, 16, et les corps lumineux qui la peuplent ; l'univers lumineux : *lucentem mundum*, dit Cic., Un. 10 ; *conciusū micantia sidera mundus*, Cat. 64, 206 ; *m. arduus* (comme *arduus aethēr*), Vg., G. 1, 240 ; *m. aetherius*, Tib. 3, 4, 17. Ennius emploie l'expression *mundus caeli*, Sat. 6 sqq., ap. Macr. 6, 2, 26 : *— mundus caeli uastus constitut silentio | Et Neptunus saevis undis asperis pausam dedit*. Ce sens est inconciliable avec celui de « fond » et il est possible que le *mundus* infernal n'ait rien de commun avec le *mundus* céleste et soit d'origine étrusque, comme *putēus*.?

Désignant d'abord le « monde » en général, l'ensemble des corps peuplant le ciel, *mundus* se restreint, à l'époque impériale, à l'acception de « monde terrestre, terre, habitants de la terre, humanité », e. g. Hor., S. 1, 3, 112, *fastos euoluerē mundi* ; Luc. 5, 469, *spes miseri mundi*. Dans la langue de l'Église, il subit, à l'imitation du gr. χόσμος, une nouvelle restriction et désigne le « monde » par opposition au ciel : *regnum meum non est de hoc mundo*, Vulg. Ioh. 18, 36 ; cf. Aug., Serm. 46, 12, 28, *auctores mundi* « les écrivains profanes ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5749. Irl. *munndā* ?

Dérivés : *mundānus*, adjectif créé par Cic., Tusc. 5, 3, 108, pour traduire χόσμος et repris seulement à basse époque (Marc., Avien.) ; *mundālis* (latin ecclésiastique), *mundālis* et *super-mundālis*.

Composés poétiques, à l'imitation des composés grecs en χοντρο- : *mundiger* (Anthol.) ; *mundi-pōtēns*, -tenēs (Tert.) ; *mundiāgus* (tardif) ; *intermundia*, -ōrum n. pl. : création de Cicéron traduisant le gr. μεταχόδιον.

Pas d'étymologie claire. L'hypothèse d'une origine étrusque a été avancée (une déesse *munduχ*, *munduχ*, *mundu*, dont le rôle est de parer et d'orner, figure sur plusieurs miroirs étrusques ; v. Deecke, dans Roscher, Lexicon II 2, p. 3231). Sur le groupe de *mundus*, v. Kroll, Festschr. Kretschmer, p. 120 sqq., qui conclut par un « non liquet » !

***mungō**, -is, -xi, -ctum, -gere : moucher. Attesté seulement dans les gloses, où il est traduit par πύσω, et sans doute tiré de *ēmungō*. Dérivé tardif : *munctiō* (Arn.), d'après *ēmunctiō*.

Plus ancien est le composé : *ēmungō* : moucher et, dans la langue argotique, « nettoyer, dépouiller » : me

st Cic., Un. 10 ; Plin. 2, 8. Cette équivalence de gr. χόσμος et de lat. *mundus* a été contestée par M. Vendryes, MSL 18, 305 sqq., qui, se fondant sur un emploi spécial dans lequel *mundus* désigne une cavité hémisphérique creusée dans le sol par où on communiquait avec le monde souterrain (cf. Caton ap. Fest. 144, 14, sqq., et 126, 3), voit dans *mundus* un mot apparenté à *fundus* et identique au céltique *dubno-*. Mais, d'après Caton lui-même (ap. Fest. 144, 18 sqq.), ce *mundus* infernal, *mundus Cereris*, avait été creusé à l'imitation du *mundus* qui est sur nos têtes : *mundo nomen impositum est ab eo mundo qui supra nos est*. Tout au plus peut-on admettre une contamination du groupe trouble de *fundus* et du mot *mundus*, indépendant, pour désigner une entrée du monde infernal. Et, pour les Latins, *mundus* dans son acceptation ordinaire n'a jamais désigné que la route céleste en mouvement : *a motu eorum qui toto caelo coniunctus mundus*, Varr., L. L. 6, 3 (cf. F. 124, 20 sqq. ; Isid., Or. 13, 11) ; *cohūm enim apud ueteres mundum significat*, Diom. 365, 16, et les corps lumineux qui la peuplent ; l'univers lumineux : *lucentem mundum*, dit Cic., Un. 10 ; *conciusū micantia sidera mundus*, Cat. 64, 206 ; *m. arduus* (comme *arduus aethēr*), Vg., G. 1, 240 ; *m. aetherius*, Tib. 3, 4, 17. Ennius emploie l'expression *mundus caeli*, Sat. 6 sqq., ap. Macr. 6, 2, 26 : *— mundus caeli uastus constitut silentio | Et Neptunus saevis undis asperis pausam dedit*. Ce sens est inconciliable avec celui de « fond » et il est possible que le *mundus* infernal n'ait rien de commun avec le *mundus* céleste et soit d'origine étrusque, comme *putēus*.?

Dérivés : *ēmunctiō* (Quint.) ; *ēmunctōrium*, au pluriel « mouchettes » (Vulg.).

V. mūcūs et **mūgūl**. Pour le flottement entre c et g, cf. le cas de *pingō* (v. ce mot). Outre *ēto-μūsōs* cf., avec un sens général, skr. *mūcātī* « il lâche », v. russe *mūknuti sjā* « passer », lit. *mūkti* « échapper » ; avec **mū-* initial : lit. *smukū*, *smukti* « tomber en glissant », *smaukiū*, *smauktī* « mettre en faisant glisser », v. sl. *smykti* se « σύρεσθαι », pol. *smykac'* się « se glisser », pol. *smukac'* « enlever en frottant », v. angl. *smūgan* « se glisser ». Le grec a trace de *μη-* à côté de *μ-* dans les gloses *μηστεται*, *μηστήριο* = μωκτήρ « groin », *μησ-* *χω* = μωξων. Ce détail vient à l'appui du rapprochement de *ē-mungō*, *ēto-μūsōs* avec lit. *mūkti*, etc.

mūniō : v. *moene*.

1^o mūnis, -e (ancien **moinis*, *moenīs*) : qui accomplit sa charge ou son devoir, cf. P. F. 127, 7, *munem significare certum est officiosum ; unde e contrario immunis dicitur qui nullo fungitur officio* ; Plt., Mer. 105, *dico eius pro meritis gratum me et munem fore*. Adjectif rare et refait secondairement sur les composés du type normal *immūnis*, *commūnis* (de *mūnus*, cf. *barba/imbērbi*).

1^o immūnis, -e (noté *inmoenīs* dans Plt., Tri. 24) : exempt de charge ; quelques-uns synonyme de *ingrātus* (à cause du double sens de *mūnus* « charge » et « présent »), v. le mot ; de là le sens de *mūnis* dans Mer. 105) ; cf. Plt., l. 1, *amicum castigare ob meritam noxiām | inmoenī est facinus* ; et la glose du P. F. 97, 18, *inmūnis*, *uacans munere aliquotiens pro improba ponitur ut apud Plautum* ; et le scoliaste de Cic., Sest. 57, *o immunes Grai. Et haec uerba sunt de tragœdia, in qua uerbum istud « immunes » ingrātus significat quemadmodum mūnificos dicebant esse eos qui grati et liberales existent. Par dérivation le gr. ἄμυνος (Ov., M. 13, 292). De là *immūnitas*.*

2^o commūnis, -e (graphie étymologique *comoinem* acc. sg. dans le SC. Bacc.) : le sens ancien devait être « qui partage les charges », mais ce sens n'est pas attesté, et *commūnis* ne signifie que « commun » (par opposition à *proprietis*) et correspond au gr. *κοινός*, e. g. Tér., Ad. 804, *commūna esse amicorum inter se omnia*. De ce sens général sont dérivés des sens spéciaux : 1^o dans la langue grammaticale : *genus commūne*, *syllaba commūnis* (= *anceps*), *uerbum commūne* ; 2^o dans la langue de rhétorique : *locus commūnis* = *τόπος κοινός*. Du sens de « commun », qui est partagé entre tous, sont issus les sens de « bienveillant » ; *commūnis infimis*, *par principibus*, Corn. Nep., Att. 3, 1 ; et aussi de « médiocre, vulgaire », et même, dans la langue ecclésiastique, de « sale, impur » (traduisant ἄμυνος, *κοινός*). Le neutre *commūne* traduit τὸ κοινόν. M. L. 2091.

Dérivés : *commūniter* ; *commūnitas* (= *κοινότης*) ; *commūniō*, -ōnis, mot de Cicéron au sens de « commu-

nauté » repris par la langue ecclésiastique au sens de « communion », d'où *excommūnis*, *-niō*, *-ōnis*, synonymes de *excommūnicātūs*, *-cātiō*; celtique : irl. *comman*, britt. *cymmun*.

Il a dû exister aussi un adjectif dérivé **mūnicūs* (**moenīcūs*), cf. *cīuīs/cīuīcūs*, *hostis/hosticūs*, *annīs/annicūs*, *clāssis/classicūs*, attesté en osque *mūñikū*. Du reste, l'abrév. de Festus, P. F. 141, 1, a la glose *mūnicūs pro communicas dicebant*, qui semble attester l'existence d'un dénominatif *mūniō* et l'on trouve dans le Gloss. de Plac., CGL V 33, 13, *moenīcare*, *communicare*, *dictum a moenīcīs i. e. operibus*, qui a encore l'ancienne diptongue. C'est de **com-mūnicūs* (et non de *commūnis*, qui aurait donné **commūniō*) qu'a été dérivé *mūniō* (sans doute pour éviter une confusion avec *commūniō* de *mūniō*) « communiquer » (sens absolu et transif.) adopté par la langue de l'Église, demeuré dans les langues romanes sous la forme **commūnicāre* (*commī*), qui y a le sens de « donner le repas du soir » (pris en commun). M. L. 2090. De là : *commūnicābilis*, *-tiō*, *-tiūs*; *excommūnicātō* (langue ecclésiastique), d'où irl. *escomne*, britt. *escymun*.

2^e **mūnia**, *-ium* (arch. *moenia*) pl. n. : même sens que *mūnera* « fonctions officielles, devoirs, charges d'un magistrat ». La langue classique n'emploie le mot qu'au nominatif-accusatif ; les formes de génitif et de datif-ablatif sont fournies par *mūnera*. Sur *mūnia* a été bâti un nominatif singulier *mūniūm* qu'on trouve dans les gloses, traduit par *λετρούψλα*, CGL II 504, 37; 361, 40. Ce n'est qu'à basse époque (III^e et IV^e siècles de l'empire) que l'on trouve des génitifs *mūniūm* et *mūniōrum*, des datifs-ablatifs *mūniūs* et *mūniōtō*. *Mūnia* est un archaïsme de la langue officielle ; la forme vivante est *mūnūs*, *-eris*. Conservé en logoudorien et campidien. M. L. 5751.

3^e **mūnūs**, *-eris* (pl. arch. *moenēra* dans Lucr. 1, 29) n. : *significat [officium] cum dicitur quis munere fungi. Item donum quod officiū causa datur*, P. F. 125, 18. Le sens de « présent que l'on fait » (et non que l'on reçoit) est secondaire, mais très fréquent ; de là : *mūnērālis* (lex), *mūnērō*, *-ās* (et *mūneror*) « faire présent de »; *rēmūnērō* (-*rō*) « récompenser, gratifier » et leurs dérivés, M. L. 5750 a; *mūnūsculum* (Cic.). Sur cette double valeur de *mūnūs*, v. Benveniste, *Don et échange dans le voc. i.-e.*, An. Sociol., 1951, p. 15.

Les devoirs d'un magistrat consistant notamment dans les spectacles offerts au peuple, *mūnūs* a souvent le sens de « représentation, jeux offerts, combat de gladiateurs ». De là, à l'époque impériale, *mūnērāriūs* : relatif aux spectacles de gladiateurs ; *mūnērātō* : celui qui donne des spectacles de gladiateurs ; *-tō*.

Composés en *mūni-* : *mūnēcēps* m. : proprement « celui qui prend part aux charges » ; cf. P. F. 117, 8, *item mūnēcēps erant, qui ex aliis ciuitatibus Romanū uenissent, quibus non licebat magistratum capere, sed tantum mūneris partem, ut fuerunt Cumani Accerrani, Aetellani, qui et ciues Romani erant, et in legione merebant, sed dignitatis non habebant*. Par extension, « habitant d'un municipium », *mūnēcipūm*. Autres dérivés : *mūnēcipālīs*; et (tardifs) *mūnēcipātūs* (= *πολιτεύμα*), *-pātīm*, *-pātīō*; *mūnēcipiōlūm*.

mūnēdātō (CE 511); *mūnēfēx*; 1^o *-es*, *mīlītēs* qui mu-

nēra facere coguntur (Vég., Mil. 2, 6), sens auquel se rattache *mūnēfīcīum*; 2^o synonyme de *mūnēfīcīus*, *-nīfīcīus* : qui accomplit les devoirs de sa charge, gérant (cf. *benefīcīus*); d'où *mūnēfīcīō*, *-ās*; *-fīcītīa*; *īmūnēfīcīus* (Plt.).

D'une racine **mei-* « changer, échanger », attestée par lette *mīju*, *mīt* « échanger », skr. *ni-mayate* « il échange », l'indo-européen a eu des dérivés en *-n-* qui sont largement représentés ; ces mots ont servi à désigner des échanges régis par l'usage, et plusieurs ont une valeur juridique. A lat. *mūnia* « fonctions officielles d'un magistrat », cf. v. irl. *mīn* « objet précieux » (d'après « bons, biens ») et gāth. *maenīs* « punition » (?). L'élargissement par **-es-* dans *mūnūs* est propre au latin ; **-nes-* figure souvent dans des substantifs de la même classe sémantique que *mūnūs*, ainsi *fēnūs, facūs, pīgnūs*. Lat. *com-mūnīs* est fait comme got. *gāmīns* « commun » ; autre composé : *im-mūnīs*. Le lituanien a *maiñas* « échange » et le slave *mēna* « changement ».

La racine est souvent élargie : v. *migrō* et *mutō*.

**mūnnītīō* : *morsīcātō cibōrum*, P. F. 127, 3 L. Sans autre exemple et inexpliqué.

mūreūs, *-a*, *-um* ; subst. **mūreūs**, *-ī m.* (Amm. Marc. 15, 12, 13) : mutilé ; cf. la glose *mūrcūs, curtūs*, CGL V 371, 9; d'où « lâche » (qui se coupait le poing pour ne pas servir) et « paresseux ». Mot de Pomponius, cité par Aug., Clu. D. 4, 16, *de Murcia quae praeter modum non mōret, ac faceret hominem, ut ait Pomponius, murcidūm, i. e. desidiosūm et inactuosūm*; repris par Arn. 4, 9. Conservé en piémontais, portugais et galicien, M. L. 5752; *mūrcīnāriūs* (Gl., Isid.). — *Murcidūs* est à *mūrcūs* comme *grāidūs* à *grāuis*. Y a-t-il eu un verbe **mūrcēdēs* ?

Mot populaire sans étymologie (got. *ga-maurgjan* est parent de gr. *βραχύς*, etc.). Même terminaison en *-cus* que dans certains adjectifs marquant des défauts physiques, *broc(c)us*, *caecus*, *mancus*, etc. Le sens de gr. *πατέρω* « je consome, j'épuise » et de v. h. a. *marō* « tendre, mûr », *marwi* « tendre, mince, trop mûr » est loin de celui de lat. *murcus*; v. *frīō*. Le « sicilien » *μόρχος* δοκίλιον μή δυνάμενος λαλεῖν, Συραχούσιος (Hés.) semble emprunté au latin.

mūrēna (*mūraena*), *-ae f.* : murène. Emprunt ancien (déjà dans Plt.) au gr. *μύρανα*, latinisé ; de là *mūrēnūla*, M. L. 5754. Semble sans rapport avec le cognomen fréquent dans la gens Lycinia, dont la transcription grecque est *Μούρινας* et qui semble étrusque. Sur le sens de « collier », v. Isid., Or. 12, 6, 43; 19, 31, 14.

mūrex, *-icēs m.* : 1^o coquillage d'où l'on tirait la

pourpre, puis la pourpre elle-même (Enn., Heduph. 11; Vg., Ae. 4, 262); 2^o toute espèce d'objet qui par sa forme rappelait le murex : rocher dentelé (Vg., Ae. 3, 205), mors garni de pointes, chausse-trape, etc. ; cf. Rich. s. u. De là : *mūrīcātūs* : garni de pointes ; *mūrīcītūs*; *mūrīcātūm*; *mūrīcūlūs*; *mūrīlegūlūs* (Jur.) : cueilleur de murex. Conservé dans quelques dialectes italiens ; cf. M. L. 5755, *mūrēx*; irl. *murac*.

Pareil mot doit être d'origine méditerranéenne ; cf. gr. *μούξ* « moule ».

**mūrgisōnēm* : *dixerunt a mōra et decisione*, P. F. 131, 4. A passé de là dans les gloses, où il est traduit par *urisor, lusor* (Plac. V 33, 5), ou par *callidus, mūrmurātōr*, ou par *uetorator, fallax*. — Pas d'exemple dans les textes. Forme et sens obscurs.

**mūrīcīdūs*, *-a*, *-um* (*murri-* dans Festus) : adjectif qu'on trouve dans Plt., Ep. 333; *uae tibi muricide homo*, et qui est glossé par l'abrév. de Festus, P. F. 112, 18, *ignāus, stultus, iners*. Sans autre exemple. L'étymologie **mūrī-cīdūs* « qui tue les rats » à toutes chances d'être une étymologie populaire. Peut-être traduction plaisante et équivocue du gr. *τοξωρύχος* « perceur de murs (voleur) », comme le suggère M. Leumann, *Lat. G.* 5, p. 249.

mūrīōs -ei (*muria, -ae*) f. : saumure ; *dicebatur sal in pila tunsum et in ollam fictilem coniectum et in furno percoctum, quo dehinc in aquam missō Vestales uirgīnes uelabunt in sacrificio*, P. F. 153, 5. Ancien (Plt., Cat.). M. L. 5756, *mūrīa* (avec *ū*).

Dérivés : *mūrītīcīs* : confit dans la saumure ; *mūrītīcīm* : poisson confit dans la saumure ; *mūrītīs* : vendeur de saumure ». Composé : *salimūrīa* « saumure » (Orib.); *salēmōrīa* (Anthimus, De obs. cib. 29 et 43, Liechtenhan).

Mot technique, sans étymologie. Peut-être en rapport avec gr. *ἀλυρός*, de même sens.

mūriōla (*mōriōla*), *-ae f.* : sorte de piquette (Varr.). De *mūria*?

mūrmillō, *-ōnis* (var. *myrmillō*, *mīrmillō*) m. : sorte de gladiateurs généralement opposée aux rétiaires ; cf. Festus 358, 8, *retiārī pugnātī aduersūs mūrmillōnēm cantātūr* : « non te petō, pīscē petō. Quid me fugīs, Galle? quia mūrmillōnīcūs genus armaturae est (cf. P. F. 131, 5, *mūrmillōnīcūs scūta dicebāt cum quibūs de mūro pugnābāt. Erant sīquidē ad hoc ipsum apta*), *ipsoīcūs mūrmillōnēs ante Gālli appellābāntur; in quoīcūs gāleis pīscē effigīes inerāt...* Terme technique. Peut-être dérivé de *μορύπος*, autre forme de *μορύπος* « mormo, spare », cf. *mūrūrīs*; v. Rich. s. u.; Daremberg et Saglio II 2, 1587. Cf. *histriō*, *subulō*, etc.

Dérivés : *mīrmillōnīcūs* : sorte d'armure gauloise, Schol. Iuv. 8, 199; *mīrmillōnīcūs*.

mūrmūrīs, *-urīs* n. (masculin dans Varr. ap. Non. 214, 14; cf. *guttur*) : grondement, bruit sourd (l'emprunt à la langue écrite fr. *mūrmūrē* a pris une nuance de sens différente de lat. *mūrmūrē* par suite de la prononciation de l'u français). Ancien, usuel. Celtique : irl. *monmārī*.

Dérivés et composés : *mūrmūrō*, *-ās* (*mūrmūrō* dans Varr. et Claud. Quadrig., cf. Non. 478, 3; *commūrī-*

mūrōrī, Varr. ap. Non. 178, 9; *commūrūrō* sit, Cic., in Pis. 25, 61) « grondre, mūrmūrē »; *panromān*, M. L. 5761; *mūrmūrātō* (époque impériale, *-tor* (bas latin); *mūrmūrīllō*, *-ās*; *mūrmūrīllūm* (tous deux plautiniens); *mūrmūrābūndūs* (Apul.); *mūrmūrītōs* (Gloss.); *com-*, *dē* (d. λ. Ov., M. 14, 58), *im-* (poétique, époque impériale), *ob-* (époque impériale), *rē*, *sub-mūrmūrō* (poétique, époque impériale); *mūrmūrīum* (bas latin).

Ce mot expressif, qui sert à désigner un bruit sourd, est indo-européen ; cf. arm. *mīrmām* « je grogne » (de **mūrmūrām*), gr. *μορμύρω*, *μορμύρος*, *μορμύρος* « mormo », poisson de mer qui émet une sorte de grognement, et, avec simplification, lit. *mūrmētī*, *mūrmētī* « mūrmūrē ». Le sanskrit a *mārmāra* « bruyant ». Pour le redoublement, cf. *susurrus, turtur*. V. *fremō*.

mūrrā, *-ae f.* : myrrhe, emprunt latinisé au gr. *μύrrā* (ancien, Plt.).

Dérivés : *mūrrātūs*; *mūrrēus*; *mūrrāciūs*, mots de l'époque impériale.

mūrrīna f. de l'adjectif *mūrrīnūs* de *μύrrīpīoīs* : — *genus potionis quae Graece dicitur vēxtāp*. *Hanc mulieres uocabant mūriōlam; quidam mūrrātūm uīnum; quidam dici putant ex uīuae genere mūrrīnae nomine*, P. F. 131, 1. Mais il est probable que *mūriōla* n'a rien à faire avec *mūrrā*.

mūrrā, *-ae f.* : sorte de terre fine dont on faisait les vases précieux dits myrrénées, *mūrrīna* ou *mūrrē*. N'apparait qu'à l'époque impériale. Mot sans doute iranien : *mūrrīna apud Parthos gīgnītī*, Isid. 16, 12, 6.

**mūrīō*, *-īs*, *-īrē* : *-ire, clamare propriū murīum*, CGL (Scal.) V 604, 33. On trouve aussi IV 366, 47, *mūriūtī*, *significātī*, qu'il faut peut-être rattacher.

mūrtūs, *-ī* (*mūrtūs*, *-ūs*, *mūrtā*, *-ae f.*) : myrte. Emprunt ancien (Cat., Plt.) latinisé au gr. *μύrtōs* (lui-même emprunté au sémitique), conservé dans les langues romanes, M. L. 5801, et en irl. *mīrt*; *mūrtūm* = *μύrtōv*, baie du myrte.

Dérivés : *mūrtāceus* (Celse); *mūrtātūs* : assaisonné de myrtes, d'où *mūrtātūm* (sc. *farcīmen*); *mūrtēolūs*; *mūrtīnūs* (= *μύrtēvōs*), M. L. 5803; *mūrtētūs*, *-ī n.*

Les langues romanes supposent aussi un diminutif *mūrtēlla* (*myrī-*); cf. M. L. 5802.

mūrūs, *-ī* (ancien *mōrōs*, *moerūs*, Enn., A. 419; Varr., L. L. 5, 141; cf. *moenia*) m. : mur (d'une ville, par opposition à *paries*, mur d'une maison), mur de défense ; cf. *corōna mūrālis*. Par suite, au figuré, « rempart, défense ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5764. Germanique : v. h. a. *mūra*; celtique : irl., britt. *mūr*. Dérivés et composés : *mūrālis*; *mūrō*, *-ās* (bas latin); *mūrātūs* (Vég.); *mūrāna*, *-ae f.* (latin ecclésiastique); *promūrālis*, *-ē* (latin ecclésiastique); *extrā*, *intrā*-*mūrānūs* (Script. Hist. Aug.); *infrā*, *intrā*-*mūrānūs* (Greg. Tur.). M. L. 5758, **mūrīcātūm*.

On rattache généralement à *mūrūs*, *pōmoerūm*, *-ī* (*pōmerūm*) n. « espace consacré en dedans et en dehors de l'enceinte de Rome », puis « boulevard d'une ville »; cf. Varr., L. L. 5, 143, *oppida condēbānt in Latio Eurusco*

ritu multi, i. e. iunctis bobus, tauro et uacca, interiore arato circumagebant sulcum... ut fossa et muro essent muniti. Terram unde excusperant, fossam uocabant et introrsum iactam, murum. Post ea qui siebat orbis, urbis principium; qui, quod erat post murum, postmoerium dictum. Une forme posimirium (lire postmerium?) est dans l'abrégué de Festus, P. F. 295, 4, posimirium, pontificale pomerium ubi pontifices auspicabantur. Dictum autem pomerium, quasi promurium, i. e. proximum muro. Mais la forme fait difficulté. Les rites de la fondation d'une ville sont étrusques.

V. moene, moenia. Mūrus a remplacé le mot indo-européen tiré de la racine *dheigh- (cf. fingō), qu'on trouve dans gr. τέχνη et dans osque feihūss « mūrōs ».

mūs, mūris (gén. pl. mūrum et mūrium) m. : souris, rat. S'emploie aussi comme terme de tendresse ou d'injure et comme cognomen. Joint à différentes épithètes, désigne divers animaux : mūs domesticus, agrestis, araneus (-nea, cf. fr. musaraigne, M. L. 5765), m. Ponticus (= μῦς ποντικός), Libycus, marinus (cf. de Saint-Denis, *Vocab. des animaux marins, s. u.*), Africānus, odorātus; m. montanus, M. L. 5776 b. Le terme spécial pour désigner la souris est sōrex. Ancien, usuel. Peu représenté dans les langues romanes, où ce sont les formes de sōrex, sōricius qui désignent la souris, et un mot récent *ratta d'origine inconnue qui désigne le « rat ». M. L. 5764 a; irl. mūr.

Dérivés et composés : mūrinus : de souris, de rat, M. L. 5760 a.

mūsculus : petite souris, puis tout objet rappelant l'animal par sa forme ou son allure : sorte de poisson inconnu (de Saint-Denis, ibid.); mantelet (machine de guerre, cf. testūdō); barque (Rich compare l'emploi du mot topo « souris » chez les Vénitiens dans le même sens); muscle (cf. gr. μῦς, etc., *lacerus* et l'emploi du fr. souris pour désigner un muscle du gigot), de là mūsculōsus « musclé ». Cf. peut-être les gloses genīsculae, muscellae, CGL V 313, 19; *genesco*, *mussel*, ibid. V 298, 26. Ancien (ENN., PLT.), usuel. M. L. 5772.

mūscellus : μῦς, CGL III 205, 28; mūscellārium (Gloss.) : uiuerrārium, γαλεάρχα.

mūscerda : crotte de souris (cf. *sucerda*), cf. P. F. 132, 7, *muscerda prima syllaba producta dicebant antiqui stercus murum*; cf. *stercus*.

mūscipulūm et mūscipula = μύργα : piège à souris, puis « piège » (sens propre et figuré = πάγις, langue de l'Eglise), M. L. 5770?; mūscipulātor (Gloss.) : aigrefin; mūrilegus, -eps (bas latin).

Cf. aussi M. L. 5757, *mūrīca; 5760, *mūrīculūs; mūsculus « couleur souris », 5773 a.

mūsia, -ae (Gloss.) : -ae nidi soricūm; mūsiō (ū?) ; mūsiō (Gloss.) : chat; cf. CGL V 621, 6, *mussio est cattus ex quo muribus sit infestus*, et Isid., Or. 12, 2, 38. M. L. 5776 a.

Mot indo-européen : skr. मृह avec dérivés mūsah, mūsikā, etc., pers. mūš, v. sl. myš (d'où myšica « βραχίων »), alb. mi, gr. μῦς (l'u bref du génitif μοῦς est analogique), v. h. a. mūs. Le dérivé arm. mukn signifie à la fois « souris » et « muscle » comme *mūsculus*.

Il ne semble pas que les Latins aient distingué net-

tement la souris et le rat (du reste, le rat proprement dit est sans doute d'importation récente; les représentants de *ratta* désignent tantôt le rat, tantôt la souris), v. M. L. 7089 a; et B. W. sous *rat*.

Mūsae, -ārum f. pl. (singulier plus rare) : Muses. Emprunt au gr. Μοῦσαι, déjà dans Ennius, qui remplace *Camēnai*. Latinisé, employé au sens de « activité littéraire ou artistique » et même « chant, poème », usité comme surnom. Hybride tardif mūsigena. Cf. mūsica, mūsius.

mūsca, -ae f. : mouche. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5766.

Dérivés : *mūscarius* : qui concerne les mouches; substantif *mūscarium* : émouchoir, chasse-mouches (fait d'une queue de paon ou de cheval); feuillage de certaines plantes; *muscula*, *muscella* : petite mouche; *mūscio : « gobe-mouches », nom d'oiseau attesté dans les langues romanes, cf. M. L. 5769. Le germanique a des représentants de *musca* : v. angl. *mūsc-fleoge*; et de *mūscio* : m. b. all. *musche*.

Dérivé à forme de diminutif en -co-ca- d'un thème racine dont on a une série d'autres dérivés ayant le même sens : lit. *mūsē* et gr. μῦσα, et, avec un autre vocalisme radical, v. sl. *muzza* (s. *mūha*, tch. *maucha*, r. *mūxa*) à côté de *mūsica* « moucheron » et de v. russe *mūsica*, supposant ū; cf. lette *mūsa* « mouche ». — Forme sans s dans v. isl. *mý* « mouche », v. sax. *muggia*, alb. *mūze*, *mize*. — Arm. *mūs* « mouche » peut reposer sur *mūno- ou sur *mūsno-. Cf. aussi *mūstiō*.

mūscella, -ae f. : μούλαριον, CGL II 373 29. Rare; cf. CIL IV 2016, *mulus hic muscellas docuit*; un doublet *muscellus* traduisant ὄνος est dans l'Itala (cod. Legionensis, an 890). M. Leumann y voit un diminutif de *mūlus*, qui remonterait à *mūkslo-. M. L. 5767.

Dérivé : *mūscellārium* n. : écurie à mulets.

mūscerda : v. *mūs*.

mūsculus, -ī m. : moule (mollusque). Depuis Plt., Ru. 298. L'ū attesté par les langues romanes, cf. M. L. 5773, semble le différencier de *mūsculus* (v. *mūs*), avec lequel on le confond généralement. Toutefois, μῦς signifie « rat » et « moule », et peut-être y a-t-il une variation de quantité, de type « populaire », comme dans *pūsus* et *pūtus*.

Pas d'étymologie. Certaines formes romanes représentent le mot grec *mytilus, M. L. 5803 b. Germ. *mūschel*, britt. *musgl*.

mūscus, -ī m. : mousse (ū au témoignage des langues romanes). Ancien (Cat., Agr. 6, 2). Esp.-port. *musco*, etc. M. L. 5774; le fr. *mousse* vient du francique; v. B. W. s. u.

Dérivés et composés : *mūscōs* (Catul.); *mūscidus* (Sid.). Certaines formes romanes remontent à un diminutif *mūsculus*, M. L. 5771; de même le gr. moderne μούσχουλα; ἐμūscō, -ās « enlever la mousse », (Col.).

Dérivé d'un thème indo-européen que supposent également lit. *mūsai* « moissisure » et *mūsos* (même sens), v. russe *mūxū* « mousse », v. h. a. *mos* « mousse » (d'où provient le diminutif *mūsula* dans Greg. Tur.) et, avec

un autre vocalisme, v. angl. *mēos* (même sens). — Pour le flottement entre ū et ū, v. Vendryes, dans Mélanges Chlumsky (Časopis p. mod. fil., 17), p. 148.

mūscus, -ī m. : musc. Emprunt au gr. μόσχος (lui-même emprunté au persan), attesté depuis St. Jérôme. Dérivé : *mūscatus*. Roman. M. L. 5775.

mūscius, -a, -um : adjectif emprunté au gr. μουσικός, comme *mūsica* = μουσική. Latinisé; de là, l'adverb *mūsice* (= μουσικῶς), déjà dans Plaute; et les dérivés tardifs *mūscarius*, -ī m. : faiseur d'instruments de musique; *mūscicatus*; *im्मūscicus* (Tert.).

mūstiō : v. *mūs*.

mūsius, -a, -um : adjectif de l'époque impériale usité dans l'expression *mūsiūm opus*; ou simplement *mūsiūm*. Semble une adaptation de gr. μουσεῖον « mosaique » (transcrit en latin par *mūsaeum*, -seum), bien que le mot grec dans ce sens soit tardif; v. Baehrens, Sprachl. Komm. z. vulgārl. App. Probi, p. 64; de là *mūsiūrius*, -ī m. : mosaïste. Pour la forme, cf. *archīum* en face de ἀρχαῖον, d'après Achīui = Ἀχαιο?

mūsmō (*mūsino*), -ōnis m. : = μούσημον; désigne dans Pline, 8, 199, le même animal que *mufrō*. Autre sens dans Non. 137, 22 sqq. : *mūsimones asini*, *muli aut equi breues*. *Lucilius lib. sexto* : *pretiū emūt qui uendit equū mūsimonem*. *Cato Deletorius* : *asinum aut mūsimonem aut arietem*. Cf. Isid., Orig. 12, 1, 60; CGL V 507, 35 et 573, 5, *musmō dux gregis* (cf. Servius ad Geo. 3, 446) *ex capra et arietē natūs*; V 664, 13, *mūsimones breues mūli equis similes*. Sur le double sens, v. Graur, Mēl. ling., p. 20; Marx, *Lucilius* 256.

mūsirīō, -ōnis m. : sorte de champignon, mousseux (Anthim.). M. L. 5777 *mūsirō; B. W. s. u.

mūsso (*mūssor*, Varr., Men. 102), -ās, -āui, -ātūm, -āre : -are, *mūmūrare*. Ennius (A. 182) : *in occulto mūsabat*. *Vulgo uero pro tacerē dicitur, ut idem Ennius* (A. 446) : *non decet mūssare bonos*, P. F. 131, 9. Une forme du parler enfantin, *mūssiat*, est dans Gloss. Philox.; cf. *sissiat*, κάθηται ἐπι βρέφους, ibid.; on a aussi *mūssius* : gognement (Charis.). Du sens de « parler bas, chuchoter, murmurer, se parler à soi-même », on est passé à celui de « ne pas ouvrir la bouche, rester silencieux ». Virgile écrira même, Ae. 11, 345, *cuncti se cōfessatūr | quid fortuna ferat populi, sed dicere mūssant*.

Dérivés et composés : *mūssatiō* (Amm.); *mūssitō*, -ās : même sens que *mūssō*; *mūssitō*, -ōr (tardifs). *Mūssō*, *mūssitō* sont rares; Virgile n'emploie *mūssō* que par archaïsme, à l'imitation d'Ennius; *obmūssō*, -*mūssitō* (Tert.); *summūssus* : -i, *mūmūratores*. *Naeius* (Trag. 63) : *odi, inquit, summūssos, pōrōnde aperte dice quid sit*, P. F. 385, 1. *Mūssāre* est conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5776 d. *mūssitō* (Exc. Bob., GLK I 535) est une forme artificielle faite sur *mūgītūs*, etc.

Cf. aussi **mūssicāre*, M. L. 7205.

D'après Varr., L. L. 7, 1, *mūssare dictum quod mūtū non amplius quam MV dicunt; a quo idem (sc. Ennius) id quod minimum est* (Inc. 10 V²) : « negue, ut aiunt, μū facere audent ». *Mūssō* serait donc une onomatopée (ana-

logue à *mūgiō*, *mūtīō*) formée sur *mū* (comme *mūtus*) ou sur *mut*; cf. GLK 1, 240, 8, *mūtū non facere audet*. Toutefois, la forme indique au moins une influence du gr. μῦτος, de même sens, qu'on trouve dans Esch., Arist., et *summūssus* rappelle ὑπομῦτως (Diph.).

mūstāx, -ācīs m. : variété de laurier, ainsi nommée, dit Pline 15, 127, par Pompeius Lenaeus, *quoniam mūstacei subiceret*. V. *mūstus*.

mūstēla, -āef. (*mustella*) : 1^o belette, fouine; 2^o poison mal déterminé, lotte selon certains. Ancien (ENN., PLT.). M. L. 5778.

Dérivés : *mūstēlē(l)ula*, -ae f.; *mūstēlinus*, *mūstēlātūs*, -a, -um : [couleur] de belette; *mūstellārium* : γαλεάρχα (Gl.); *mūstēlopardus*.

Pas d'étymologie claire. Cf. *nūtēla* (et *mūs?*). 1

mūstēlāgō, -āinis f. : lauréole, arbrisseau. Correspond au gr. χαματέλαφην. Figure dans Ps.-Apul., Herb. 27, qui a la variante *mūtilāgo* (58). Cf. *mūtilāgō*. V. Ernot, Philologica I, p. 171.

mūstīō, -ōnis m. : petite mouche. Cf. Isid., Or. 12, 8, 16, *bibōnes suni qui in uino nascuntur, quos uolgo mustiones (musc- var.) a musto appellant* (étymologie populaire?). M. L. 5781.

Cf. *musca*. V. Sofer, 104, 175.

mūsticula, -āe f. : est *machinula ex regulis, in qua calcēus nouus suitor*, P. F. 131, 18, qui cite un exemple (obscur) d'Afranius, Com. 419. La glose de Scaliger, CGL V 604, 14 : *mūsticula* : *machina ad stringendos mures*, confond le mot avec *mūscipula*.

mūstūs, -ā, -um : nouveau; *mūsta uirgo* (Naev.); *mūsta agna* : agnelle nouveau-née (Caton). Terme de la langue rustique; usité surtout au neutre substantif *mūstum* « vin nouveau, vin doux, mout ; sens conservé dans les langues romanes. Ovide, M. 14, 146, emploie même *mūstā*, -ōrum au sens de « vendanges, automnes », *tercentū mūsta uidere*. Ancien, technique. Panroman. M. L. 5783; et germanique: v. h. a. *most*, etc.

Dérivés : *mūstārius* : m. *urceus* (Caton); *mūsteus* : 1^o nouveau, frais (*mūsteus caseus*); 2^o doux comme le vin nouveau, *mūsteum mālum* « pomme douce », M. L. 5779; *mūstulent* : abondant en vin doux (*mūtentus*, Plt., Ci. 382); *mūstācum* n. : gâteau de mariage, fait de farine pétrière avec du vin doux, du fromage et de l'anis et cuit sur des feuilles de laurier (Cat., Agr. 121); cf. *testāceus*, etc. Certaines formes romanes remontent à **mūstidus* et **mūstōsus*. M. L. 5780, 5782.

Pas d'étymologie claire.

mūtilāgō, -āinis f. : fragon non piquant. De *mūtū* (?) ; v. André, *Lex.* s. u., et Ernout, Philol., cité sous *mūstelāgō*.

mūtilūs, -ā, -um : écorné; m. *bōs*, -a *capella*; cf. Don., Hec. 65, et logoud. *mūdūlu* « chèvre sans cornes », M. L. 5791; cf. irl. *molt* « *mūtilus* (> *mūtūs?*) *ueruex* », et britt. *molti* (de **mūlō*) « mouton ». M. L. 5739; plus généralement « mūtilé, tronqué, écourté ». S'emploie des personnes et des choses, au propre et au figuré.

S'y rattachent : *mūtūs* : usité dans *mutica spīca*, Varr., R. R. 1, 48, 3, M. L. 5787; *mūtilō*, -ās (déjà dans

Tér.) ; M. L. 5789 et *admutiō* ; *mutilatiō*, *mutilitās* (tardifs) ; *inmutilatiō* (Sall. ap. Non. 366, 14) = *integer*, Cod. Theod. 4, 22, 1.

Certaines formes romanes remontent à **mutidus*, M. L. 5788. Cf. peut-être aussi M. L. 5793, **mūtū*, et 5792, **mutius*.

Pas d'étymologie certaine. L'adjectif qui sert aussi de nom propre se retrouve en osq. *Mutil*, *Muttillieis* (« *Mutilis*, *Muttilli* »).

mutmut : v. *mūsso*.

mūtō, -ās, -āui, -ātūm, -āre : changer, échanger et « changer de lieu, déplacer » (et « se déplacer »). Transitif et absolu, e. g. T.-L. 9, 12, 2, *adeo animi mutaerant, ut...* Sur le sens péjoratif, v. Löfstedt, Syntactica II, p. 331. L'idée de changement est inséparable de celle de mouvement et les sujets parlants ont souvent associé *mūtō* à *mouēō* ; de là des emplois comme ceux qu'on rencontre dans Plaute, Am. 274, *nam neque se Septemtriones quoquam in caelo commouent | neque se Luna quoquam mutat* ; Lucilius 674, *mutes aliquo te* (sens conservé en latin vulgaire, cf. Compernass, *Vulgaria*, Glotta 8 (1917), p. 109, et dans les langues romanes ; cf. v. ital. *mutare* « voyager », fr. *remuer*, etc., à côté de *muer* « changer [de peau] », etc.) ; cf. aussi le sens de *commoēacula, uirgæ, quæ flamines portant pergentes ad sacrificium, ut a se homines amoueant*, P. F. 56, 29 ; et **com-moītā-clom*, avec suffixe d'instrument **clō*-lo. Ces emplois et ce sens ont donné lieu à l'étymologie **mouītare* > *mūtāre* « mouvoir fréquemment, déplacer », puis « changer ». Mais, d'une part, le fréquentatif de *mouēre* est *mōtāre* et, d'autre part, le sens premier de *mūtāre* est bien « changer », comme le prouvent le dérivé *mūtuus* et les composés *commūtāre*, *permūtāre* ; et la forme *commoēacula* enseigne que l'ū de *mūtāre* est issu d'un ancien *oi*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5785 ; B. W. *muer* (évincé par *change*) ; germanique : v. h. a. *muzzōn*, etc. ; britt. *mudo*.

Dérivés et composés : *mūtātiō* : change, change-ment, échange ; *relai* (où l'on change les chevaux) ; en rhétorique, traduit le gr. ὑταλλαγῆ ; écoss. *mūth* ; *mūtātor* (époque impériale) ; *mūtātōrius* (id.) ; *mūtā-tus, -ās* (Tert.) ; *mūtātūra* (bas latin) ; *mūtābilis, -bili-ter, -bilitās* (rare, mais classique) ; et *immūtābilis* (= ἀνάλλαχτος), *-bilitās*, tous termes de la langue écrite ; *immūtātus* : non changé ; *mūtō, -ās* (Gell.) ; *commūtō* « échanger », e. g. Plt., Tri. 59, *uin commu-tēmus? tuam ego ducam et tu meā?*, puis simplement « changer » ; *dēmūtō* : abandonner en changeant. Transitif et absolu (rare ; archaïque [Plt., Cat.] et post-classique), souvent simple synonyme renforcé de *mūtō*, employé par la langue familiale et repris par la prose tardive ; *ēmūtō* ; *immūtō* : changer (en), transformer. En rhétorique, *immūtātō* ὑτάτιō = ἀλληγο-pla, *immūtātiō* = ὑτολωσις, μετωνυμα ; *permūtō* : *permūtāre*, *id proprie dici uidetur, quod ea alio loco in alium transfert, ut commutatur, cum aliud pro alio substituitur. Sed ea iam confuse in usu sunt*, F. 234, 20 ; *inter-, sub-mūtō* (britt. *symud*) ; *trāsmūtō* (rare, mais classique), -*tātiō*, M. L. 8855 d.

mūtuus : qui se fait par voie d'échange, mutuel, réci-proque. Spécialisé dans l'emploi de *mūtuum argētum*,

d'où *mūtuum* n. : argent emprunté (à charge de revanche) et à rendre sans intérêt, différent en cela de *fēnus* « emprunt » (à peine attesté dans les langues romanes). M. L. 5799) ; sens dont dérivent *mūtuor*, -āris (*mūtuus* « emprunter », *mūtātiō*, *mūtuārius*, *mūtuātīcius* (tardif, cf. *multātīcius*) ; *prōmūtuus* « payé d'avance, avancé » ; *mūtuitor*, -āris (Plt., Merc. Prol. 58) ; *mūtuiter* (adv., De *prōmūtuus* est dérivé *prōmūtuor*, attesté dans les glosses, où il est traduit par προδανεῖσθαι (Gloss. Philox.) ; de là *imprōmūtuāre* (Gloss. Lex Visig.), auquel remontent les formes romanes du type *emprunter*. M. L. 4319 ; B. W. s. u.

Il y a ici un ancien élargissement par -i (-th-) de la racine **mei* de *mūnia*, *migrō* (?), etc. Cf. skr. *mīthā* « en alternance avec », v. sl. *mītē* (même sens), *maidjan* « хаттләбен », *in-maidjan* « әләләттәбән », lette *mītuōt* « échanger » ; *mītē* « changer » ; got. *māiems* « δāpor » et v. isl. *meidmar* « bijoux » ; v. angl. *māpum* ; v. sl. *mīstī* « compensation (d'un attentat), vengeance ». Hors du latin, il y a des formes en -u- : skr. *mīthundh* « paire », en face de av. *miθwaram* « paire », v. sl. *mīus* « alternativement », lette *mītēus* « échange ». Cf. aussi le suivant.

mūtō (*muttō*), -ōnis m. : = Priapus, membrum virile (rare, Lucil., Hor.). Surnom romain.

Dérivés : *mūtōnium* (et *mutuōnium* ; *mūtūnium*, ap. Gloss.) : *néoç* ; *mūtūnātus* : *magno pene praediū* (Mart. 3, 73, 1).

Cf. le nom de dieu *Mūtūnus Tutūnus* (*Mūtūnus Tutūnus*, ap. Fest.), divinité priapique, symbolisant l'union des sexes dans le mariage, *cui mulieres uelatae togis praetextatis solebant sacrificare*, P. F. 143, 10.

Mūtō semble un nom en -ō, -ōnis du type *frontō, nāsō, buccō*, etc., qui marque un défaut ou une disformité physique ; il ne figure que dans les satiriques ; pour la forme en -ō, cf. *coleō*. *Mūtūnus* rappelle pour la formation *Neptūnus*, *Portūnus*, *Fortūna*, et est sans doute le dérivé d'un thème en -u-, **mūtu-*, et, avec géminal caractéristique, **muttu-*.

On a rapproché irl. *moth* « membrum virile » et, de *Tutūnus*, *toth* « membrum muliébre » ; cf. Mich. O'Briain, Z. f. kelt. Phil. 14 (1923), 325, et Thurneysen, Rh. Mus. 77 (1928), 335. V. aussi Herter, Rh. Mus. 76 (1927), 418.

Si le *moetino signo* de Lucil. 78, dont le sens est obscur, se rattache à ce groupe, on rapprocherait skr. *maithunam* « accouplement », et il s'agirait d'un mot du groupe de *mūtāre*.

Une troisième hypothèse considère le groupe divin *Mūtūnus Tutūnus* (*Tūtūnus*, cf. les *sōdālēs Tūtūi*) comme d'origine étrusque, de même que *Picumnus*, *Pilumnus*, qui étaient aussi des dieux de la fécondité dans le mariage ; l'étrusque a des gentilices *Mūtu*, *Mūtuna*. V. Bertoldi, *Questioni di metodo*, p. 259. Tout ceci incertain.

muttiō, -īs, -īu, -īre : *logui*. *Ennius in Telepho* (286) « *palam mutire plebeio piaeculum est* », F. 128, 24. Terme de la langue parlée qui apparaît seulement chez les écrivains archaïques pour reparaître dans la Vulgate, et qui est représenté en roman, M. L. 5794. Le sens propre est « dire *mu*, souffler mot » ; cf. Plt., Bacch. 800, *impinge pugnum, si muttuerit*.

potest magistratum legem esse loquentem, legem autem mutum magistratum, Cic., Leg. 3, 1, 2 ; puis aux choses : *mutum forum, elinguem curiam... uidemus*, Cic., post Red. 1, 3. Ancien, usuel ; panroman. M. L. 5798 ; B. W. s. u. Irl. *mūt* ; britt. *mud*.

Dérivés : *mūtūtā* (Gloss.) ; *mūtēscō*, -īs : devenir mutet, M. L. 5786, tardif et peut-être tiré des composés plus anciens *im-* et *ob-mūtēscō* (Cic.).

Certaines formes romanes supposent *mūtūtūs* (cf. Au-dollent, *Tab. deuot.* 219 A 10). M. L. 5796

Des mots analogues se trouvent ailleurs : skr. *mūkah*, arm. *mūnī*, gr. *μύνος* et les formes d'Hésychius : *μύ-δος*, *μυκός*, *μυναρός*, *μύτης*, *μύτις*, *μυττός*. V. *mū*.

mūtuus : v. *mūtō*.

myrtus : v. *murtus*.

myxa, -ae f. : sébeste (Plin. 13, 51), v. *nixa*.

mūtūs, -ā, -um : mutet. S'est dit sans doute d'abord des animaux qui ne savent que faire « *mu* » : *mūtāe pecūdēs* ; s'est ensuite appliqué aux hommes (cf. le développement de sens comparable de *mussāre*) : *uere dici*